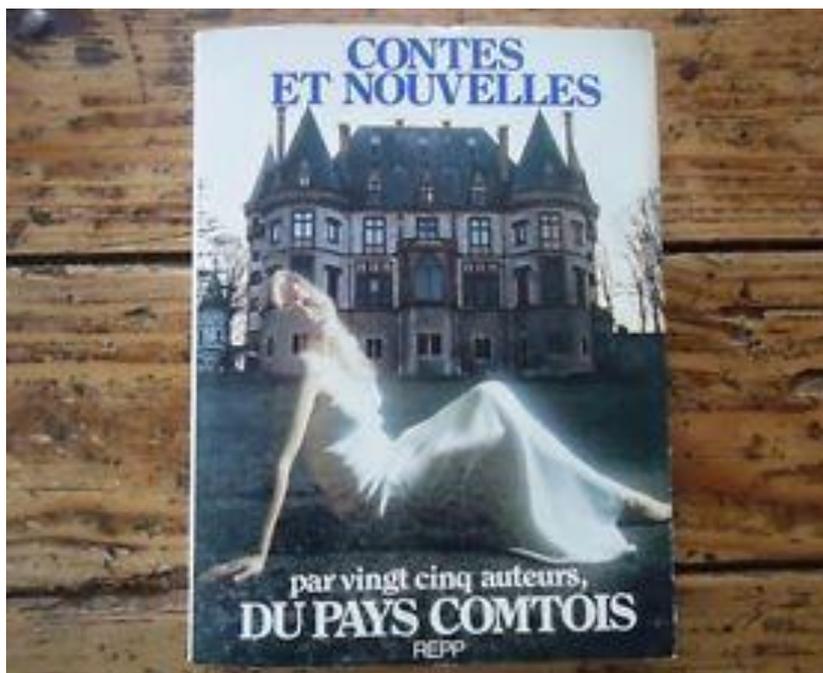


Nicolas SYLVAIN

**LE MIRACLE
DU BOIS MORT**



Contes et Nouvelles



Du régionalisme comtois à l'internationalisme érotique – avec une station à l'ésotérisme templier, à l'horrible nouvelle policière et à l'univers musical de l'orgue – le poète francophone, et philanthrope linguistique sans frontière, nous offre dans cette publication un florilège de contes et nouvelles extraits de la veine des proses écrites depuis 1974. Tous ces titres ont été publiés en almanachs, anthologies régionales, revues nationales (Paris) et internationales (Suisse et USA pour « Les Entrailles de Gisors », aventure historique primée meilleure nouvelle de l'année 2006 par l'IWA).

Sommaire :

Un Noël au Vin jaune.....	6
Tout feu, tout flamme.....	28
La Bourriquette.....	33
La Farce de Miraut.....	39
Vers Cinq Heures à Chanecey.....	48
La Petite Eclusière.....	74
Le Miracle du Bois Mort.....	84
Les Entrailles de Gisors.....	118
Tu arrives de si loin!...	144
Simple vérification....	154
La seule Richesse....	164
La Tache de Naissance....	172
L'Orgue, en Mini-jupe.....	200
Mentions légales.....	233

LE
NOUVEL ALMANACH
FRANC COMTOIS
1977



91

REPP



UN NOËL AU VIN JAUNE

à André Besson

Ce soir-là, lorsque Pauvre-Vieux sortit de la forêt, la neige recommençait à tomber fine et drue. Des petites pointes serrées lui piquaient les yeux, et pas moyen de les fermer deux secondes ; la route descendait sur Aiglepierre en virages verglacés. Des congères arrêtaient par endroits la progression du vélo qui chassait dans les ornières. Pauvre-Vieux était contraint, ou de traîner les pieds pour rétablir l'équilibre, ou de marcher à côté du cycle dont l'éclairage vacillait dans la nuit tombante. La bise soufflait, régulière et finissait par transpercer sa canadienne. Son visage buriné par mille intempéries se contactait sous les griffures du froid. La casquette enfoncée jusqu'aux oreilles

et les épaules voûtées, le vieil homme regagnait sans hâte une maison où personne ne l'attendait. Il avait parcouru le matin même les six kilomètres quotidiens, et ce soir il les refaisait en sens inverse. Dans sa musette accrochée au guidon, des gamelles s'entrechoquaient. Bien que ce fût Noël, pour lui cette soirée s'annonçait semblable aux autres ; avec peut-être en plus un surcroît de fatigue et un serrement au cœur.

A la sortie d'Aiglepierre, Pauvre-Vieux rejoignit la départementale 195. La route d'Arbois n'en finissait pas de charrier ses voitures bourrées de gosses excités, de cadeaux et de victuailles. La chaussée dégagée de sa neige dissoute par le sel, ne les contraignaient pas à ralentir, et c'est à bonne allure qu'elles happaient les kilomètres conduisant à Salins-les-Bains et aux Arssures. Aveuglé par les phares, Pauvre-Vieux bougonna :

-Saloperies de bagnoles ; un jour elles me passeront sur le buffet !

Tassées sous une carapace grisâtre, les vieilles maisons de Marnoz, glacées comme des biscuits, faisaient la moue et se pelotonnaient les unes contre les autres. Tels de gros moustiques muets

emmitouflés d'hermine, les flocons qui s'étaient épaissis se détachaient sur le faisceau de lumière blanche des réverbères.

Pauvre-Vieux put enfin pédaler ferme. Il traversa Marnoz qu'il laissa sur sa gauche. Près de la Cartonnerie, la cascade de la Vache grondait dans le noir. La neige avait cessé de tomber. Il descendit de vélo. Devant lui la route à demi-effacée grimpait le long du flanc de la colline. Assez rapidement le village rapetissait et l'on ne distinguait plus qu'un squelette blême dessiné par les lampes de rues. Sur la droite, les rochers assombris par le crépuscule ressemblaient à un aigle sans tête, dont les ailes déployées maintenaient Pretin terré au fond de la vallée.

Et Pauvre-Vieux rêva d'enfants qui l'attendraient sur le pas de sa porte ; des gosses réjouis qui lui sauteraient au cou, en frottant leur petit museau contre ses joues froides et rugueuses, et qui lui demanderaient :

-Grand-Père, qu'as-tu vu aujourd'hui dans la forêt ? Raconte ! Mais tu as la goutte au nez.

Le vieil homme passa un revers de manche sur son front. Là-bas, au-dessus de la grimpée,

derrière le bosquet d'épicéas, le vent hurlait. Une vieille ferme désaffectée et prêtée par commisération lui servait de logis. Pas d'électricité, un chauffage insuffisant. Les soirs où le pétrole manquait, il allumait des tronçons de chandelles humides. Lorsqu'une bourrasque s'engouffrait dans la cheminée pour éteindre son mince feu de bois, il se couvrait les épaules avec un dessus de lit ajouré par les souris. Jamais le moindre geste de révolte. Les yeux secs il regardait ses jours glisser vers la mort.

Chaque matin en ouvrant ses volets, il ne voyait que des tombes et les neuf cyprès qui masquaient l'église. Le champ du repos entouré d'une murette s'étalait à une toise de sa fenêtre. Depuis quelques mois, Pauvre-Vieux rognait sur son salaire : tant pour le cercueil, tant pour les pompes funèbres, tant pour le curé... A défaut d'avoir bien vécu, mourrons décemment !

Les croix verglacées qui dépassaient du mur sacralisaient le lent dépérissement du jour et du paysage. L'air et le froid avaient comme une odeur de suie. Pauvre-Vieux amorça le dernier virage. Le souffle court et les jambes sciées par la montée, il fit un pas, deux pas, puis il s'arrêta, une main sur le cœur :

-Bon sang !

Sa cheminée fumait et des rais de lumière jaillissaient des volets disjoints.

-Manquait plus que ça !

Il laissa tomber son vélo, s'élança en titubant sur les derniers vingt mètres qui le séparaient de la porte en plein bois jamais fermée à clef qu'il ouvrit d'un coup de botte.

-Ça alors !

Il se cramponna au chambranle, tant sa pauvre carcasse tremblait d'émotion. Dans la petite cuisine basse aux murs plâtrés grossièrement, quelqu'un avait en son absence dressé la table, y avait placé un candélabre de trois chandelles en cire jaune et disposé un véritable menu... Le feu allumé dans le poêle requinqué pour l'occasion crépitait comme jamais... Dans un coin de la cuisine, une branche d'épicéa retenait une douzaine de papillotes multicolores.

-Qui est-ce qui m'a apporté tout ça ?

La joie et la tendresse étouffées depuis des années remontèrent dans sa poitrine. Une larme

glissa sur sa joue ridée par la bise des forêts. En hâte il sortit un gros mouchoir froissé de sa poche.

-Je m'en vais quand même pas chialer ?...

Soudain il aperçut son verre, d'ailleurs scintillant de propreté :

-Tiens ! Je n'me suis pas encore mis à table qu'il est déjà plein...Eh bin tant pis ! Fallait pas l'remplir !

Il en descendit une bonne lampée, puis deux, puis trois :

-Hou ! C'est du Macvin. Il a un d'ces goûts de jaune !...Au moins cinq ans de bouteille !...En plus ça vous donnerait de l'appétit ! A table !

Il ferma le poing, l'approcha de ses lèvres pour simuler un clairon et sonna l'air de la soupe. Mais tout à coup un bruit inhabituel le fit se retourner. L'horloge comtoise, exactement à l'heure, dodelinait de son balancier de cuivre rose. Quelqu'un l'avait graissée, astiquée, remontée et elle pontifiait là dans son coin, rengorgée comme une douairière.

-Elle est belle, s'exclama Pauvre-Vieux. Elle a pas souvent marché. J'suis une vieille bête. Sûr qu'elle m'aurait engueulé, l'Estelle, si elle avait su que je maltraite sa pendule !

Sans plus tarder Pauvre-Vieux commença son réveillon. Un réveillon digne d'un Franc-Comtois : terrine de marcassin, truite aux noisettes, coq au vin jaune, salade de laitue avec des petits cubes de gruyère, une énorme portion de vacherin du Mont d'Or, une pleine soupière de noix et, empilés sur une tôle à tarte, des losanges de sablé de gaudes. Le vieil homme commença à manger en prenant soin d'en garder pour demain... La lumière rougeoyante des chandelles reluisait sur son crâne et dorait la couronne de ses cheveux gris. Le moindre objet posé sur la table projetait son ombre démesurée sur le plâtre des murs. Une bonne odeur de chêne brûlé montait du poêle qui ronflait.

-C'est pas l'tout, mais ça donne soif...

Une bouteille basse et crottée trônait au centre de la table.

-Qu'est-ce que c'est que cette chopine ? Tiens, elle est déjà débouchée !

Il s'en empara.

-C'est un clavelin, ça serait quand même pas du...

Minutieusement il gratta la bouteille culotée avec son canif.

*Châ...teau...Cha...lon...dix...neuf...cent...qua...
Quoi ?
1947 !*

Il leva les bras au ciel :

-Alors là, non, vous exagérez ! 1947, c'est de la folie !

D'un geste lent il ôta le bouchon ciré. Une senteur de noix s'éleva aussitôt du goulot.

-A ta santé Estelle !

Puis, se ravisant :

-Oh ! Pardon, ma petiote femme, c'est vrai que là où tu es...

Ah ! Pauvre-Vieux se souviendrait toujours de ce vendredi de Juin 1936. Son père lui avait dit :

-Louis, cet après-midi je te donne quartier libre. Les foins sont rentrés, prends du bon temps !

-Merci, p'pa ! Je vais en profiter pour aller voir la tante Adeline.

-Tiens ! C'est une idée. Je compte sur elle pour la moisson, relance-la ! Eh !...Tu feras quand même la bise à ta cousine...Elle te mangera pas...

-Peuh ! L'Estelle ? C'est une gamine...

Après un clin d'œil au père qui le regardait, le menton appuyé sur ses mains posées au bout du manche de fourche ; le Louis avait amorcé les six kilomètres de grimpe menant à Saint-Nicolas-le-Haut.

Un vent chaud gonflé de fenaison, les trois verres de Poulsard bus au repas de midi, la joie d'un peu de liberté ; il n'en fallait pas plus pour le griser. La cervelle échauffée par un sang trop riche, il beugla tout un répertoire de chansons gaillardes qui intriguèrent un temps les vaches de la commune.

A la ferme des Deux-Chênes : pas de tante Adeline. Obstiné, le Louis s'escrimait à secouer le ticlet de la porte, lorsqu'une voix aiguë retentit dans la cuisine :

-Voilà, voilà, j'arrive, c'est pas la peine de démonter la serrure !

Une jeune fille creva le seuil de la porte. Dieu ! La mignonne...De longs cheveux noirs, une frange sur le front et un petit nez si hardi ! Attisés par une lueur de provocation, ses yeux noisette pétillaient d'amusement. Le Louis en était resté idiot. Il eut honte de son pantalon trop court qui lui donnait l'air de revenir d'une pêche aux grenouilles. Les poings sur les poches il bredouilla :

-Tu... Vous êtes ma cousine Estelle ?

-Bien sûr, nigaud ! Tu n'te rappelles plus de moi ? On s'est vus il y a trois ans pour la Saint-Michel avant que je parte chez ma tante d'Alsace jusqu'au mois dernier !...

La fille fusa d'un éclat de rire qui vous éclabousse de vie. Le Louis se souvenait bien de l'Estelle ; c'était à l'époque une gamine de treize ans, toute plate et sale comme une soue à cochons. Sapristi, vingt noms le changement ! Il

n'avait jamais estimé le temps nécessaire à une poitrine pour gonfler et diaboliser un corsage ! L'Estelle savourait le trouble de son cousin. Elle mit ses mains derrière le dos, cambra plus les seins et soupira, faussement irritée :

-Tu as peur de moi ? Tu as peur de m'embrasser ? Tu as peur de me toucher ?

Electrisé par cet appel inespéré, le Louis s'était jeté sur l'Estelle et la serrait, embrassant avec frénésie ses cheveux, son front lisse et parfumé, sa gorge, puis ses lèvres roses et sucrées. Déjà ses mains flattaient les hanches solides et rondes sous la jupe. Affolé soudain par un frisson qui aiguillonnaient ses reins, il haleta :

-L'oncle, où il est ?

-Aux foins jusqu'à ce soir ?

-La tante ?

-Aussi !

Alors viens !

La chambre de l'Estelle sentait bon le narcisse. Un gros bouquet débordait de la table de nuit. Mais le Louis ne vit rien d'autre qu'un corps chaud et tendu qu'il fit longtemps gémir de plaisir.

Ces retrouvailles goulues dans la même intimité vorace se renouvelèrent tant que la fille devint grosse. L'oncle des Deux-Chênes le prit fort mal. On rencontre souvent à la campagne cette sorte d'orgueil ridicule car il ne repose sur rien de justifiable. Rien ; ou presque. Un jour le chef de famille s'aperçoit qu'il possède dix vaches de plus que les voisins, ou cinquante ares de vigne de plus ; et la fierté lui tombe dessus telle une maladie mentale :

-Mes gars, vous pouvez vous redresser ! Vous les filles, pas question de causer avec les commis, on ne mélange pas les torchons avec les serviettes !

Ce principe humanitaire des emblavures, l'oncle Sosthène l'asséna au Louis quand il vint demander la main de l'Estelle.

-...mais je suis bien obligé de t'accorder, ma gueuse, sacré corniaud, après ce que vous avez fait ensemble !

-Ecoutez, l'oncle, je suis d'la terre moi aussi...

-Ah ! Parlons-en. Si ton va-nu-pieds de père n'avait pas épousé ma sœur, il aurait pas grand-chose aujourd'hui. T'es un fils de moins que rien !

Fouaillé par l'insulte, le Louis répliqua en montrant le poing :

-Vous n'êtes rien qu'un crapaud de bénitier qui rince la dalle aux curés et qui crache sur l'Évangile !

-Insolent ! Je vais t'en donner du crapaud de bénitier, moi !

L'oncle Sosthène se rua sur son neveu et lui donna des coups de sabots dans les jambes. Puis, saisissant sa fille par les cheveux, il la jeta dans la cour d'une bourrade qui l'envoya heurter l'auge en pierre.

-Tiens, va la ramasser ta traînée et fiche-moi l'camp avec ; je ne veux plus vous voir sous mon toit !

Lorsqu'elle parvint à se relever, l'Estelle hurlait de douleur, les mains plaquées contre son ventre meurtri. Le soir même elle accouchait prématurément d'un enfant mort-né. A partir de ce jour sa raison chancela peu à peu. Puis la guerre survint. La ferme du Louis fut détruite par un incendie. Enfin, une matinée de Juin 1942 on repêcha le corps de l'Estelle d'un étang voisin. Elle venait d'avoir vingt-deux ans.

A la Libération, le Louis rentra dans un village où il ne retrouva plus, ni femme, ni maison, ni travail. Malgré les supplications de son père vivant comme un clochard, il s'enfuit du canton et s'embaucha dans le département voisin comme ouvrier forestier sur les bois du Défend, une forêt située aux environs d'Aiglepierre. Toujours éclaircir les taillis, défricher, entretenir les laies d'exploitation, faucher les accrus des fossés ; le Louis ne sentait plus ses bras endoloris par le faucard et le croissant. Il apprit à connaître la forêt sous son aspect tangible, terre-à-terre. Foin de la poésie ! Il s'agissait d'empoigner la faux, de bien la tenir et d'attaquer au ras du sol. Les ronces et les baguettes de noisetier étaient roides le long des fossés.

Des années de travail pénible avaient fait de lui un tâcheron sans amour et sans joie. Être un gueux, ce n'est pas tant s'éreinter sur la terre des autres ; être un gueux, c'est rentrer le soir dans une maison trop silencieuse avec des idées de suicide. Etre un gueux, c'est se sustenter du même plat inlassablement réchauffé, alors que chez les voisins l'on devine des bruits d'assiettes et de bouteilles, des voix de femmes heureuses, des cris d'enfants...

Aigri par la solitude, le Louis n'adressa plus la parole aux gens du village. Ces derniers, au fil des ans, ne dirent plus que « *Pauvre-Vieux* » en parlant de lui. Quand arriva l'âge de la retraite, le propriétaire du Défend lui proposa de continuer à l'employer, moyennant un salaire inférieur aux précédents :

-Vous comprenez, à votre âge vous ne pouvez plus faire le travail d'un jeune...

Pauvre-Vieux accepta.

*-**C**a n'fait rien pour une surprise, c'est une surprise ! Je me demande qui a bien pu me jouer un bon tour pareil ? Allez ! Encore un p'tit verre !*

Pauvre vieux ne s'était pas aperçu que de petits verres en petits verres le clavelin s'était vidé. Il fut étonné de n'en voir plus sortir qu'une dernière goutte.

-J'ai déjà bu tout ça ?... Bin dis donc, sacré pied de vigne !

Soudain l'horloge se mit en branle, mais cette fois-ci d'un tintement clair et décidé. Pauvre-Vieux sursauta :

-Onze heures ? Oh ! Mais j'ai envie d'aller me coucher !

Puis, les sourcils foncés, se creusant la tête soudainement à la recherche de quelque chose dont il avait du mal à se souvenir ; quelque chose forcément du bon temps passé depuis longtemps :

-Ça y est ! J'm'en vais aller à la messe de Minuit ! Oui, parfaitement !

Il se leva de table.

-Tiens, mais voilà que l'plancher s'enfonce... Oh ! Tu veux que j'te dise, vieux, t'es pas loin bourré !

Avec l'appréhension d'un qui n'a pas le pied marin, il se hasarda vers sa chambre. S'ensuivirent : longue plainte de porte d'armoire, dégringolade de godasses sur le plancher et assortiment de jurons adaptés à la circonstance :

-Bordel de zouave, l'avoù qu'il est ce falzar ?

Très échauffé, Pauvre-Vieux ressortit de la pièce, satisfait de son costume marron. Bien sûr, il y avait cette odeur de naphthaline à vous momifier une mite à quinze pas, et puis, çà et là sur les manches de la veste en velours, deux ou trois grignotis de rats somme toute pas fort respectueux de la garde-robe d'autrui.

Lorsqu'il se retrouva dehors, les fidèles montaient du village. Des voitures aux toits recouverts de neige stationnaient jusque devant sa porte. L'harmonium attaquait déjà son entrée et une bonne joie s'épanouissait en accords paisibles.

Pauvre-Vieux aspira de longues bouffées d'air glacé. Son costume le serrait d'un peu partout et la rougeur de sa trogne n'avait rien à envier aux Commandeurs des Nobles Vins du Jura et Gruyère de Comté surpris en plein chapitre ! Avant de se diriger vers l'église, il hésita entre deux itinéraires possibles. Ou bien descendre le chemin et gravir les dix-huit marches menant au portail, ou bien... Eh ! Oui : escalader le mur du cimetière ; même pas quatre-vingt de haut. Il opta pour cette solution qui, compte tenu de son état, ne fut pas d'une sagesse de Templier à

jeun. Hélas ! C'était mésestimer ce foutu sucre glace qui recouvrait la pierre. L'assise sur le fait du mur fut facile, quoique d'un lyrisme douteux, mais l'atterrissage surpassa de haut les pitreries du cirque Pinder : Pauvre-Vieux, comme tiré par un bras satanique sortit de la terre du cimetière, retomba, dans un bruit de verre cassé, du côté d'où il était monté, et chut misérablement sur une tombe, une énorme couronne mortuaire verglacée entre les jambes...

-Si c'est pas une honte de faire le clown dans un endroit pareil ! Allez, lève-te ivrogne ! Je parie que tu as réveillé le locataire...

Puis, à l'adresse du mort :

-Eh !– Oh ! Rien de cassé ?

Pas de réponse. Bêat, Pauvre-Vieux jugeant l'incident clos se releva, épousseta son pantalon à l'aide d'un bouquet de fleurs artificielles, dispersa les débris de vase et s'en fut au hasard vers le fond du cimetière, avec sur les lèvres un petit air sournoisement « salle de garde ».

Les cloches n'en finissaient pas de sonner lorsqu'il trouva la sortie du cimetière. Restait trois marches à descendre.

-Surtout, attention corniaud, casse-toi pas la gueule ici on va se foutre de toi !

Les paroissiens qui discutaient près du porche furent renversés de voir Pauvre-Vieux pénétrer dans l'église ; un Pauvre-Vieux inhabituel ; sans casquette, avec un crâne pointu et des petits yeux rieurs. On entendit des voix annonçant en écho :

-C'est le Louis Meunier ! C'est le Louis Meunier !...

Depuis trente ans personne ne l'appelait plus par son nom. L'un des fidèles lui demanda :

-Alors, on a bien réveillé ?
Des sourires entendus l'intriguèrent.

-Eh bien ! Pensa-t-il les yeux malicieux, ils y seraient pour quelque chose dans la surprise que ça ne m'étonnerait pas...

D'instinct la foule s'écarta. Le Louis retrouva sa place ; le tout premier banc à gauche en face du lutrin. Il n'avait pas remis les pieds dans une église depuis une bonne quarantaine d'années.

A part des « *ma foi oui !* » hors de propos, il se tint à peu près correctement durant la Messe. Le célébrant était ce curé blond bas sur pattes qui officiait jadis à Saint-Nicolas-le-Haut. Il portait maintenant des moustaches grises.

-*Ah ! T'as vieilli aussi petiot nabot*, pensa le Louis.

Mais soudain, juste avant minuit, tout le monde s'assit. Seul le Louis Meunier demeura debout, beaucoup trop ému par la grâce de Noël qui, décidément, n'en finissait pas de lui flamber le chef. Inquiété par des toussotements opiniâtres qui s'élevaient autour de lui, il se retourna, ahuri ; des têtes l'encourageaient d'un coup de menton, mais à quoi ?

Confondant Nativité et Pentecôte dans un même élan de mansuétude, le Saint-Esprit souffla sur le crâne du vieil homme et il comprit enfin. De sa voix un peu fausse et éraillée – car il n'avait plus l'habitude – il entonna et chanta tout du long le *Minuit Chrétiens*, comme avant, comme par les temps très lointains où, à cause de sa belle et forte voix, cet office de chanter le *Minuit Chrétiens* lui était dévolu, ici mais bien ailleurs aussi tant sa réputation était régionale.

Réputation que les plus vieux paroissiens de ce soir n'avaient pas oubliée...

Mais il entonna et chanta tout du long cette fois-ci un *Minuit Chrétiens* dans un tempo passablement progressiste, en répandant autour de lui une forte exhalaison de fût débondé...

C'est ainsi que très longtemps après, dans le pays l'on reparla de ce *Minuit Chrétiens au Vin jaune* !

Malgré certains noms de lieux réels, cette histoire et ses personnages appartiennent à la fiction.

Cette nouvelle est parue en Janvier 1978 dans
l'Almanach du Pays Comtois, Editions REPP de Lure
(Haute-Saône).

LE NOUVEL ALMANACH FRANC-COMTOIS 1979

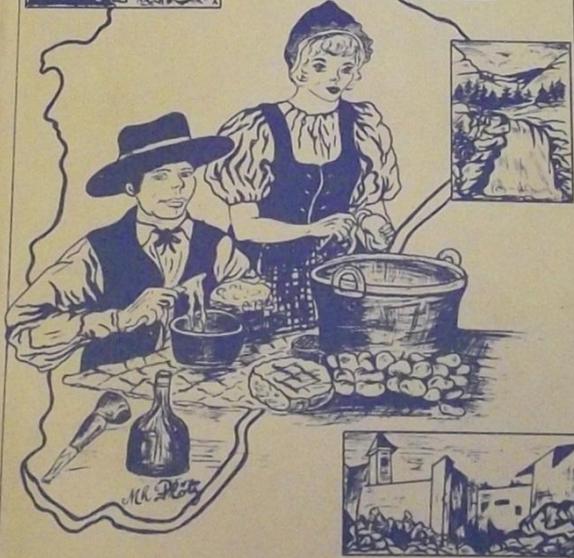
REPP

14 F



23 MAI 1978 X

B. C. 6432



TOUT FEU, TOUT FLAMME !

Parviendrai-je à croquer, en un tableau réaliste de cru, le zèle de nos pompiers de campagne de l'entre-deux-guerres ? Paysans taillés à la serpe, entonnoirs à gnole de prune ou de tout ce qui pouvait passer par l'alchimie de l'alambic, ne jurant que par 14-18 – y compris ceux qui n'en avaient que ouï dire – chez eux l'ardeur en vrac n'avait de sœur jumelle que la bonne foi. Ainsi leur arriva-t-il, pour tenter de contrer Vulcain, d'en appeler à un baroque procédé – ce qui d'ailleurs fit bouillir l'encrier du correspondant de presse locale.

Un Dimanche d’Août 1936, alors qu’au bourg de Saint-Calot bêtes et fourrage d’une ferme commençaient à être damnés par des flammes échappées de quelque enfer ; tout ce que Grebauluc comptait de pompiers motivés s’activa à la vue des fumées lointaines. Ruée d’emblée sur la place du village, étirée entre le cimetière et le bistrot. Vacarme de foire houleuse avec ordres donnés par les plus gueulards afin de décider, séance tenante, de la manœuvre à mettre en œuvre. Heureusement, le maire dégringolait la rue, entraîné par ses deux cent quarante livres de graisse mandatée, les moustaches laquées de sueur et la casquette en goguette.

Devant la gravité de la situation pour laquelle devaient s’échauffer, aussi, les potentiels sinistrés de Saint-Calot ; il dégonfla un peu son essoufflement d’asthmatique et, clôturant le cours des palabres, harangua ses administrés tel un général à l’aube d’une offensive victorieuse. Nul autre que lui n’avait d’égal dans l’art du bagout hypnotiseur, et bien avant qu’il eut évoqué – dame ! - le Chemin des Dames, Parmentier l’inventeur de la pomme de terre

et Noé saint patron des armateurs ; la troupe hurlante avait déjà vrombi vers l'entrepôt du matériel municipal sis derrière le presbytère.

Tous les engins taxés d'utilité publique y étaient consignés, ou plutôt remisés sans ordre de préséance, en un bric-à-brac éclectique : alambic, pressoir à vin, bouilles à injecter, corbillard, pièges à rats, croix de bois, pompe à incendie – pour ce qui concerne le plus utilitaire. Arsenal avec, pour sous-locataires actifs, un escadron d'araignées et des unités de souris. Après avoir farfouillé un bon quart d'heure de vingt minutes, deux gaillards parmi les plus explorateurs émergèrent transfigurés ; le béret blanchi de poussière, le pantalon aéré d'accrocs et la mine entendue. A force d'ahans exhaussés de jurons, ils extirpèrent du musée un gros appareil pansu, monté sur une charrette à deux roues cerclées de fer. On y attela dignement Copain-des-Derniers-Jours, le cheval noir ordinairement préposé à la traîne du corbillard.

Au bourg voisin – Saint-Calot éploré – le tocsin sonnait toujours comme pris de quintes de

cloches. Il fallut que les zélés de Grebauluc se mettent en joute – ou, tout du moins, en route, pas de doute ! Les deux gaillards du début grimperent sur le convoi, les autres administrés enfourchèrent leurs vélos des emblavures, et l'équipée – homérique ou donquichottesque selon les sensibilités – s'ébranla sans plus tarder.

Le soleil assommait bêtes et gens. Des odeurs de froment et de paille aguichaient l'atmosphère, donnant plutôt l'envie de s'en aller dans l'herbe douce afin d'éteindre d'autres feux plus palpitants. Malgré l'embrasement de l'air et des esprits, femmes et enfants témoins du fait divers se dressaient sur le bord de la route ; cris et hourras de toutes les gorges concélébraient la fin de cet après-midi dominical.

Copain-des-Derniers-Jours, lui, ne comprenait décidément rien à la manœuvre. Rompu de longue date aux convois funèbres pépères à peine troublés par les sanglots calibrés des veuves et veufs diversement éplorés, il ne parvenait pas à saisir au tréfonds de sa bonne et servile caboche d'équidé le motif pour lequel on lui faisait mener ce train d'enfer. C'était des :

-Ah ! Charogne on va arriver à la bourre !

Ou pis encore :

-Milliard de dioux d'cent dioux, si tu t'magnes pas l'train, j'men vas t'triquer, vieux canasson !

Le pauvre cheval acquiesçait, cruellement atteint au plus haut de sa dignité de nécrophore.

Les roues de la charrette écrasaient les gravillons de la route sous des bouffées de poussière blanche, sautaient de côté sur des pierres qu'elles butaient çà et là, malmenant les deux gaillards apprentis-cochers. Le reste du bataillon distancé ne braillait plus mais s'époumonait sur de canoniques vélos rompus aux trous des chemins vicinaux. Enfin, au bout d'une demi-heure bien sonnée, nos pompiers parvinrent en vue de la ferme sinistrée de Saint-Calot.

Mais quelle ne fut pas la stupeur de gens de Saint-Calot, quand ils virent les gars de Grebauluc, harassés, ruisselant de sueur ; accompagnés de leur pressoir à vin !

LA BOURRIQUETTE

A dix ans, Pierrot paraissait seulement tout juste avoir atteint l'âge de raison, tant il grandissait mal. Sa chevelure frisée blonde et la fleur d'azur de ses prunelles atténuaient un peu la timidité qui le contraignait à baisser la tête quand il regardait quelqu'un. Il était alors obligé de hausser les yeux, et cette mimique lui donnait l'air d'un petit vieux vous dévisageant par-dessus ses lunettes. Nul ne le voyait prendre part aux jeux tapageurs des garçons. Il préférait la compagnie sans histoires des fillettes. Semblable trahison lui attira d'impitoyables moqueries de ses camarades

qui ne manquait pas de chanter « *Oh la fille, oh ! la fille* » quand il menait la ronde avec les gamines. Malgré ces vexations, l'envie ne le démangeait pas de se racheter par le vandalisme du cru très en vogue : briser les carreaux du bistrot de l'horrible mère Bohère lorsqu'elle s'enivrait avec ses gagne-pain de soulographes.

Derrière la ferme des parents du marmot, le père Normand possédait un pré bordé d'aubépine qui retenait parqué un amour de petite vache candide. Cette « pie rouge de l'Est » au pelage roux-carotte maculé de taches blanches, écoulait ses bovines heures à brouter une herbe rare et douteuse. Elle ne sourcillait pas cependant et, contente de son sort, ne ruminait jamais autre chose que sa pâture.

Sa résignation, et le brin de tendresse luisant de ses pupilles, en firent l'amie et la confidente de Pierrot. Chaque soir, dès la sortie de l'école, après avoir dévoré les tartines des « quatre heures », il trottait vers le clos du père Normand retrouver Bourriquette. Toujours au bord du champ, sa grosse tête enfilée entre deux barbelés, elle l'attendait, le museau câlin

appuyé sur une butée de terre. En guise de salut, Pierrot lui grattait le poil au-dessus de ses naseaux rosis d'où s'échappaient en souffles chauds des relents d'herbe mâchée.

Que pouvait-il lui raconter à cette vache ? Déjà, ses histoires d'écolier, les séances au coin, plus rarement les bons points. Mais les enfants n'abandonnent pas uniquement aux étoiles leurs menus secrets.

Un soir d'Automne, Pierrot très sérieux, les joues empourprées, ouvrit sans retenue son cœur à Bourriquette :

-Tu sais, la Charline, j'ai dû t'en parler déjà, elle a deux nattes rousses ; oui, et bien je vais l'épouser !

Un tel aveu fait à une grande personne n'aurait su mériter que rires et plaisanteries. Mais dans la lourde cervelle de la vache, une lueur de compréhension vacillait. Elle s'arrêta de brouter, roula de ses yeux noirs et, toute ouïe, ne broncha plus.

Une brume, tantôt rose, tantôt bleue, flottait à quelques pouces du sol ; plongeant les piquets des clôtures dans un coussin d'ouate. Le soleil

projetait au loin ses derniers feux contre les tôles des hangars métalliques. Pierrot poursuivit :

-A une heure sur le Pâquier, avant l'ouverture de l'école, je l'ai vue, Charline. Elle était adossée à un marronnier. Elle portait sa robe à fleurs mauves. Je me suis approché d'elle, elle a souri. Ah ! Si tu la voyais, Bourriquette. Quand elle sourit, Charline, son regard n'est plus de la terre. Je lui ai dit « *je t'aime* ». Elle a baissé les yeux. Je l'ai embrassée sur le front. Elle m'a regardé tristement :

-Moi aussi, je t'aime, mais jamais j'aurai de l'argent. Mon père ne pourra pas faire ma dote, avec ses trois champs et son vieux bourrin !

Alors je l'ai consolée. Je lui ai dit que sitôt l'école finie, je ferai des études pour devenir grand poète, comme monsieur Prévert ! La maîtresse nous apprend une récitation de lui, si je la sais par cœur, je te la dirai un jour. Je gagnerai beaucoup d'argent ; elle s'achètera des robes, son père prendra sa retraite. Et puis, on aura des petits enfants... Qu'en penses-tu, Bourriquette ?

Pourquoi traitons-nous de « vache » un homme sans pitié ? Quelle machination a perdu l'honneur du pauvre bovin ? Les yeux de Bourriquette dévisageant Pierrot n'accusaient rien d'impitoyable. Elle remua sa tête bosselée d'un air entendu et souffla un grand coup. Pareil soupire semblait peut-être conseiller :

-Mon pauv' petiot, t'as bien l'temps !

Soudain, dans la nuit, tombante, une voix lointaine tira Pierrot de ses projets d'avenir ; c'était celle de son père lui intimant l'ordre de rappliquer sans délai.

Un autre soir, malgré plusieurs appels menaçants de sa mère, Pierrot ne répondait toujours pas. Par bonheur, le fermier occupé aux labours tardait à rentrer. Sa femme affairée dans l'étable envoya son aînée chercher le sale garnement.

Coiffée à la Jeanne d'Arc, Anne était très maigre. Il prit un jour à son parrain la fantaisie de l'appeler « ficelle de lieuse ». La petite raffolait de ce titre de noblesse, mais lorsqu'elle connut la véritable nature de cette fameuse ficelle de lieuse, elle en demeura mortifiée, en

voulut longtemps à son parrain et ne supporta plus qu'on l'appelât autrement que par son nom de baptême.

Au fait de la complicité de la vache, l'ex-Ficelle de Lieuse gambada tout droit vers le champ du père Normand, criant aux quatre horizons : « Pièèè-rrot !... Pièèè-rot ! » Mais le frerot ne répondait pas. Essoufflée, elle déboucha de derrière la haie du clos et ce qu'elle vit la laissa pantelante.

Le Pierrot, il était dans une drôle de posture ! Couché entre les pattes arrière de la Bourriquette, à, pleines mains il lui pétrissait les mamelles d'où jaillissait un lait cru et chaud qu'il ingurgitait, les yeux fermés et la bouche insatiable.

LA FARCE DE MIRAUT

Le malheur de Miraut commença le jour où l'un des garnements, féru de vélo, lui roula dessus alors qu'il traversait paisiblement la cour. L'aventure s'étant soldée par un bras du galopin dans le plâtre, la bru battit le vieux cocker avec un échalas. Et Dieu sait qu'elle avait la main lourde pour rosser les bêtes, celle-là ! Il s'ensuivit que Miraut, l'arrière-train trop talé, quitta désormais rarement la grange.

Bien qu'il fût peiné de voir maltraiter son chien, le père Thomas n'avait rien osé dire. Il redoutait sa belle-fille et ses menaces de quitter la terre. Sans le garçon, plus de ferme ni d'exploitation ; le patrimoine serait perdu.

On oubliait presque l'incident lorsqu'un mois plus tard, la cadette renversa le landau du dernier-né en voulant le sortir de la véranda. Le bébé cria si fort qu'elle pensa payer cher une telle maladresse. Déjà sa mère accourait du jardin en brandissant une rame à pois. Désemparée, la fillette eut l'audace d'accuser le vieux chien.

Durant le repas du soir la bru tempêta. Contrairement à son habitude, le père Thomas ne fit pas chabrot en vidant un verre de vin rouge dans son assiette de soupe. Il en oublia même de se servir à boire.

-Si demain à midi votre corniaud est encore là, c'est moi qui m'en vais !

La grande rousse ne mangeait pas pour mieux pouvoir vociférer. Le père Thomas n'avait jamais compris pourquoi son fils s'était entiché

d'une telle planche à pain. En prenant garde de ne pas hausser le ton, il hasarda une remarque :

-Ton petiot, c'est pas possible que Miraut l'ait fait tomber, il ne peut plus se traîner...

-Ma cadette n'est pas une menteuse !

Comme toutes les têtes s'étaient tournées vers elle, la gamine plongea le nez dans son assiette pour éviter le regard incrédule et triste de son grand-père.

-Non ! Ce chien, il faut nous en débarrasser, s'il continue il va tuer mes gosses. Faites-le piquer ! D'ailleurs il est vieux.

Le père Thomas avait frémi en entendant ce verdict. Le temps d'un sursaut il eut envie de crier qu'on ne toucherait pas à son chien. Puis il pensa qu'il était vieux lui aussi. Un accès d'autorité pourrait surprendre de sa part, mais personne n'en serait impressionné. Les yeux humides, il se tourna vers sa femme :

-Qu'est-ce que tu en penses, Jeannine ?

-Elle a raison ! Seulement, le vétérinaire ça coûte. Flanque-lui un coup de fusil à ton chien. Tu feras ça dans la grange. Les voisins n'ont pas besoin de s'en mêler.

Dès la fin du repas, le père Thomas quitta la table. Il gravit l'escalier de bois qui montait à sa chambre. Ce soir-là, les marches lui parurent interminables. Pour la première fois, il craignit de ne pas pouvoir hisser jusqu'au lit ses cent-vingt kilos bien tassés. Le sang lui battait aux tempes, comme le jour où il avait fait son attaque. Il sentit une sueur mauvaise glacer son crâne. Il se coucha tout habillé.

Il revit ce petit cocker d'un an, brun clair presque jaune. Qu'il les avait amusés avec ses grandes oreilles tombantes qui trempaient dans la soupe quand il mettait trop de hâte à la lamper ! C'était un chien monté sur des ressorts ; toujours à trépigner, à tambouriner sur le plancher avec sa queue. Ses gros yeux marron un peu exorbités semblaient vouloir tout découvrir à la fois. Et quant à la gueule : jamais un aboiement aussi criard n'avait retenti dans tout le voisinage. Avant que l'on s'aperçut qu'il valait mieux ne rien laisser traîner sur son passage ; quatre paires de pantoufles passèrent entre ses mâchoires, sans compter trois casquettes, une écharpe et le parapluie du maire en visite. Malgré tant d'espiègleries prédatrices, chacun rivalisait de caresses à l'égard du chiot turbulent.

Et puis douze ans s'étaient écoulés comme un souffle du temps. Hormis son maître, plus personne ne s'intéressait à Miraut. Il était vieux maintenant. Cela se voyait à ses paupières rougies qui clignaient comme pour y chasser la fatigue. Le poil de son dos s'en allait par endroits, et il commençait à devenir dur d'oreille. Ses coups de gueule ne portaient plus, aussi lui arrivait-il de rester des jours et des nuits sans aboyer. Avec cette garce de bru, il fallait se chamailler pour qu'il ait à manger. A propos, est-ce que quelqu'un avait pensé à sa gamelle aujourd'hui ? Sans trop faire grincer le sommier pour ne pas réveiller la Jeannine, le père Thomas quitta le lit. Dans le réfrigérateur de la cuisine il restait deux ailes de poulet. Il s'en empara avec une hâte de maraudeur. Tant pis pour ce que dirait la Jeannine ! Après tout, cette volaille, elle lui appartenait aussi à lui ! Les temps s'étaient vraiment désaxés : même plus pouvoir librement disposer de son bien !

Le clair de lune faisait luire le manche d'une fourche plantée dans le tas de fumier. L'auge en pierre, d'une pâleur irréaliste, ressemblait à une tombe et la pompe s'était travestie en oiseau de proie. Sans bruit, le père Thomas entrouvrit la porte de la grange, laissant se

faufiler un triangle de lumière lunaire qui se découpa sur le sol de terre battue.

-Tiens, mon vieux chien !

Il déposa les ailes de poulet dans la boîte en fer blanc. Miraut dormait. Une odeur de fleurs séchées descendait du grenier à foin.

Le lendemain matin, lorsque le père Thomas traversa la cour, le brouillard qui montait du fin fond des prés commençait à encercler la ferme. Le vieil homme, las, avait mal dormi, et le somnifère avalé tard dans la nuit lui brouillait les idées. D'un pas hésitant, il avança en répétant à mi-voix, comme s'il ne comprenait pas ses propres paroles :

-Il est vieux, vieux... C'est un vieux chien...

Dès qu'il aperçut le fusil, Miraut vint se planter ferme au milieu de la grange en remuant la queue. Alors, c'était de nouveau la chasse ? Il allait retrouver les bois du Coupis, toutes les

sentes qu'il avait tant de fois parcourues, la rosée qui lui mouillerait les flancs ? Ça tombait plutôt bien ; son arrière-train ne le tirait plus. Il attendit un ordre pour se précipiter dehors. Rien ne vint.

Le père Thomas s'était immobilisé en face de son chien, les canons du deux-coups braqués sur lui.

-Là, juste entre les yeux ; il n'aurait pas le temps de souffrir...

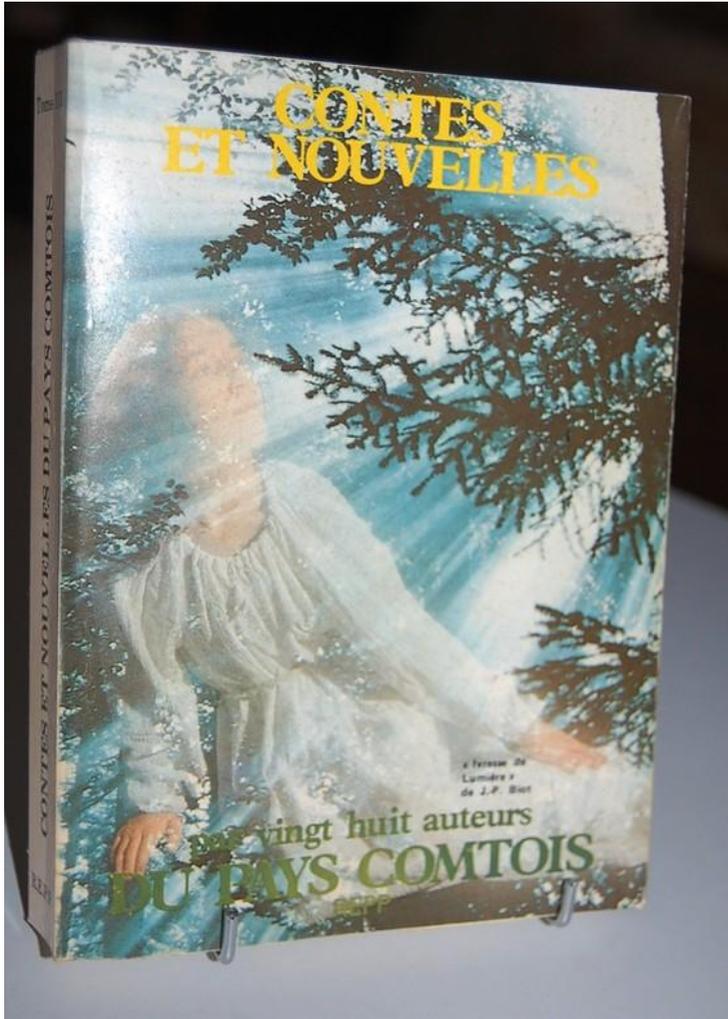
Le coup éclata si fort qu'une fourche dégringola du fourrage et vint s'abattre sur le sol en vibrant.

Le coup était bien parti, mais les plombs devaient se trouver quelque part dans une poutre au cœur du fâitage. Il s'agissait juste de faire un grand bruit pour satisfaire la bru et la Jeannine.

Quant à Miraut, il avait disparu.

Comprenant que son maître lui sauvait la vie, mais qu'il ne pourrait rien faire de plus ; le vieux cocker avait quitté la ferme, avec, dans la gueule, des deux ailes de poulet.

« **LE NOUVEL ALMANACH FRANC-COMTOIS** » *Ed.*
Repp de Lure (Haute-Saône). 1979.



VERS CINQ HEURES À CHANECEY

Il faisait nuit. Depuis sa chambre, Pauline fixait la lumière jaune de la dernière fenêtre à gauche, dans la maison d'à côté, au deuxième étage, à mi-hauteur du sapin dont les branches balayaient les vitres sous les bourrasques du vent. Libérées de l'entrave des bergères usées par la rouilles, deux persiennes du rez-de-chaussée claquaient si violemment qu'elles abrégeaient la plainte de leurs gonds. Une pluie furieuse s'abattait dans la cour et s'écoulait entre les pavés en un gargouillis sans fin. Les coups des dix heures sonnaient, lointains, dispersés. Comme chaque soir, la jeune fille restait plantée au milieu de sa mansarde, engourdie de fatigue, vidée de toute personnalité, sans la moindre volonté contre cette langueur qui depuis des semaines la rabaisait au niveau d'un pantin prompt à exécuter des ordres.

La dernière fenêtre à gauche... Elle l'imaginait, lui, parmi ses livres, la tête agacée par une mèche blonde sans cesse rejetée d'un revers de main. Les cigarettes se succèderaient selon l'âpreté de l'étude, et demain matin encore il y aurait un plein cendrier de filtres à vider... Pour un futur médecin, ce n'était guère raisonnable de fumer ainsi. Malgré sa mélancolie, Pauline sourit. Elle inventait déjà les histoires qu'elle se raconterait avant de s'endormir ; elle lui dirait par exemple : « *ne fume pas trop !* ». Oui, elle le tutoierait, il ne s'en offusquerait pas, il lui concèderait de sa voix posée toujours soucieuse de plaire : « *D'accord, mais c'est bien pour te faire plaisir !* ». Il déposerait peut-être un baiser sur sa joue en disant : « *Pauline, tu es une bonne fille, reste un moment près de moi si tu veux, mais ne fais pas de bruit ; j'ai un cours d'anatomie très difficile à repasser !* »

Chaque soir, line peuplait ses rêves éveillés d'histoires d'amour sans dénouement, de ces histoires que l'on aime à se raconter, en les ressassant, image par image ; de ces chimères si sublimes que le sommeil en reprend parfois le thème et tout semble devenir réalité. Avec des gestes languides elle commença à se dévêtir. Cette sentimentalité la mènerait à quoi ? Au bonheur ?... Les cœurs sensibles sont

rarement heureux. Son cœur, elle le sentait gros et combien fragile ! Devant la glace de l'armoire, elle le voyait battre et agiter son sein de petites secousses. Pauvre cœur pas gâté de tendresse, méconnu, inutile comme une horloge dans une maison vide... Et cette bouche amère peu encline aux sourires ; ces lèvres souvent pâles dans lesquelles personne n'avait jamais mordu : ce nez empâté et ces yeux sombres toujours en quête d'un regard profond : pourraient-ils un jour émouvoir un garçon ? Les cheveux noirs marquaient un bon point. Pour la poitrine, la taille et les jambes : pas de soucis à se faire ! Il lui suffisait de se remémorer ces soirées de bal passées à déjouer les manœuvres des mâles au sexe de chien, avides d'une viande à jouissance. Avec l'époque de la mini-jupe il aurait fallu acquiescer à la demande de coucheries express ! Triste Pauline, tu pouvais les raviver tes désirs de communication avec celui qui aurait enfin compris ta solitude ; des mains sur tes cuisses, d'accord ; mais de la bonne amitié qui ne demande rien en retour, là non : il ne faut tout de même pas rêver ! Pourquoi les êtres attirants avec lesquels il ferait bon suivre un bout de chemin demeurent-ils obstinément dans l'ombre ? A la croisée des routes la maldonne se gausse des affinités et l'on voit

s'évanouir l'espoir de connaissances électives ; et l'on sait qu'il faudra supporter le coudoisement impudique de mille de nos semblables qui nous indifférent ; et l'on affectera d'apprécier la familiarité des fâcheux dont notre existence dépend ; tout en pâtissant de la leur... Combien de sympathies soudaines, d'amitiés opportunes, de faux épanchements pour une seule coudeée franche ?

Au deuxième étage, la lumière de la seconde fenêtre à gauche s'éteignit.

- Olivier !

Pauline revit son arrivée au « Château », un grand pavillon de cinquante fenêtres ; la Fromagerie, une bâtisse ancienne perpendiculaire aux appartements et dans laquelle elle occupait une chambre de bonne ; enfin le patron, un grand vieillard tout gris osseux qui toisait le monde d'un regard dur ; et les deux fils. L'aîné aidait le père, le plus jeune étudiait la Médecine. Nantie de son CAP d'aide-ménagère, Pauline avait quitté Lons-le-Saunier pour venir s'occuper des cinq enfants

en bas âge. Retranchée dans ses activités paroissiales, la bru montrait fort peu d'empressement au service domestique, et à dix-huit ans, la jeune fille se retrouvait quasiment mère de famille. Pas question de compter sur un rayon de bonne humeur ou de gaieté ; les Cloport étaient partis de rien, et comme tous les parvenus soignaient farouchement leur maintien de petits hobereaux avides de considération. Pauline mangeait avec les enfants. Elle servait ensuite les maîtres dans la grande salle Henri II, avec son tablier blanc noué dans le dos. Nul ne paraissait remarquer sa présence. Après avoir grommelé le Bénédictité comme s'il était contraint de rendre des comptes à Dieu, le vieux Cloport lâchait un grognement à son adresse et elle accourait avec le premier plat. La mère obèse et le fils aîné bâfraient en vidant de pleins verres de rosé. La bru chipotait par souci de sa ligne modifiée par les grossesses. Malheur si un mets venait à irriter les palais !

-Pauline, c'est ainsi que vous avez appris à préparer le hachis Parmentier ? Espèce d'œuf ! Tout dans le corsage mais rien dans la tête !

À la moindre remarque sur les rondeurs de la bonne, le fils aîné levait son gros nez de son

assiette et passait une langue émoussillée sur ses lèvres. Ah ! Celui-là, s'il pouvait la coincer dans la cave d'affinage ! Par prudence, Pauline s'habillait sobrement, préférant le pantalon à la jupe et la blouse au gilet trop moulant.

Le Dimanche, elle restait au village. Où aller ? Chez elle ? Où était-il son chez soi ? Certainement pas auprès de cette tante qui l'avait recueillie à la mort accidentelle de ses parents, et contrainte à préparer un CAP quelconque au lieu de lui accorder l'école de décoration. Mais cette nièce douée pour composer des bouquets de fleurs, pour disposer des meubles, transformer une pièce ; cela l'importunait. Elle la traita de prétentieuse et la jeta chez les Sœurs.

-Regardez-la, ça veut réussir alors que moi qui la fais vivre j'ai trimé des années ! Un peu de vache enragée te fera du bien, je suis passée par-là ; tu y passeras aussi !

En regardant vivre les autres, Pauline découvrit qu'un être pouvait s'astreindre à une existence insipide, voire révoltante, seulement motivé par la certitude de vivre en conformité avec un ensemble de principes religieux et autres. Qu'une aveugle obstination pût tenir lieu de

mérite lui paraissait suspecte. Elle ne voulait pas subir de résignation par force ; jamais elle ne deviendrait cette tante bigote qui allait chaque semaine se faire pleurer au cinéma sur des destinés fictives, mais qui aurait crevé de jalousie de voir sa nièce choisir une situation. Pauline était loin de pouvoir analyser le comportement de tant de ses semblables et d'en saisir les failles et les hypocrisies. Un jour sans doute elle comprendrait que la charité n'est souvent rien d'autre que l'intérêt personnel dissimulé sous le masque de l'altruisme ; que l'égoïsme le plus raffiné consiste à faire quelque chose pour éviter un sentiment désagréable ; que la religion qui croit rendre les gens meilleurs les rend parfois plus mauvais et plus malheureux... Elle deviendrait un jour éveillée, apprendrait à vivre avec conscience malgré la multitude des morts-vivants qui dorment en se posant parfois la question de savoir s'il y a une vie après la mort, mais qui ne se soucient jamais de l'essentiel – à savoir s'il y a une vie avant la mort !

Ses heures de temps libre, Pauline les passait étendue sur son lit étroit, dans un état d'hébétude, jusqu'à ce que le sommeil vînt la soustraire à ce mal intentionnellement avivé :

-Tu n'es qu'une ratée, tu aurais dû résister, lutter, quitte à en rabattre avec ta pudeur. Une fille peut toujours se débrouiller ; la nature l'a dotée d'arguments palpables dont elle serait bien idiote de ne pas tirer parti. Maintenant tu es bien avancée ! Va donc torcher les chiards des parvenus ! Ah ! La gueuserie n'est pas morte.

Le plus dur à supporter demeurait cette familiarité de patron à domestique. Elle disait « bonjour Madame ! », on lui répondait : « salut ! » et on la tutoyait sans balancer. Les gommeuses avaient de la chance, elles, avec leurs belles voitures et leur petit air supérieur ! Elles, on les saluait poliment ; elles, on les vouvoyait. A elles la considération : à la boniche le mépris et la vulgarité !

Tout lui rappelait son insignifiance. Même cet amour né de simples regards. Olivier, le fils cadet, était le seul de la maison à répondre à son salut, et à poser quelquefois les yeux sur elle ; des yeux bleus, calmes, d'une sérénité qui jurait avec le maniérisme familial. Il venait chaque fin de semaine à la Fromagerie et

Pauline le voyait à table. Ces jours-là, elle prenait grand soin de sa mise ; rehaussait ses paupières de mauve et laissait flotter de son corsage entrouvert un léger parfum de verveine. Lors d'un souper, alors qu'elle se penchait pour servir, elle sentit le regard du jeune homme se poser sur la naissance de ses seins. Ce petit braconnage d'intimité, loin de la gêner, lui rendit tant de confiance en elle qu'elle ne pût réprimer un sourire. Olivier s'en aperçut. Leurs regards se croisèrent avec insistance. Elle crut entrevoir dans le sien de la vraie tendresse.

Pour Pauline, les jours de la semaine devinrent de longues épreuves de patience et d'angoisse, qui cessaient lorsque la Volkswagen franchissait le portail de la Fromagerie dans un crissement de gravillons. Elle était rassurante cette petite voiture blanche qui faisait le gros dos. A sa vue, Pauline sentait son anxiété glisser tel un mauvais nuage. Olivier vivait quelque part dans la grande maison, et sa présence même lointaine lui suffisait.

Un lundi matin, comme elle entra sans frapper dans son bureau, elle se trouva nez-à-nez avec lui. Elle s'arrêta sur le seuil, les bras ballants ; une moue d'enfant grondée sur les lèvres.

-Excusez-moi ! D'habitude...

-D'habite je ne suis pas là. Désolé de t'imposer ma présence, chère Pauline, mais aujourd'hui, j'ai décidé de prendre des vacances.

Pauline revivait. Enfin, elle se trouvait seule avec lui. Vêtu d'une veste de laine blanche, il fumait la pipe, en compulsant un énorme livre d'échantillons de papiers peints. Ses cheveux clairs ondulaient sur sa nuque et lui composaient une coiffure très jeune. Entre deux bouffées de fumée bleue qui exhalait un parfum de miel, il dévisageait la jeune fille debout devant lui, un peu naïve avec son allure de bonne toujours à l'affût d'un ordre.

-Ce matin, pas de balayage ; je refais mon bureau ! Regarde le papier que j'ai choisi !

Il lui montra une feuille crème fleurie d'acanthé lie de vin.

-Le plus délicat, c'est de trouver une peinture adéquate.

Pauline n'aurait jamais souhaité meilleure occasion de se mettre en valeur. Elle s'enhardit :

-Facile, au contraire ! La peinture doit être d'une teinte inférieure à la couleur de fond du papier, c'est l'abc de la décoration. Moi, je choisirais blanc cassé.

Le jeune homme parut étonné. Un instant il fronça les sourcils, puis un sourire détendit son visage :

-Mais Pauline, tu es douée ! D'accord pour le blanc cassé !

Le regard du jeune homme s'était rembruni. Il lui prit la main :

-Tu n'es peut-être pas à ta place dans cette maison avec ta pelle et ton balai ?

Pauline baissa les yeux, une envie de pleurer lui pinçait les lèvres. Il ajouta vivement :

-En tout cas, cette semaine, tu seras ma décoratrice !

Malgré les hauts cris de la bru qui n'admettait pas que son beau-frère portât un aussi grand intérêt à la bonne ; les deux jeunes gens passèrent six pleines journées à peindre, farfouiller dans les greniers, rameuter tous les objets prétendant à l'épithète de décoratif. Les feuilles d'acanthé lie de vin feutrèrent les murs d'auburn, un magnifique poêle en faïence blanche fut posté dans un coin, le bureau-ministre trôna au centre d'un parquet ciré à se rompre le col au moindre faux-pas. Une fois posés les rideaux striés de marron, restait l'horloge comtoise à mettre à l'heure et à remonter. Pauline grimpa sur une caisse et fit jour les aiguilles de cuivre.

-Olivier, quelle heure est-il ?

Au travers des carreaux, le couchant du soleil embrasait d'orange la neige des toits. Les ombres commençaient à se faufiler dans la pièce comme pour y reprendre –pèlerines de l'Au-Delà – leurs places nocturnes.

-Oh ! Olivier, que fais-tu ? Insista-t-elle sans se retourner.

Soudain, elle sentit deux mains entourer sa taille et une haleine chaude, affolée, tiédir doucement ses jambes le long de la jupe noire.

-Il est cinq heures, ma chérie, descends vite !

Ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre. Pauline, pâmée et les yeux brillants, balbutiait des mots incompréhensibles. Une bouche avide dévora ses lèvres.

La jeune fille vécut les jours suivants dans une euphorie et une distraction rabrouées par bien des remontrances. C'était le poisson servi froid comme la mort, la chambre des enfants dont la lumière restait allumée tard dans la nuit, le chat qui attendait vainement sa goutte de lait. Elle s'enhardissait même à soutenir le regard haineux de monsieur Cloport, au risque de s'attirer des grognements réprobateurs. Elle s'amusait à le voir remuer ses mâchoires démesurées ; il dévorait avec la hargne du dogue rongeur un os trop dur, elle aurait juré qu'au moindre geste brusque d'un tiers, il allait montrer des crocs luisants ou peut-être mordre, qui sait ? Un midi, cette pensée la fit pouffer sans retenue et on la pria de ne plus reparaître avant la fin du repas. Ravie de ce temps libre chapardé, elle courut s'enfermer dans la chambre d'Olivier. Il était retourné à la faculté.

Elle feuilleta ses livres truffés de mots barbares et de photos inquiétantes : des êtres dépecés, disséqués, des ventres ouverts sur des masses viscérales. Dieu quelle mécanique compliquée que l'être humain ! Entre les pages de cet univers inconnu d'elle, elle inséra des signes parsemés de « je t'aime » et de petites marguerites. Elle connaissait la réaction d'Olivier :

- Tu m'empêches de travailler. Quand je trouve tes dessins, j'ai envie de tout laisser tomber et de courir t'embrasser...

Elle répondrait invariablement :

- Pourquoi ne le fais- tu pas ?

Alors on profiterait d'une absence de la bru pour réinventer une myriade de nouveaux baisers qui laisseraient essoufflés et chauds de désirs.

Le premier Dimanche de Janvier 1976, la famille Cloport quitta la Fromagerie en début d'après-midi. Prétextant un cours en retard, Olivier resta seul. Depuis sa mansarde, Pauline

le vit sortir du garage la GS verte de son frère. La voiture décrivit dans la neige de longues courbes autour du parterre de rosiers, et vint s'arrêter au pied de la maison. Trois coups de klaxon retentirent. La jeune fille ouvrit la fenêtre.

- Pauline habille-toi, nous partons !

Elle jeta un manteau blanc sur ses épaules et dévala l'escalier. Dans la cour, Olivier, vêtu d'un anorak bleu l'embrassa avec passion.

- Si ton père nous voyait !

- Petite fille, allez, monte !

Pauline se calla sur le siège moelleux et la voiture quitta le village. La route, striée d'étroites bandes de verglas, se déroulait devant eux, se frayant un passage entre les deux pans de l'étroite vallée qui semblaient parfois se rejoindre. La GS quitta bientôt la Départementale et grimpa le long d'un sentier entre les sapins crépis de givre. A chaque virage, Chanecey s'enfonçait un peu plus dans le ravin, et lorsqu'ils arrivèrent au sommet de la montagne, vu depuis le belvédère du Chamois, le clocher de la petite église paraissait chétif avec ses maisons de poutées

blotties autour. De temps à autre, Olivier rejetait d'un coup de tête la mèche rebelle qui lui balayait le front. Les deux jeunes gens n'avaient pas prononcé une seule parole. De simples regards mal assurés trahissaient leur émoi. Parvenus au centre de la clairière, Olivier arrêta la voiture et attira Pauline contre lui. Sans même y penser, elle déboutonna le haut de son manteau. Des doigts impatients éveillèrent sa poitrine au travers du gilet.

En contrebas, le village vivait sa bonne vie du Dimanche après-midi. Une fumée s'élevait par-ci par-là d'une cheminée retenant près de ses bûches crépitantes toute une famille attardée par le gâteau dominical.

Les seins de la jeune fille jaillirent soudain, roses et déjà durcis par les premiers attouchements. Olivier y enfouit son visage. Il ne connaissait rien de plus enivrant que ces deux globes de chair sensible d'où émane cet effluve de sève qui rend les filles si désirables. Non, jamais, dans nulle circonstance de la vie, il ne lui serait possible de toucher, oui de toucher, la tendresse ; une tendresse qui laissait bien à cour de mots pour la définir, la bénir, l'exalter ! Sans doute quelque subconscience poussait-elle l'homme à y rechercher la prime

sécurité et le bonheur du sein maternel ? Contre la poitrine d'une femme, il faisait si bon écouter ce cœur palpiter un peu pour soi. Olivier poursuivit la conquête de ce corps docile. Pauline soufflait de petits mots tendres. Elle s'abandonna heureuse à la sensation nouvelle qui affolait son ventre et lui chavirait les yeux.

Pauline fut la première à quitter la chaleur de la voiture. La clairière barrée au loin par un rideau d'épicéas, s'étirait, aveuglante de neige et de glace. Le soleil jaunissait le Fort Saint-André agrippé au bord de la montagne d'en face. L'air vif aiguillonné d'une odeur de résine dissipait la somnolence des jeunes gens recrus d'amour. Olivier rompit le silence :

- Pauline, essaie de me cueillir un rameau de buis pour mettre dans ma chambre. J'en ai aperçu derrière le parapet ; moi j'ai le vertige !

Pauline enjamba la barrière verte. Un étroit sentier la séparait de l'abîme ; une paroi de rochers piquant une descente sur Chanecy, juste au-dessus de la maison du garde-chasse. On apercevait en bas une tache noire qui traversait la cour. Les aboiements du chien parvenaient à la jeune fille avec une intonation

étrange. En hâte, elle tira une touffe de buis à demi-déracinée et regagna la terre ferme du belvédère.

Adossé au capot de la voiture, Olivier fumait, jetant la cendre de cigarette d'un claquement de doigts nerveux. Pauline se lova contre lui. Il eut un imperceptible mouvement de recul.

- Ce sera bien, nous deux, osa-t-elle.

Dans son regard, une expression de tendresse heureuse la rendit vraiment jolie. Le jeune homme fixait l'horizon. Des volutes de fumée bleue s'échappaient de ses narines. Quatre coups d'égrenèrent en bas dans le village. Le son de la cloche semblait vaciller et se fausser au fur et à mesure qu'il s'élevait de la vallée. Le Fort Saint-André cuivré par le couchant surgissait d'une légende.

-Comme dans les contes de fée s'enhardit-elle ; la petite bonne épousée par le beau docteur...

Olivier haussa les épaules :

-Pauline, quand cesseras-tu de rêver ? Et d'abord, qui t'a parlé de mariage ?

La jeune fille sentit battre ses tempes.

- Mais enfin, je croyais...

Le paysage chancela un instant devant ses yeux brouillés par les larmes.

- Justement, poursuivit-il, je voulais te dire... Demain, je quitte la Fromagerie. Je logerai à Besançon chez mes futurs beaux-parents.

En proie à un malaise, Pauline porta les mains à ses joues comme pour y raviver le sang.

Olivier adopta un ton plus conciliant :

- Si tu veux, nous pourrions rester ensemble toute la soirée ?

- A quoi bon, maintenant que tu as eu ce que tu voulais ?

- Mais enfin, Pauline, comprends-moi. Dans un an je serai médecin.

- Et moi je ne serai jamais rien. Pourtant, si j'avais eu des parents aisés comme les tiens, je ne serais pas en train de me prostituer chez les bourgeois...

Des pensées confuses s'entremêlaient soudain dans sa tête ; de pauvres répliques de fille désarmée.

- Tu as de la chance de pouvoir étudier, moi, le soir, lorsque je passe de longues minutes dans ma mansarde froide à regarder ta lumière, là-bas à la dernière fenêtre à gauche ; je pense que je pourrais être à ta place, bien douillette, dans un bureau bien éclairé. Tu sais : je ne suis pas idiote... Je croyais que tu m'aimais...

Pauline était devenue subitement pâle, le corps secoué de tremblements et les yeux brillants de fièvre. Les bouclettes de ses cheveux tressautaient sur le col de son manteau blanc.

Le jeune homme, lui, s'était réfugié dans la voiture. Un claquement de portière, puis, penaude, la GS verte fit demi-tour et disparut entre les sapins.

Restée seule, Pauline s'accouda au parapet du belvédère, les épaules secouées de sanglots et resta longtemps prostrée contre le dur métal rouillé. Le ciel devenait d'un gris brumeux et

de minuscules flocons de neige très durs se mettaient à saupoudrer tout ce qu'ils atteignaient. Un chien aboya tout en bas du plus loin du village. A deux pas, la nuit frôlait déjà sans bruit les sapins de ses châles redoutés.

C'est alors que Pauline, se redressant comme une chose mécanique, enjamba le parapet. Elle glissa le long de l'étroit passage devant la haie de buis qui la séparait du vertigineux rocher s'ouvrant tout d'un coup béant à cinq cent mètres au-dessus du village. la solitude, la pauvreté, la servitude, un avenir banal de médiocrité... A quoi bon ?...

En bas, cinq heures sonnèrent du clocher fêlé de Chanecey.

Pauline lâcha la dure barre de fer et, très lentement, commençait à fermer les yeux...

- **M**ademoiselle Pauline !... Mademoiselle Pauline !...

À deux mains Pauline empoigna de nouveau le parapet, mais cette fois-ci avec un sentiment de curiosité, de soulagement et de délivrance qui d'un coup la dégrisa de sa tentative de mort. D'où venait cette voix ? Mais c'est vrai que maintenant il faisait presque nuit.

- Mademoiselle Pauline, Mademoiselle Pau...

Les projecteurs du belvédère du Chamois venaient de s'allumer et Pauline sursauta de voir surgir en face d'elle le curieux personnage qu'elle reconnut dans un sourire encore un peu désespéré. En 1944, les habitants de Chanecy échappèrent miraculeusement aux représailles de la Gestapo qui avait envisagé un temps une fusillade générale et la destruction du bourg. Aussi, après la Libération, firent-ils ériger une croix en fer forgé de douze mètres de haut sur le belvédère du Chamois. De judicieux projecteurs l'éclairaient la nuit depuis la Fromagerie blottie au bas de la montagne. Et, par une magie bienveillante, le visage du Père Gratien apparaissait, comme éclairé d'en bas, et lui donnait une barbe de lumière ainsi que des traits parcheminés de patriarche. Sans trop se rendre compte de ses mouvements, Pauline avait regagné la terre ferme du belvédère, et c'est avec une curiosité non dissimulée qu'elle

tendit son visage vers l'étrange visiteur comme pour lui demander la solution. Le père Gratien n'avait pas bougé et jouissait, conscient, de l'effet de lumière qui soulignait le mystère bienveillant qui l'avait toujours enluminé. Cet orientaliste sans âge – certains lui donnaient plus de quatre-vingt-seize ans – avait publié depuis plus d'un demi-siècle des dizaines d'ouvrages sur l'Inde qu'il avait parcouru dans tous les sens. De sa voix profonde, lente et apaisante il commença :

- Eh bien ! Pauline, désirez-vous à votre histoire, banale, une conclusion de mauvais roman-photo ? Voulez-vous que l'on dise ou que l'on écrive un jour : « Ce soir-là, durant la veillée, peu de gens parmi les habitants de Chanecey purent trouver les mots pour ébaucher une conversation soutenue. Tous avaient encore, animé devant les yeux, le garde-chasse au visage ingrat, auquel une larme donnait un soupçon de beauté. Le vieil homme parlait sans fin de cette forme blanche qui, vers cinq heures à Chanecey, tombait silencieusement du haut des rochers ? » Alors, je vous assure pour la forme, puisque vous êtes l'actrice principale de ce drame évité, que le garde-chasse ne dira rien de semblable, ni rien du tout, du reste : un peu trop de gnôle de

prune locale l'empêchera ce soir d'aligner deux phrases cohérentes.

Malgré le froid, Pauline s'était assise sur la marche du belvédère, tout aux pieds du père Gratien qui regardait droit devant lui droit dans la nuit comme pour y puiser au fond d'un trésor seul connu de lui. Il poursuivit :

- La société occidentale nous a passé un lavage de cerveau. Elle nous a conduits à penser qu'il est nécessaire d'être connu, respectable, apprécié, aimé, d'être important. Elle nous a également inculqué un besoin d'appartenance. Erreur ! Il faut laisser tomber ces illusions pour trouver le bonheur. Nous n'avons qu'un besoin viscéral d'aimer ; non d'être aimé... Le bonheur est un état naturel à notre portée. Il n'est pas indispensable d'ajouter quoi que ce soit à nos vies pour être heureux ; il suffit de laisser tomber quelque chose, de laisser tomber nos illusions, nos ambitions, notre cupidité, nos désirs insatiables. Et tous ces maux nous aliènent par le penchant que nous avons de nous identifier à une série d'étiquettes...

Pauline, merveilleusement bercée par la voix du sage, était loin de se douter que ces dernières paroles qu'elle entendait n'étaient

autres qu'une leçon de vie fondamentale, sinon la seule clef pour aborder la vie de pleins pieds et sans illusions... Elle avait fermé les yeux depuis le commencement du discours et lorsqu'elle les rouvrit, le Père Gratien ne brillait plus sous le belvédère. Elle entendit quelques petits froissements dans les massifs de buis, cependant qu'une voix qui s'éloignait dans la nuit, cette fois-ci fraîche de sensations réconfortantes, lui dit comme en passant :

- Demain matin, donnez votre congé à vos actuels peu ragoûtants patrons. Je vous communiquerai l'adresse de ma petite-nièce de Besançon. Elle recherche une apprentie-vendeuse pour son magasin d'antiquités. Elle est veuve depuis longtemps, avec un fils.

Un silence, comme par hasard, avant que le Père Gratien conclut :

- Son fils étudie les Arts Déco.



Laperrière-sur-Saône (Côte d'Or).

LA PETITE ÉCLUSIÈRE

Elle m'avait dit :

- Je vais jusqu'à l'écluse du Vanais. Pardonne-moi mon chéri, mais je préfère être seule pour peindre !

Sa Diane blanche m'avait déposé dans la campagne. Que faire sans Blondie ? Me sentir loin d'elle, sans elle ; même durant un court après-midi ? Je quittai les bois du Chagnais. Au-dessus de moi les branches entremêlées formaient une voûte basse. Depuis deux semaines, le soleil d'avril paraît les arbres de feuilles vert clair et fragile. La terre des forêts regorgeait d'odeurs neuves et de fleurs qui ont la grâce de ces petites paysannes de l'ancien temps, et des noms doux à prononcer : stellaires graminées, silènes, coronilles, pigamonts à feuilles d'ancolie. Les sous-bois se retrouvaient parsemés de leurs robes mauve, jaunes et blanches.

Pour évoquer son visage hâlé, sa tête blonde qu'elle penchait languide, langoureuse, nonchalante lorsque je lui disais : « j'ai envie de toi ! » ; je scandai à haute voix quelques vers libérés que j'avais écrits à l'époque où je mendiais son amour. C'était loin d'être du Verlaine, mais lorsque l'on aime, les mots les plus communs acquièrent une intensité d'expression sans limite.

Blondie !

En remontant le chemin de halage, mes yeux erraient sur le canal. Çà et là des ablettes crevaient la surface de l'eau verte et replongeaient, laissant onduler au-dessus d'elles des cercles qui s'élargissaient jusqu'à venir heurter les roseaux. Un instant, je crus apercevoir ma naïade : son buste ruisselant de gouttelettes adamantines, ses seins gonflés comme toujours que c'en était un martyr que de ne pas pouvoir les effleurer.

Mais cette vision disparut. Des joncs cassés retenaient, de leurs longs doigts bruns, les mousses et les brindilles charriées par le courant au moindre mou-

-vement d'écluse. Il devait être près de cinq heures. Le ciel commençait à se tacher de nuages glissant de

la Bourgogne. Soudain j'eus peur. Je me souvins de l'une de mes visites à Hector Durville.

C'était en novembre dernier, un soir de brouillard acide et sombre.

∴

Lorsque je m'approchai de l'écluse, au fond de l'étroit couloir de pierre, dans un grondement sourd l'eau écumait au bas des vannes rouillées. Un embrun s'élevait, pénétrant, qui emplissait les narines et la bouche d'un relent acide. Dès que j'eus franchi la porte de sa petite maison d'éclusier aux volets clos, le marinier m'avait lancé :

- Le canal ?... Le canal ?... On ne peut parler de peur qu'il vous inspire certains jours, non, la vraie peur, elle vous saute à la gorge, par tempête en haute mer, sur une coque de noix qui craque de partout. Ici, on ressent une sorte de malaise fait d'anxiété et de rancœur. Contre qui ? Contre quoi ? Allez savoir !

Hector Durville passa une main nerveuse dans sa barbe mal taillée. Il poursuivit :

- Moi, monsieur, je déteste le canal. Il a quelque chose d'inquiétant, de sournois avec son eau

dormante. Si vous saviez ce qu'on peut y trouver dans le fond ? L'an dernier un touriste a pêché un bras, tout bleu, avec des lambeaux de chair à-demi détachés par endroits. Le bonhomme en a fait une jaunisse... Y a rien de plus triste qu'un canal par temps de brouillard pour vous flanquer le bourdon !

Durville s'était interrompu pour rallumer sa pipe ; une bruyère sculptée à la main, en forme de tête de marin. Des bouffées d'un tabac aromatique rare montaient sous le plafond, autour d'un globe fixé sur deux ancrées croisées en bois verni. Dehors le vent sifflait au coin de la maison. Les yeux cernés et la bouche déformée par le tuyau de son brûle-gueule, il marmonna :

- Tenez, la Marie Duval que j'ai remplacée ; et bien un jour elle en a eu marre de voir toujours et toujours de l'eau sous ses fenêtres : dépression nerveuse ; on a retrouvé son corps coincé entre les portes de l'écluse. Un batelier avait dû manœuvrer le urniquet à sa place.

∴

Blondie !

Le souvenir de cette vision avait fait sourdre en moi une angoisse irraisonnée. Afin de la conjurer, je

murmurai certaines phrases que je lui écrivais avant notre décision de vivre ensemble : « je voudrais être près de toi et poser ma tête au creux de ta poitrine ; me laisser dériver sur la mer bleue de ta tendresse »... De ces aveux que l'on chuchote gravement, les yeux noyés dans le regard de l'être cher ; de ces banalités reprises des centaines de fois par des millions d'amoureux, et qui ne sont jamais prononcées ni jamais reçues de la même façon.

Ma petite gosse !

Bien sûr, on me qualifiait d'homme heureux ! En plus de son intelligence et de ses talents artistiques, Blondie possédait à

dix-huit ans une féminité qui suscitait maintes convoitises. Moi-même ce matin, pourtant après une nuit d'amour particulièrement torride, j'avais senti au ventre comme un frisson en le voyant sortir de notre chambre à coucher, avec son chemisier à gros carreaux rouges et sa ceinture de cuir noir à boucles dorées, qui savait tant serrer sa taille et dresser des seins provocants d'impatience et que je pétrissais en balbutiant des mots rendus incompréhensibles par l'assouvissement de mon désir.

Cette évocation estompée, l'inquiétude me fouailla de nouveau. Le ciel bas charriait maintenant comme d'énormes baudruches noires. Je hâtai le pas.

Encore deux kilomètres et je retrouverais « ma » peintre faisant patiemment naître sur son chevalet « La Petite Ecluse ». »

Je n'avais pas atteint la moitié du parcours, lorsque la pluie gifla la surface de l'eau. Des traits acérés rebondissaient sur la poussière du chemin de halage et piquetaient le canal. Je me mis courir. A l'instant même, Blondie, furieuse, devait démonter son chevalet, puis une fois réfugiée dans sa Diane, allait pincer les lèvres, au bord des larmes ; avec son petit air de chat battu qui me bouleversait tant, et soupirer : « Sébastien, dépêche-toi mon chéri ! »

Enfin les premières maisons du Vanais se dessinèrent. Le pont de bois du canal me sembla d'une noirceur inhabituelle, malgré le rideau de grisaille qui en estompait les contours. C'est curieux, je ne l'avais jamais encore vu sous un éclairage aussi macabre. L'incompréhensible angoisse me reprit. Oh ! Apaiser ces battements de cœur ! Brusquement un détail me soulagea tout à fait : Hector Durville connaissait Blondie ; je la lui avais présentée l'an dernier ! Cette pensée me desserra la poitrine et je ressentis un apaisement proche du bien-être. Vieux loup de mer ! Immanquablement il offrait une rasade de son fameux rhum blanc à ma petite gosse. Je l'entendais depuis là :

- Non, mademoiselle, le canal ne vaut rien. Heureusement qu'il y a cela : Guadeloupe 1952 ! J'en ai rapporté un sapré stock ! Ah ! La marine avait du bon !...

J'étouffais un éclat de rire, lorsque, parvenant sur le pont, j'aperçus un attroupement au bord de l'écluse. Une femme pleurait devant le chevalet de Blondie, et je crus entendre : « Oh ! Regardez, même la tête de sa petite éclusière est toute délavée par la pluie... »

A cet instant une poigne m'écrasa le bras et je me retrouvai enfermé dans la cuisine d'Hector Durville. Il se tenait devant moi, les yeux égarés par le rhum.

- Sébastien, courage nom de Dieu ! Votre amie est tombée dans l'écluse en voulant regarder de trop près. Sa tête s'est accrochée à une sorte de piton qui se trouvait en bas d'une des portes on ne sait trop pourquoi... Pas un cri. Elle est partie sans un cri ! ».

∴

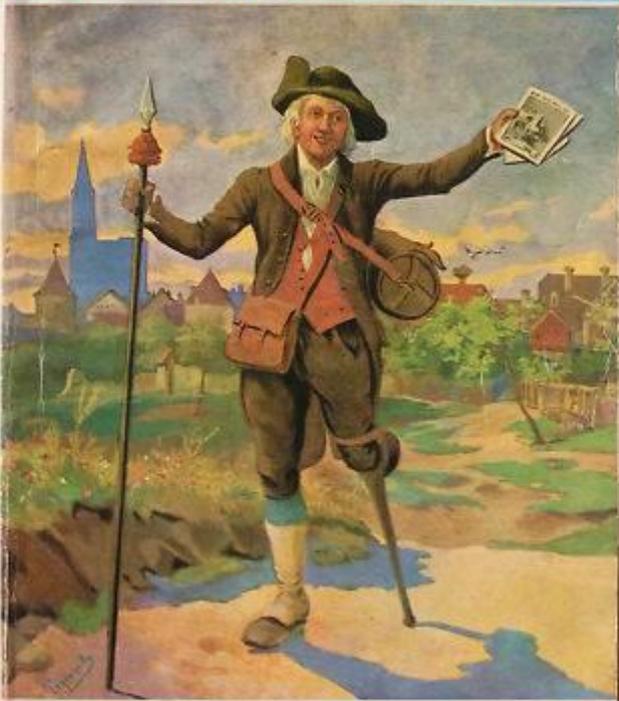
- **S**ébastien ! Oh ! Sébastien !

Je me réveillai en sursaut et presque hors d'haleine.

- Sébastien, mais que t'arrive-t-il mon chéri ?
Toute la nuit tu n'as cessé de grogner durant
ton sommeil. Ça fait une heure que je suis réveillée
par ta faute. Et je pensais. Je pensais qu'aujourd'hui
c'est la Toussaint et que nous devrions aller fleurir
la tombe d'Hector Durville. Il avait tant aimé ma
« Petite Eclésiè ».



Le grand
MESSAGER BOITEUX DE STRASBOURG



1977 Astor

1984

1984 F. 1140. 61

LE MIRACLE DU BOIS MORT

à Marie-Thérèse Dubler

Au travers des carreaux fendus constellés de mille arabesques par le gel de Décembre, un rayon de soleil pénétrait dans la cuisine, et sa caresse à peine tiède effleurait les cheveux blonds de la fillette. Assise à la table, un châle troué sur les épaules, la petite lisait.

Depuis la chambre dont la porte demeurait ouverte en permanence, une voix sans force appela :

- Kattle !

La gamine repoussa son livre et se leva en rejetant ses nattes d'un revers de main. Elle entra dans la pièce où le papier, naguère peint de lys bleus, se décollait par lambeaux.

- Que veux-tu, mutty ? Demanda-t-elle doucement.

Dans le lit-cage au-dessus duquel une mauvaise peinture à l'huile esquissait l'hiver, une jeune femme respirait bruyamment. Des volutes de buée filtraient entre ses lèvres pâles. Deux longues tresses d'or encadraient son visage amaigri, aux joues et aux pommettes enflammées par la fièvre. Elle murmura dans un souffle :

- Tu n'as pas froid, ma chérie ?
- Oh ! mutty, protesta Kattle, c'est plutôt moi qui devrais demander cela !

Faisant mine de ne pas avoir entendu, la mère poursuivit :

- Apporte-moi notre reste d'argent !

Kattle courut vers une commode basse à trois tiroirs sombres. Elle en ouvrit le premier qui gémit en laissant s'évanouir une odeur de naphthaline et de vieille eau de Cologne. Sous un tas de chiffons, elle découvrit un porte-monnaie tout noir en cuir craquelé. Avec peine, la pauvre femme rehaussa son oreiller, prit le désolant butin que lui tendait sa fille et se mit à compter les pièces :

- Six francs, soupira-t-elle ; il y a juste pour redemander le médecin...Mais si je le fais venir, que mangeras-tu ma Caline ?...

La petite, qui ne se nourrissait plus que d'une soupe d'eau froide salée lâchement épaissie d'un croûton de vieux pain écrasé répondit :

- Oh : Je t'en prie, mutty, soigne-toi !

Puis, essayant de mentir à peu près :

- Il reste encore des pommes de terre, des carottes, des haricots de l'oncle Ziller et des...

- Des haricots, reprit Liesel Meyer incrédule.

Kattle se souvint alors de sa mère posant le dernier bocal sur la table, c'était la semaine dernière, elle avait même ajouté :

- Et voilà ! Ce ne sera plus la peine de descendre au garde-manger !

Prise en faute, Kattle baissa la tête en mordillant une de ses nattes.

- Approche, ma chérie, lui dit sa mère.

Kattle vint s'asseoir sur le lit, les lèvres contractées par une moue de menue bonne femme. Liesel Meyer se mit à contempler son enfant : le Grand Architecte de l'Univers avait tracé sa bouche

d'un mince coup de crayon, et laissé choir deux gouttes d'azur au fond de la prunelle de ses yeux vifs. Mais qu'advenait-il de cette joie de vivre qui fleurissait naguère sur son visage en corolle de hardiesse ? A force de privations et malgré ses dix ans, Kattle perdait l'insouciant gaité de l'enfance. Liesel poursuivit :

- Ne te laisse pas manquer de nourriture ! Finalement, ce n'est pas la peine de faire revenir le médecin ; il me reste encore quatre comprimés. Tu prendras les six francs et tu iras chez les voisins acheter du pain et des œufs !

Kattle détourna son regard des yeux enfiévrés de sa mère ; chez les voisins, elle y était allée avant-hier, ils l'avaient

menacée de la battre si elle osait revenir...

Liesel insista :

- Tu m'écoutes, Kattle ? Demande du pain et des œufs ! Ce soir tu mangeras à ta faim... Ce soir...

-

Comme la petite ne réagissait pas, Liesel lui tapota la joue :

- Allons, ma Caline, nous sommes le 5 décembre aujourd'hui, la veille de la Saint-Nicolas !

Kattle sentit son cœur se serrer. Elle se souvint des Saint-Nicolas passées à Schiltigheim. La veille au soir, elle plaçait ses souliers près de la porte, et le lendemain matin elle les retrouvait enfouis sous les cadeaux qu'elle déballait, les doigts empêtrés dans les rubans multicolores. Et puis, en ville dès le début de décembre, les vitrines des pâtisseries montraient des Saint Nicolas de toutes les tailles, en pain d'épices, en chocolat ou en massepain. Dans certaines communes, le dimanche qui suivait le 6 décembre, Saint Nicolas parcourait les rues en calèche ou en vieille guimbarde, et distribuait des bonbons offerts par les commerçants ; déjà quatre ans de cela !

Kattle fixait sa mère d'un regard triste. Liesel lui dit tendrement :

- Ne sois pas chagrine : Saint Nicolas est aussi passé pour toi !

Elle tira de dessous son oreille une sorte de pantin, et elle le lui tendit radieuse. Kattle demeura muette devant cette poupée hâtive, faite de toile à matelas, sans pieds ni mains, avec des oreilles de chat, deux boutons à la place des yeux et une touffe de crin en guise de chevelure. La fillette repensa aux poupées du magasin de madame Zieglmeyer, des poupées aux cheveux d'or vêtues en paysannes de

l'ancien temps. Déçue et prête à pleurer, soudain elle revit sa mère lui réclamer du fil et des aiguilles. Un autre jour, alors qu'elle entrait dans la chambre, elle l'avait surprise à dissimuler quelque chose sous ses couvertures. Au bord des larmes Kattle se ressaisit :

- Oh ! mutty : elle est belle, je l'appellerai Cosette, comme la petite fille des Misérables !

Puis elle se jeta dans les bras de sa mère :

- Oh ! mutty, chante-moi, s'il te plaît, la légende de Saint Nicolas !

Malgré le feu qui lui rongea la poitrine, la jeune femme se mit à fredonner d'une voix faible et cassée :

- *« Ils étaient trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs... »*

Mais soudain l'air lui manqua. Elle haleta entre deux sanglots.

- Je ne peux plus... Je ne peux plus...

Kattle enfouit sa tête contre la gorge brûlante de sa mère et lui caressa les cheveux.

- Pardon mutty !... Je n'ai rien à te donner et en plus je te fais pleurer...

Dans un souffle de tendresse, la jeune femme murmura encore :

- Oh ! Ma Caline, tu es pour moi le plus beau des cadeaux.

Les yeux de Liesel se noyèrent un instant dans ceux de sa fille, en une de ces communions sublimes qui font trouver si beaux les yeux de l'être aimé. Elle poursuivit, toujours essoufflée :

- Bien sûr, j'aimerais tant qu'au village les gens t'appellent « Catherine » et qu'ils me disent « la Louise »... Comme ils disent « La Jeanne », « la Marguerite », « la Joséphine »... J'aimerais aussi un bon feu dans notre petit fourneau... Un bon feu qui nous réchaufferait au moins cette nuit... Nous n'avons plus de bois depuis trois semaines...

Le visage de Kattle s'éclaira tout à coup et elle s'écria :

- mutty, tu auras un bon grand feu dans le petit fourneau ! Il reste des planches dans le bucher, elles sont pourries, mais j'arriverai quand même à les faire brûler avec du fagot bien sec. Je cours en chercher !

Kattle saisit une couverture dont elle s'entoura les épaules, baisa le front de sa mère et lui dit :

- Il est trois heures, la forêt n'est pas loin ; je serai de retour avant la tombée de la nuit. J'emporte Cosette avec moi !

Avant de sortir, la fillette s'arrêta devant le calendrier suspendu sur la porte de la cuisine donnant dehors et prononça tout bas :

- Samedi 5 décembre... Samedi 5 décembre 1942...

∴

Kattle traversa le village sans glisser par jeu sur le verglas rendu éblouissant par le soleil qui commençait à regagner la crête de la montagne. La lumière des rayons jaunes formait une auréole autour de la silhouette de la petite.

Il faisait froid cet après-midi, comme cette veille de Saint Nicolas 1938 à Schiltigheim. Kattle se promenait dans le grand parc de la Roseraie. Atteint d'un mal incurable, François Meyer marchait au bras de Liesel. Ils s'étaient arrêtés près du chêne séculaire.

Dans une plate-bande poussait des roses de Noël. François en cueillit une et dit :

- La vie est ainsi faite : elle paraît belle, puis un jour le destin mêle le mortier à la terre glaise pour empêcher la pâte d'être lisse...

Il effeuillait les pétales et les jetait à ses pieds. Quand il ne resta plus que le cœur de la rose, il le laissa tomber sur le sol enneigé et soupira :

-...et puis un jour enfin tout se brise...

Kattle était restée songeuse. A côté du chêne séculaire rendu ombrageux par le déclin du jour, qu'elle paraissait frêle et sans défense cette petite famille dont l'une des mailles n'allait pas tarder à se rompre ! Une semaine après la promenade

dans le parc de la Roseraie, François Meyer quittait le monde des humains. Privée de la paye de contremaître-tonnelier de son mari, Liesel s'enfuit d'Alsace après maints déboires, et décida de s'installer dans la maison héritée de l'oncle jurassien.

Distraite par le souvenir de son enfance, Kattle atteignait machinalement la dernière ferme du village, lorsqu'un Allemand qui sortait, avec sous le bras un énorme jambon fumé au genièvre, s'avança sur elle d'une démarche incertaine. A un pas de la

fillette, l'homme casqué sourit et ses lèvres tendues découvrirent de terribles dents blanches. Son haleine brûlait d'eau de vie de prune. Quand il vit Kattle si misérable avec sa couverture trouée sur les épaules, et cette sorte de poupée informe blottie dans ses bras, il éclata d'un rire goguenard et s'écria en se tapant sur le ventre :

- Malerans : bons Français !... Patriotes !

Et il s'éloigna à grandes enjambées dans la neige épaisse qui crissait sous ses bottes.

Remise de sa peur, Kattle courut bien vite en direction de la forêt. Dans les champs, les piquets des clôtures, noirs sur fond blanc, rappelaient les bâtonnets d'écoliers. Les corbeaux rasaient le sol recouvert depuis un mois de la même couche de neige durcie, et leurs appels suppliaient le cruel hiver. Les saules semblaient se déformer sous les tortures du froid.

A l'orée de la Malnoue, Kattle rencontra un vieil homme qui coupait du bois. Il avait allumé un feu et brûlait des branches. Sa silhouette déformée par la chaleur du brasier, tremblait et apparaissait au travers d'une fumée bleue.

- Approche te chauffer *petiote* ! lui cria le bûcheron.

Kattle avança, timidement. Arrivée près de lui, elle s'aperçut qu'il était chaussé de sabots garnis de paille, et qu'une peau

de mouton mal taillée découvrait une ceinture de flanelle débordant de son pantalon. Le vieil homme lui demanda :

- Que viens-tu faire dans la forêt ?

La petite répondit en rejetant ses nattes en arrière d'un revers de main lesté :

- Je cherche du bois mort. Mutty a froid, elle est très malade...

Le vieux caressa sa moustache roussie d'un geste familier et questionna :

- Mouti ? Qui c'est ?

Mise en confiance par ce grand-père qui avait l'air bon, Kattle avoua :

- « mutty », en allemand, ça veut dire « maman »...

Le bûcheron se rembruni et cessa d'aviver son feu :

- T'es une gosse de Fridolins ? J'aurais dû m'en douter à ton accent.

Il sortit sa fourche du brasier, la brandit entre lui et la fillette et cria :

- Alors voilà que les Fritz nous envoient leurs chiards pour nous espionner ! Qu'est-ce que tu lui veux au grand Frédéric ? Tu viens compter ses stères de bois ! Fous-moi l'camp !

La petite se mit à pleurer :

- Je ne suis pas allemande, monsieur. Je dis « mutty » parce qu'en alsacien « maman » se dit « mome » ; alors si j'ai le malheur de dire « mome », tout le monde se moque de moi...

L'homme reposa sa fourche. Perplexe, il souleva son béret rivé à son crâne tant il en épousait la forme ronde.

- Ah ! Bon, t'es alsacienne... Mais pourquoi tu l'appelles pas « maman » ta mère ?

Kattle refoula ses larmes et dit :

- Tous les gens appellent mutty « la Boche ». A moi ils disent « catin » au lieu de Kattle ou de Catherine. Je ne peux plus aller à l'école, on me battait pendant les récréations et on déchirait mes pauvres habits. Mutty passait une partie de ses nuits à

me les raccommo-der... Aussi à la maison ne parle-t-on jamais le français...

Le grand Frédéric n'en revenait pas.

- Bin çà ! Nous à Enevans, on n'a rien contre les Alsaciens. C'est des gens qui trinquent comme nous. Comprends pas !

Puis, après un temps :

- Ah ! Au fait, où est-ce que tu habites ?
- A Malerans, fit Kattle.

L'homme leva les bras au ciel :

- Ça m'étonne pas ! « Gens d'Mal'rans ; gens de ren » (*Gens de rien*). On dit ça dans le canton et on n'a pas tout à fait tort. Remarque ; les gens de la région, faut les connaître. C'est pas du jour au lendemain qu'on est adopté. J'en sais quelque chose ; ma femme est d'ici mais moi je suis de Petit-Noir, près de la Bresse, de « P'tiot Nouère » en patois du coin.

Le vieux bûcheron, égayé par le souvenir de son village natal, ajouta :

- « Gens d'la plaine : bonne graine ! »

Puis il se remit à gratter son feu qui cuisait les visages et fumait les vêtements. Avec l'air de réfléchir en force il murmura :

- Ta mère est malade et vous n'avez pas de bois...

Kattle essuya une dernière larme et dit :

- On a des planches pourries. Un peu de fagot m'aiderait à les faire brûler... Bien sûr, avec de l'argent, je saurais bien où en trouver du bois... Mais mutty n'a plus de travail depuis la guerre, personne n'en veut à cause de son accent.

Géné, le grand Frédéric toussota :

- Bon, écoute ! Du bois mort, j'en ai pas. Celui-là, il est vert et tout gelé. Dans la forêt, avec la neige, t'en trouveras jamais. Alors va jusqu'à Saint-Cyprien, c'est à la sortie de la Malnoue, tu iras au Café Bannelier et tu diras à la Madeleine que tu viens de la part du grand Frédéric d'Enevans, et du bois mort, t'en auras !

La petite remercia. L'homme remarqua le pantin qu'elle serrait contre sa

poitrine :

- Il est beau ton nounours !...

- C'est pas un ours, monsieur, c'est ma poupée : elle s'appelle Cosette !

Elle adressa un signe de la main au vieux bûcheron, et partit en sautillant sur la laie d'exploitation encroûtée de neige brunie.

- Pauvre gosse ! Murmura le vieillard.

Il empoigna sa hache et entreprit d'ébrancher un bouleau. Au bout d'un quart d'heure, il releva la tête, laissa tomber son outil et se mit à jurer !

- Quel couillon !

Il s'élança sur les pas de la petite en criant :

- Catherine, Catherine, reviens ! N'y va pas !

Trop tard ! Silhouette floue, la fillette s'évanouissait dans le lointain. Le grand Frédéric agita son béret en vain, puis il le pétrit entre ses mains gercées. Une larme roula sur sa joue fripée. Il soupira :

- Faut pas y aller ma pauv'gosse !... Faut surtout pas y'aller !

∴

La neige pesait sur les branches des arbres et leur donnait un relief inhabituel. Les taillis semblaient de verre. L'air devenait plus vif et Kattle se mit à trotter, esquissant – ballerine de l'hiver – quelques pas de danse menue sur ce tapis blanc qui geignait sous ses pas. La route de la Malnoue, toute droite et maculée çà et là par les traces d'un gibier, était creusée de deux sillons imprimés par les roues d'une automobile. Au bout d'une demi-heure, la petite trouva décidément le chemin bien long. Et lorsqu'elle déboucha de la forêt, le coucher du soleil rougissait déjà la houpe des chênes et transformait les prairies en une véritable terre de feu. Eblouie, elle franchit le dernier virage, juste avant l'entrée de Saint-Cyprien, et buta soudain contre une sorte de poteau de garde-barrière qui barrait la départementale. Un aboiement la fit tressaillir : la ligne de Démarcation !...

Tiré par un gros Saint-Bernard, un Allemand sortit de derrière les fourrés et interpela Kattle :

- Ausweiss ? (*Laissez-passer ?*)

Tout naturellement elle répondit en alsacien :

- Nin, ich hob net! (*Non, je n'en ai pas !*)

L'Allemand portait des jumelles en bandoulière. Il leva le bras comme s'il allait gifler la petite et grommela :

- Ach! Französicher Kopf! (*Ah : Tête de Français !*)

Et il la fit passer sous la barrière et la poussa de son revolver en direction du poste de police.

Kattle, secouée de tremblements, se souvint d'une histoire racontée par certains villageois : des soldats ivres avaient abattu un jeune garçon qui voulait traverser la ligne de démarcation au pont du Dombief.

Le poste de police était désert. L'Allemand cria quelque chose. Kattle attendit longtemps. L'obscurité tombait déjà lorsque le soldat revint avec le chef de poste. La neige se retrouvait bleuie par la nuit. Une pleine lune émergeait des grands bois et les tôles de la guérite luisaient sous sa pâleur métallique. Soudain, une Juva 4 surgit du virage et vint s'arrêter net devant Kattle. Raidie de peur, la pauvre gosse n'osait quitter le champ des phares de la voiture. Un officier en descendit et s'écria :

- Mein Gott! Anneliese! (Mon Dieu ! Anneliese)

Kattle serrait très fort sur son cœur sa poupée de misère. L'officier passa une main sur ses yeux et se ressaisi. Il se tourna vers l'adjutant du poste de police qui grogna d'un air mauvais :

- Französicher Kopf!

L'officier lui jeta un signe d'impatience pour le chasser et s'approcha de Kattle.

- Comment t'appelles-tu, petite ?

Il avait dit cela sans le moindre accent et avec beaucoup de douceur.

- Je suis Kattle Meyer, de Malerans !

- Ah ! Catherine, poursuivit l'officier, tu ressembles tant à ma fille Anneliese qu'un moment j'ai cru...

Une violente émotion lui coupa la parole. Après un temps, il se reprit :

- Viens, ne restons pas ici, vraiment il commence à faire froid !

Sous le regard morne du gros Feldwebel (*adjutant*), il entraîna la petite en direction du village, tout en lui expliquant qu'il était le capitaine Folster,

attaché à la Kommandantur de Malerans. Son excellente prononciation venait de ce qu'il enseignait le français à Mannheim. Ils entrèrent au café Bannelier. Dans un coin du bistrot, un petit vieux sec, vêtu de noir, essayait vainement de rouler une cigarette. Ses doigts noueux tremblaient et des grains de tabac tombaient sur la table de bois blanchi par l'eau de Javel. Au fond, étendu sur un banc, un autre client ronflait. Saucissonnée dans un tablier à carreaux

bleus, la patronne approcha en se dandinant un peu à la manière d'un canard de barbarie. L'officier commanda une bière pour lui et un petit verre de vin chaud pour Kattle. Ils trinquèrent. Le capitaine Folster semblait très jeune et ses grands yeux qui paraissaient fixés sur un autre univers lui donnaient le regard énigmatique d'un poète visionnaire. Il dit :

- Vois-tu Kattle, j'aime ce village de Saint-Cyprien. Chaque fois que je le peux, je m'échappe de la kommandantur de Malerans et je viens me réfugier là. J'ai toujours souhaité visiter la France... Il a fallu la guerre pour accomplir ce projet...

Il but une gorgée de bière, fit la grimace et dit, pour dérider Kattle :

- Il y a malheureusement, en France, une chose à laquelle je ne m'habituerai jamais : c'est la bière !...

Kattle devint pensive. Elle revit son père attablé au Bœuf Rouge de Schiltigheim, devant un seidel, ce pot de terre muni d'une anse et qui parfois – lors de beuveries mouvementées – devenait une redoutable arme de combat. Le capitaine Folster reprit, amer :

- Quand j'étais adolescent, mon père désirait pour moi une bonne guerre qui me ferait du bien, paraît-il. Ses vœux seront exaucés le jour où je recevrai une balle dans la peau !...

Dans le fond du bistrot, le petit vieux, enfin parvenu à coller le papier de sa cigarette difforme, l'alluma d'une main tremblante.

Tout à coup une voix éraillée commanda :

- Bordel de bordel, eh ! Madeleine : une chopine !

Le client qui dormait sur le banc venait de se réveiller, les yeux injectés de sang et la bouche tordue. Il lui manquait deux dents sur le devant. Kattle le reconnut. Elle l'avait rencontré un soir, ivre mort au pied de la fontaine de Malerans. Toute ronde, un peu essoufflée et les joues en feu, la patronne

s'essuya les mains dans son tablier, saisit un entonnoir rougi par le vin et lui servit une chopine.

- Toi, c'est pas Broquin qu'on aurait dû t'appeler, c'est Broquet. Tu m'en as vidé huit depuis ce matin ! Faudrait voir songer à me payer ! Allez, ça fait quat' francs !

Le client grogna, sortit de sa poche une poignée de monnaie :

- Tiens ! Paye-te Mais tu pourrais dire quatre-vingts sous au lieu de quat' francs : ça paraîtrait moins cher !...

Kattle acheva son vin chaud et se hasarda :

- Madame Bannelier, s'il vous plaît, pourriez-vous me donner un peu de bois mort ? Mutty...enfin, je veux dire maman...est malade et nous n'avons plus de feu. C'est monsieur Frédéric qui m'envoie...

Incrédule, la Madeleine demanda :

- Le grand Frédéric d'Enevans ?
- Oui, fit Kattle.

La Madeleine disparut aussitôt dans sa cuisine et en ressortit avec un petit fagot serré. Soudain on entendit crier dehors :

- Herr Hauptmann !...Herr Hauptmann !
(*Capitaine !*)

Les bruits de bottes se rapprochèrent et le gros adjudant entra précipitamment dans le café. Il cria quelque chose. Le capitaine se leva, soucieux, et dit à Kattle :

- Un train de permissionnaires vient de dérailler à Dombief. On me réclame à la Kommandantur. Bonne chance Catherine !

Puis, s'adressant à la patronne :

- Prenez soin de la petite, madame Bannelier !

Il sortit. Broquin se mit à grogner :

- Celui-là, il est autant fait pour porter l'uniforme que moi la barrette de curé !

- D'accord, répondit la Madeleine, mais c'est pas une charogne comme ce gourot (*cochon*) de Feldmachin !

- Le juteux ? (*adjudant en argot militaire*).

- Oui, Schwein ; ça veut dire «cochon ,

je crois...

- Et bin ! S'exclama Broquin, l'état-civil l'a soigné, c'te raclure !

La patronne avisa la pendule :

- Bon, dis donc, Broquin, il est déjà sept heures, je dois fermer. Ramène la gosse avant le couvre-feu ! Elle a pas l'air bien lourde cette petiote, elle chargera pas beaucoup ton vélo...

Broquin fit la grimace.

-...elle est envoyée par le grand Frédéric d'Enevans, alors tâche qu'elle arrive à Malerans, sinon tu remettras plus les pieds ici !

La Madeleine Bannelier referma la porte sur eux.

∴

Un froid coupant leur sauta au visage et leur fit serrer les épaules. Avec la complicité du silence nocturne, les morsures de l'hiver paraissaient plus sournoises. Seule, une odeur de fumée de bois, une de ces bonnes odeurs de fumée de bois qui vous réchauffent les souvenirs du cœur, témoignait qu'entre les murs des chaumières calfeutrées, la vie palpait toujours. Un peu dégrisé, Broquin grommela :

- C'est pas l'tout, mais qu'est-ce qu'on va en foutre de ton fagot ?

La petite proposa :

- Madame Bannelier l'a noué avec une grande ficelle, attachez-la après le porte-bagages ; le fagot pourra glisser comme un traîneau sur le chemin gelé !

- Comme un traîneau...comme un traîneau...
C'est pas toi qui vas pédaler, la môme ! Et puis eh !
Faudrait voir à pas me donner des ordres !

Ils partirent. La lune projetait sur la neige bleuie la silhouette des arbres qu'elle transformait en marionnettes de l'Au-delà. Des ombres biscornues, tapies sur la route, semblaient vouloir entraver la progression du vélo qui dérapa dans un virage. Broquin parvint juste à rétablir l'équilibre.

-Putain ! On va se casser la gueule avec ton attelage !

L'homme freina et le cycle s'arrêta en chassant sur la glace avec un chuintement.

- Descend ! Cria-t-il à la fillette.

Kattle obéit. Broquin saisit son couteau, coupa la ficelle du fagot dont il jeta les deux tiers sur le talus. Kattle essaya de protester :

- Mais...

- Boucle-la, y t'en restera toujours pour allumer ton feu !

Ils repartirent.

La dynamo du vélo ronronnait, irrégulière. Entre deux coups de pédale mal assurés, Broquin souffla :

- Ca fait rien, va pas faire chaud c'te nuit, voilà qu'la bise se lève.

Seulement vêtue d'une petite jupe et de chaussettes trop grandes qui lui tombaient dans les souliers, Kattle sentait ses jambes se glacer. Elle serra sa couverture sur les épaules, après y avoir dissimulé sa poupée de misère et murmura tout bas :

- On va avoir froid, Cosette !

Au bout d'un bon kilomètre, comme Broquin se dirigeait sur Enevans, Kattle demanda, surprise :

- Mais monsieur, on ne passe pas par là pour aller à Malerans !

L'homme répliqua :

- Oui, je sais. On va faire un détour par Villers-du-Bois. J'ai envie d'aller boire la goutte chez l'Maxime !

Kattle désolée s'inquiéta :

- Alors quand va-t-on rentrer ?
- Ça, tu l'verras bien, gamine !
- Mais mutty a froid...
- Ta mouti, elle a rien qu'à demander au voisin d'la réchauffer, eh ! Pardi !

Satisfait de sa plaisanterie, Broquin se tapa sur la cuisse en rigolant. Le vélo fit une embardée et roula au fond d'un grand fossé. Ils pataugèrent dans la glace, dans l'eau et dans les ronciers qui leur agrippaient les jambes. Enfin parvenu à hisser le cycle sur la route, Broquin s'aperçut que son guidon était tordu.

- Vérole de gaille : une bécane de huit cent francs ! En plus je suis complètement gaujé (*être « gaujé » : avoir de l'eau dans ses souliers*).

- Moi aussi je suis toute mouillée et j'ai perdu ma poupée !...

L'homme rendu mauvais par le vin qui lui remontait hurla :

- M'emmerde pas avec ton tas de chiffons !

Puis, d'une bourrade, il renvoya la petite au fond du fossé :

- Va la retrouver ta poupée, moucheron ! Moi, j'ai assez perdu de temps avec toi !

L'ivrogne enfourcha son vélo et s'enfuit avec le restant du fagot de bois qui balayait la neige derrière lui.

∴

Lorsque Kattle ressortit du fossé, les jambes toutes griffées, le vélo n'était plus qu'un petit point de feu rouge qui s'éloignait dans la nuit en vacillant. Les yeux embués de larmes, elle repartit en serrant très fort sur son cœur sa poupée alourdie par l'eau glacée. La bise sifflait dans les houppes décharnées, serpentant preste entre les troncs, pénétrant les taillis, heurtant finalement la route de son haleine gelée et coupante, entraînant derrière elle des brindilles qui filaient au ras de la neige durcie. La forêt toute entière haletait, gémissait aussi, lorsque deux branches entrelacées grinçaient sous la tourmente des vents. Par intermittence, un cri plaintif retentissait, lointain, déformé. Kattle pensa soudain à l'oiseau qui pleure les morts. Quand souffle la tempête d'hiver, on entend dans les bois l'appel funèbre du « pleureur ». Sa plainte invite le passant à prier pour les âmes des Trépassés.

Kattle reprit sa route. Il faisait décidément très froid. Ses chaussures et sa robe commençaient à durcir par endroits. Ses mains, ses jambes, engourdis et violacées, semblaient se solidifier au point qu'elle redouta de tomber. Enfin, elle aperçut les silhouettes noires des toits des

maisons se découpant sur le ciel piqueté d'étoiles. La lune éclairait une pancarte. Elle s'en approcha et lu : « Villers-du-Bois ». Elle pensa au terrible Broquin qui s'y était rendu pour boire la goutte chez un copain. Elle frapperait bien à une chaumière pour entrer se réchauffer, mais si elle se retrouvait nez-à-nez avec l'ivrogne ? Lasse de fatigue et de gelures, elle osa pénétrer dans une cour de ferme. Ses pas effleurèrent puis écrasèrent la neige intacte de traces, d'où s'évanouirent des crissements d'ouate comprimée. Plantée dans le tas de fumier, un manche de fourche luisait, en projetant une ombre démesurée sur le sol brillant de glace.

Elle se dirigea vers la grange et entrouvrit le vantail qui jeta un cri de bête. Un triangle de lumière du ciel se faufila par l'entrebâillement et se découpa sur le sol de terre battue. La porte de l'étable devait être ouverte car une chaleur alourdie d'odeurs bovines épaississait l'air. Sur un petit tas de paille, elle distingua une forme qui remua, se leva, puis s'en vint près d'elle d'une marche irrégulière. C'était un chien. Vieux, poussif, il fit un « wouf » à peine

audible. Kattle se baissa pour le caresser et s'aperçu qu'il portait un énorme pansement à une patte de devant. Elle le suivit sur sa litière. Le chien se lova contre elle en poussant des grognements plaintifs. Ce devait être un cocker, Kattle sentit ses grandes oreilles tombantes quand elle flatta sa grosse tête bosselée. Elle demanda :

- Comment t'appelles-tu : Néro ?

Le chien ne broncha pas.

- Fléckel ?... Mirzel ?...

Puis elle s'écria :

- Je suis bête ! On n'est pas en Alsace...

Elle poursuivit :

- Mireau ?... Pateau ?... Azor ?...

Le chien avait frémi. Elle reprit :

- Azor ?...

Cette fois-ci, le vieux cocker remua la queue avec un petit coup de gueule retenu. Heureuse, Kattle répéta :

- Azor, mon chien de la nuit !

Elle se serra contre lui après avoir étendu Cosette près de son flanc, et vécut l'un de ces moments de rien où les pauvres gens cessent d'être malheureux, même si la joie donnée sur terre ne leur vient que d'une bête. Au bout d'un instant, elle entendit comme un bruit de râpe : c'était le vieil Azor qui léchait la poupée à demi-gelée... Puis elle s'endormit.

∴

Il était dix heures du matin lorsque le bûcheron de la ferme des Rieux traversait la forêt de l'Argançon. A l'entrée de la sommière des Maréchaux, il aperçut un attelage de deux chevaux noirs dont les naseaux soufflaient des écharpes de buée. A côté de ses bêtes, un homme allait d'un drôle de pas, avec des gestes et des airs tour à tour menaçants et réjouis. Le bûcheron reconnut le commis des Bannelier. Il le héla :

- Alors, Gustave, t'as vu l'temps ? Moins seize à huit heures !

L'autre ne répondit pas tout de suite. Parvenu à sa hauteur il insista :

- Eh bien ! Qu'est-ce que t'en fais des singeries !

L'homme dit après un petit rire malicieux :

- Regarde dans la charrette !

Le bûcheron souleva la bâche et il découvrit Broquin, tout sec et tout jaune comme un hareng-saur.

Le commis des Bannelier expliqua :

- Je viens d' le trouver au bord de la route, étendu par terre sur son vélo, juste au bout de la cour du Maxime à Villers-du-Bois.

- Au fait, il est mort ? Demanda le bûcheron.

- Peut-être pas mais ça n'a pas d'importance. Je le mène au Café de mes patrons. On avisera là-bas ! Mais écoute voir plutôt ce que j'ai à te raconter !

Et les deux hommes repartirent côte à côte dans un soleil, ma foi, prometteur. Le commis raconta :

- Donc, cette nuit, vers dix heures, voilà mon Broquin qui arrive chez l' Maxime et qui tape à la porte jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Tu sais que l'Maxime, c'est un vieux garçon grognon qui n'aime pas du tout qu'on l' dérange ; pour le voir il vaut mieux prendre un rendez-vous. Il ouvre quand même à Broquin, lui sert tout de suite la goutte pour s'en débarrasser plus vite. Et puis, comme il était

levé, autant que cela serve à quelque chose d'utile ; il pense alors juste à son chien qui est malade d'une patte et qui dort dans la grange juste à côté de l'étable... Or, avec son chien, il trouve une petite fille endormie... Il la réveille doucement, l'emmène à la cuisine. Mais lorsqu'elle se trouve nez-à-nez avec Broquin, elle se met à pleurer, le montre du doigt en disant : 'c'est lui qui m'a jetée dans le fossé plein d'eau glacée !' Comme tu penses, le Broquin n'avait pas demandé son reste pour se barrer dès qu'il avait senti que les choses tournaient plutôt mal pour lui. Il est donc parti comme un voleur, s'est cassé la gueule en vélo, juste en sortant de chez l'Maxime, ne s'est pas relevé et c'est moi qui l'ai ramassé ce matin en passant par là...

Le bûcheron des Rieux demanda :

- Et la petite fille ?

Le commis des Bannelier, mis en joie par cette histoire qui finissait bien, termina :

La petite Alsacienne – à qui d'ailleurs ma patronne avait donné la veille un petit fagot de bois pour sa mère – a tout raconté au Maxime qui est allé, ça c'est un miracle, chercher son cheval Pompon, l'a attelé, a chargé du bois bien sec, et emmitouflé confortablement Kattle pour la reconduire chez sa mère à Malerans. Avec un clair de lune carabiné,

le voyage a été rapide. Et tant pis pour le couvre-feu ! Le Maxime, finalement, n'est revenu de chez Liesel Meyer que vers sept heures ce matin, après s'être entendu copieusement avec elle pour qu'elle vienne tenir son ménage de temps en temps... Pour commencer ! Egalement, il paraît que Kattle a dit vouloir faire la rééducation du chien Azor...

Puis il conclut :

- Allez, c'est la Saint Nicolas pour les Alsaciens, viens chez la patronne qu'on fête tout ça !

Et le bûcheron des Rieux ajouta :

- D'accord, on va vider deux ou trois broquets sur le compte et à la santé de Broquin... S'il est pas mort !

La première version de cette nouvelle, intitulée « Le Bois mort » est parue

- en 1978 dans une anthologie des auteurs du Pays comtois
Ed. REPP (Lure, Haute-Saône)
- en 1984 dans l'Almanach Le Grand Messager Boiteux de
Strasbourg



LE CHATEAU DE GISORS.

LES ENTRAILLES DE GISORS

à Danièle et André Schitter.

Ce mercredi 28 août 1991, il arriva une étonnante lettre au 57 de la rue de Varennes à Paris. Etonnante, au sens où l'entendait trois cents ans plus tôt une Marquise de Sévigné. Etonnante, donc, littéralement « comme un coup de tonnerre ». Et Dieu même devait sentir que les coulisses de l'Hôtel Matignon étaient à l'orage en ce conventionnel mercredi de conseil des ministres ! Mercredi jour de Mercure, jour de la communication... Pas ce mercredi-là en tout cas. Il eût été plus juste de voir en ce torride 28 août 1991 une coalition de Mars, de Saturne et de la Lune : guerres,

contraintes et soif épuisante de changement. A l'ordre du jour, il avait été accumulé tous les casse-têtes d'une France échevelée à force de vouloir sortir d'une mine d'impasses : chômage record en juillet, intuition d'un crépitement de grèves dès la rentrée, déficit de plusieurs caisses majeures, expectative de l'Education nationale ; sans parler du dossier des retraites qui, selon l'ancien premier ministre, possédait suffisamment de problèmes détonants pour faire sauter les cinq gouvernements à venir.

De cela, Madame le nouveau Premier Ministre avait une conscience torride. Mais une conscience lucide et sur ses gardes. La blondeur frisée et cuivrée de sa chevelure laissait émaner une aura inhabituellement typique pour une femme politicienne. Avec, dans son thème astral, cinq planètes en Verseau, la Dame de Matignon allait ouvrir le monde politique occidental à tous les êtres humains, sans sexisme. Obligation caractéristique de cette ère du Verseau profondément égalitaire et hostile à toutes les injustices.

Et justement, cette mystérieuse lettre, que venait de lui apporter en personne son chef de

cabinet, n'était-elle pas un troublant signe sommeillant, depuis plus de six siècles, dans les entrailles du conscient collectif prêt à endiguer les injustices de cet an de peu de grâces sociales 1991 ? Cette lettre, écrite sur parchemin d'où montait finement un parfum rare provoquant des pensées de sympathie et d'amour, contenait d'incroyables phrases calligraphiées par une plume haute de sérénité artistique :

Madame le Premier Ministre,

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que si vous désirez combler le déficit de la Sécurité Sociale, si vous souhaitez renflouer la caisse des aides aux défavorisés ; vous trouverez, en annexe de la présente, le plan du lieu où depuis le début du XIV^e siècle git un trésor fabuleux autant qu'incalculable. Il n'est enfoui qu'à faible profondeur. La raison pour laquelle ce trésor n'a jamais pu être mis à jour, réside uniquement dans la cupidité des chercheurs égoïstes qui se sont succédés jusqu'à présent. Or, les possesseurs de ce trésor n'œuvrèrent leur vie durant que mus par des idéaux humanistes et spirituels élevés, et ce malgré certains débordements de leur vie quotidienne. Toutefois, je suis mandaté

pour vous certifier qu'aucun obstacle ne viendra contrer la mise à jour de ce trésor, pourvu qu'il serve très exactement aux causes humanitaires urgentes de la France dont vous êtes l'actuel chef de gouvernement. Egalement annexé à la présente, vous pourrez trouver un ouvrage exposant l'affaire, un ouvrage absolument digne de confiance, écrit d'ailleurs par un spécialiste reconnu de l'énigme.

Devant scrupuleusement respecter les consignes qui m'ont été imposées par les Maîtres m'ayant choisi pour ambassadeur auprès de vous, je vous prie de bien vouloir comprendre qu'il me faille conserver l'anonymat le plus strict.

Je vous remercie, avec déférence, de votre magistrale attention.

Veillez agréer, Madame le Premier Ministre, l'expression de mon profond respect, ainsi que mes très respectueux hommages.

Un électeur-admirateur.

Accompagnait cette lettre stupéfiante un ouvrage paru en 1962 chez René Julliard et repris en 1969 par J'ai Lu n° A 185 : « Les Templiers sont parmi nous » - Gérard de Sède.

Mais qui étaient véritablement ces Templiers, et quel rôle jouèrent-ils dans l'histoire du plus fabuleux et du plus énigmatique trésor français de tous les temps ?

En 1118, Hugues de Payen et Bisol de Saint-Omer fondèrent l'ordre militaire et religieux du Temple, voué aux Croisades et caressant le rêve d'une unité et d'une fraternité universelles. (Notons immédiatement le rôle occulte joué par Bernard de Fontaine - alias Saint Bernard - qui rédigea la charte de ces nouveaux religieux militaires. Cet énigmatique saint Bernard qui conseilla également saint Malachie dans la composition de sa liste des 111 papes). Mais très rapidement les Templiers excellèrent dans la gestion et la spéculation des valeurs temporelles. Ils étaient des banquiers précurseurs et visionnaires. Certes, l'institution bancaire n'était pas vraiment une nouveauté : l'Antiquité avait connu ses banques, et les cités commerçantes de l'Italie les faisaient renaître à pleins feux. Or, le système bancaire des Templiers apparaissait, lui, d'une hardiesse inédite. Pas une de nos opérations modernes n'y faisait défaut : ouverture de comptes courants, constitution de rentes et de pensions, avances, cautions, consignations, prêts sur gage, encaissements, gérances de dépôts des

particuliers, transferts internationaux de fonds, opérations de change. Grâce à l'ensemble de ces techniques, l'Ordre avait su se rendre indispensable à une époque où l'insécurité des routes et la fréquence des naufrages rendaient plus que téméraires les transports d'argent. Une lettre de change tirée d'une commanderie de l'Ordre sur une autre permettait aux marchands fortunés de voyager sans coffre et sans escorte, et d'entrer en possession de leurs fonds au point d'arrivée. Quelques-unes de ces lettres de change ont été retrouvées et ont fait l'admiration des économistes.

En 1247, les propriétés du Temple enjambaient la Seine, couvraient déjà un tiers de Paris, de la Sorbonne à ce qui est de nos jours la place de la République. Ces possessions parisiennes n'étaient pourtant qu'un échantillon réduit des richesses accumulées par l'Ordre du Temple. Car ce dernier possédait pas moins de dix mille châteaux disséminés dans toute l'Europe, et la valeur de ses biens meubles a pu être estimée à 112 milliards de francs.

Rois et princes ne se bornaient pas à confier de l'argent aux Templiers ; ils leur en empruntaient, et même les papes tel Alexandre III, en firent autant. On conçoit décidément mieux que pour leurs contemporains, la fabuleuse fortune des Templiers ait été un mystère d'autant plus insondable que ces derniers se gardaient bien de le dissiper, ce qui, bien évidemment suscitait une jalousie fortement teintée d'admiration. A l'époque, l'explication courante était que les Templiers avaient trouvé la pierre philosophale, c'est-à-dire le secret des alchimistes permettant de changer le plomb en or.

Les Templiers, moines-soldats, ont donc été tour à tour jésuites avant Saint Ignace ; croisés, navigateurs avant Christophe Colomb ; conquistadors avant Cortez et Pizarro ; négociateurs avant les Doges ; artisans de la paix religieuse avant Henri IV ; politiques, fédérateurs avant Charles Quint et financiers, banquiers avant les Médicis.

Le roi de France, Philippe IV le Bel, en proie à des soucis budgétaires, se retrouvait doublement le débiteur des Templiers : en 1297, il s'était fait avancer par eux 2500 livres ; l'année d'après, il leur empruntait 200 000 florins à

l'insu du Grand Maître qui, furieux, chassa son imprudent trésorier. En 1300, nouvel emprunt de 500 000 francs pour constituer la dot de sa sœur. Mais il avait surtout contracté envers l'Ordre une dette morale qui pesait certainement plus lourde que toutes les autres à son cœur trempé de fierté : en 1306, la flambée des prix consécutive à une dévaluation de 65 % avait provoqué une émeute populaire, et le roi avait dû se réfugier d'urgence au Temple de Paris... Ce souvenir demeurait doublement humiliant pour Philippe le Bel qui avait, quelques temps auparavant, sollicité son entrée dans l'Ordre à titre honorifique, avec le dessein de le noyauter, et s'était heurté à un refus catégorique. Quant à l'émeute populaire, elle avait naturellement été favorisée en sous-main par les Templiers...

Mais ces mobiles d'exaspération de Philippe le Bel n'étaient pas les seuls. Comment, en effet, le roi de France aurait-il pu tolérer plus longtemps, au moment précis où il réduisait les pouvoirs monétaires de la noblesse et les pouvoirs judiciaires du clergé, un ordre chevaleresque et religieux exempt d'impôts et exerçant sa propre justice ? Au moment où il luttait contre l'Angleterre, le Temple, une association aux sympathies anglaises affichées

et anciennes ? Au moment où il faisait un état en monarque absolu, le Temple, une organisation disposant dans le pays d'une milice armée de 30 000 hommes et dont les Grands Maîtres prétendaient, comme lui, n'exercer leur office que par la grâce de Dieu ? Comment l'orgueil écorché de Philippe le Bel pouvait-il encore ruer dans un tel contexte ridiculisant.

Il fallait donc que la pantomime insultant le roi de France cessât au plus vite. La stratégie de Philippe le Bel était de faire condamner les Templiers par le pape Clément V. Comme cela, si le Temple était reconnu hérétique, ses biens cesseraient d'être considérés comme religieux et ne reviendraient donc pas au pape mais au roi. Cela expliqua le contenu et la hâte des chefs d'accusation diffamatoires et grotesquement faux :

1. – initiation secrète accompagnée d'insultes à la croix, de reniement au Christ, de baisers infâmes ;
2. – omission des paroles de la consécration lors de la messe ;
3. – adoration d'une idole considérée comme image du vrai Dieu, du seul auquel il fallait croire ;

4. – autorisation, voire recommandation de pratiquer le « crime contre nature », c'est-à-dire l'homosexualité.

Cependant, le pape Clément V refusait toujours d'apporter foi aux accusations exorbitantes répandues par Philippe le Bel. Jusqu'à l'été 1308. Et là surgit la plus grande énigme du procès des Templiers. Que révélèrent à Clément V les soixante-douze Templiers qu'il interrogea lui-même à Poitiers ? Mystère : les minutes de ces interrogatoires sont aux archives secrètes du Vatican. Mais le fait est que, lorsqu'il eut entendu ces révélations, le pape changea brusquement d'attitude. Immédiatement il rendit aux inquisiteurs les pouvoirs qu'il leur avait retirés, et décida de réunir d'urgence à Vienne un Concile pour juger les Templiers.

Et l'imposture se révèle criarde de duplicité : si l'Ordre du Temple est innocent des crimes qu'on lui prête, pourquoi Clément, d'abord si bien disposé à son égard, a-t-il renoncé à le défendre ? S'il est coupable, pourquoi le dissout-il sans condamnation ? Et, qu'il soit innocent ou coupable, pourquoi le chef de l'Eglise esquive-t-il le débat promis ? Si Clément V s'emploie à empêcher ce débat de

fond, ce ne peut être que pour éviter la révélation publique de certains secrets de l'Ordre du Temple qu'il apprit à Poitiers.

« Clément, et toi Philippe, traîtres à la foi donnée, je vous assigne tous deux au Tribunal de Dieu ! Pour toi, Clément, à quarante jours. Et pour toi, Philippe, dans l'année ! »

Dans un silence de mort qui approche, on ne perçoit plus que le crépitement des flammes. Nous sommes le lundi 18 mars 1314. Une fin d'après-midi avec un ciel gris charriant des nuages lourds de pluie qui se dirigent rapidement sur Paris. La foule, interdite, est massée pour voir ce qui se passe sur l'Île aux Juifs où deux condamnés enchaînés à des poutres de chêne imbibées d'eau depuis des mois et des mois, ne disposent que d'un stère de bois chacun pour mourir, selon les ordres, « à petit feu » ; ne seront plus, dans la soirée, au chœur d'une fumée noire malodorante et de relents de chair et de graisse brûlée, que pauvres débris lentement carbonisés. L'un des suppliciés, commandeur de Normandie, se nomme Geoffroy de Charnay. Quant à celui qui, tout à l'heure, clamait la malédiction d'une voix terrible glaçant la foule des âmes simples courbées sous la crainte de la crosse, du sceptre

et du goupillon, il s'agit de Jacques de Molay, dernier des Grands Maîtres de l'Ordre du Temple.

Et la sentence prononcée contre Clément V et Philippe le Bel fut effective le 9 avril 1314 pour le pape qui mourut de dysenterie et de vomissements à Roquemaure dans la vallée du Rhône ; et pour le roi qui fut jeté à bas de son cheval à Fontainebleau le 29 novembre 1314.

La cause de l'extermination des Templiers, cause inavouée par les autorités religieuses de l'époque – et mis à part le dessein du roi de France de mettre la main sur la colossale fortune de ces derniers – fut exactement la même que celle, bien avant eux, des Cathares : la connaissance de certaines informations sur la vie réelle et l'authentique enseignement de Ieshoua' (alias Jésus de Nazareth)...

Le 18 mars 1314, accoudé à sa fenêtre du Louvres, le roi de France Philippe IV le Bel contemplait les fumées du bûcher qui allaient dissimuler, pour longtemps, tant d'ombres et de mensonges occultant la vérité – les vérités – sur Jésus, le Christ. Mais, du 5 février 1967 au 26 février 1970, un homme, Grand Maître et Grand Maître d'honneur de plusieurs

Obédiences maçonniques, françaises et étrangères, Robert Ambelain, allait, patiemment, avec une rigueur irréfutable de juge d'instruction, dévoiler certains des secrets recueillis par le pape Clément V de la bouche des Templiers. Certes, Ambelain s'est trompé en niant la nature divine de Ieshoua', et lui donner pour père Judas de Gamala relève de la bouffonnerie. Cependant sa thèse demeure une mine d'informations magistrales à découvrir par qui veut approcher la vérité – les vérités – sur Jésus. (« **Jésus ou le mortel Secret des Templiers** » - **Robert Laffont, 1974** ouvrage constamment réédité).

∴

Mais qu'est-il advenu du Trésor des Templiers, évacué sur les ordres du Grand Maître Jacques de Molay, quelques jours avant la tentative de rafle des hommes de Philippe le Bel, le 13 octobre 1307 ? Mais quel doit-être l'importance de ce trésor confié à un aussi redoutable secret défiant les siècles ? Ce trésor inouï, si terriblement gardé jusqu'à présent comme par d'intraitables veilleurs des siècles, nous l'allons bientôt découvrir. Nous

l'approchons. Volons, de cet an de mort 1314, au tout début de notre siècle.

En 1929, la municipalité de Gisors engage Roger Lhomoy, né le 17 avril 1904, comme gardien et jardinier du château dont la ville est propriétaire. Cet ancien séminariste, père de deux enfants vient d'apprendre depuis peu que sous le château médiéval qui couronne Gisors (Eure, à une quinzaine de kilomètres des Andelys sa ville natale) est enfoui un trésor fabuleux. C'est lui seul qui le découvrira. Il attendra donc patiemment l'âge de vingt-cinq ans pour obtenir la seule fonction lui permettant, sans être soupçonné, de commencer son invraisemblable quête. La légende ajoute que le souterrain placé sous le château de Gisors, bouché depuis longtemps, renferme un trésor protégé par des grilles de fer hermétiquement closes ; il n'y a qu'un moment dans l'année où l'on puisse songer à s'en emparer : c'est la veille de Noël, au cours de la Messe de Minuit, à l'instant précis où le prêtre lit la généalogie du Christ : c'est alors que les grilles s'ouvrent mais pour se refermer aussitôt après. Cela, c'est la légende. Reste maintenant l'investigation quotidienne. Lorsque nous écrivons « quotidienne », nous pourrions en fait préciser « nocturne ».

Une investigation nocturne qui commencera au début de l'année 1944, en pleine guerre mondiale, une guerre mondiale faisant que l'accès du château est interdit au public, une guerre mondiale qui dissimulera fort opportunément la guerre d'un seul homme illuminé par une écrasante conviction, la bataille presque inhumaine d'un seul homme contre la terre. Nuit après nuit pendant trois ans, seulement armé d'une pelle, d'une pioche, d'une baladeuse électrique, d'un treuil plus que vétuste et d'un panier d'osier servant à évacuer la terre remuée, Roger Lhomoy se rendra au donjon et creusera clandestinement. C'est d'un puits situé dans le décor que Lhomoy pense que va sortir la vérité. Ce puits a été comblé jusqu'à la margelle. Il le débouchera. Il s'enfoncera à dix mètres, à vingt mètres puis à trente. Son trou atteindra la hauteur d'un immeuble de six étages lorsqu'un soir tout menacera de s'effondrer sur lui. Impossible de s'obstiner dans ce puits délabré. C'est quinze mètres plus loin qu'il recommencera à creuser. Il travaillera bien sûr toujours de nuit, puisque le jour il doit composer son personnage de gardien, de guide et de jardinier.

En juin 1944, il est à seize mètres sous terre et le vacarme du débarquement allié l'effleure à

peine. Son travail deviendra vite infernal, creusant une sape horizontale, il devra souffrir dans un effrayant boyau de 50 centimètres de diamètre qu'il ne pourra ouvrir qu'à plat ventre, en raclant seau à seau la terre qu'il devra ensuite évacuer à reculons, ramener à la base du puits vertical, puis hisser 16 mètres plus haut avec un simple va-et-vient de corde. Chacun de ses gestes sera immensément lent, acrobatique et pénible, car l'air ne parvient qu'au compte-goutte et, au moindre faux mouvement, c'est l'électrocution – la gaine de la baladeuse, rongée par l'humidité, laisse à nu de larges segments du fil. Pourtant la sape atteint bientôt 9 mètres de long... Et la terre remuée, les 50 tonnes extraites jusqu'à présent ? Lhomoy s'emploie à l'éparpiller d'un bout à l'autre du terre-plein du donjon. Et l'administration dans tout cela ? Notre gardien y a pensé en sollicitant et en obtenant de faire des fouilles dans l'enceinte du château classé monument historique. Même chose avec la Mairie de Gisors, contre promesse de l'avertir si par hasard une découverte venait à couronner ses travaux. Lhomoy ne parlera bien entendu que de fouilles archéologiques, jamais il ne sera question de trésor...

Nous sommes maintenant en mars 1946. Lhomoy travaille à présent torse nu. Il sait qu'il achève de ruiner sa santé, mais le manque d'oxygène lui inflige une sensation d'étouffement intolérable. Il doit remonter à l'air libre plusieurs fois dans la même heure, soit qu'il se trouve au bord de la syncope, soit pour réparer sa baladeuse dont il ne peut se passer. Car pas question d'utiliser des bougies, à une telle profondeur elles ne s'allument plus... Le boyau dans lequel il évolue avec de plus en plus d'entraves est devenu si étroit qu'il a dû abandonner l'usage de la pelle et de la pioche. C'est à mains nues qu'il creuse maintenant, s'aidant d'une barre à mine pour extraire les fragments rocheux qui se multiplient au fur et à mesure de l'avancée dans le sous-sol. Lhomoy, arrivé aux dernières limites de l'épuisement est pourtant aiguillonné par une lancinante intuition qui lui crie que tout à l'heure, à quelques poignées de terre et de pierraille... Effectivement, la dernière galerie atteignant la cote moins 21 n'aura jamais plus de 4 mètres de long. Car un beau soir... Mais laissons parler Roger Lhomoy :

« Je ne pris pas tout de suite garde à ma barre à mine qui heurtait la pierre, car depuis deux heures je me débattait en pleins cailloutis. Mais

voici que je discerne un vrai bloc de pierre, une pierre lisse et de taille, puis à côté une autre, et une autre... Le mur était très ancien, ces pierres n'étaient pas scellées les unes aux autres et c'est sans trop d'efforts que je puis en écarter une, puis deux. Je peux alors passer la tête et les épaules par cette ouverture, et ne prenant pas la peine de rebrousser chemin pour chercher ma baladeuse, je pousse un cri à tout hasard... L'écho qui me répond est si formidable que je sursaute. Le temps de ramper en arrière pour chercher ma baladeuse et me voici dans une salle, une très grande salle. L'incroyable réalité me fige longtemps devant ce que découvrent mes yeux enfiévrés. Je suis dans une chapelle romane en pierre de Louveciennes, longue de 30 mètres, large de 9 et haute de 4 m 50 à la clef de voûte. Tout de suite à ma gauche, aux environs du trou par lequel je me suis glissé, se trouve l'autel, en pierre lui aussi, ainsi que son tabernacle. A ma droite, tout le reste de l'édifice. Sur les murs et à mi-hauteur, soutenus par des corbeaux de pierre, voici les statues du Christ et des douze apôtres, grandeur nature. Le long des murs des sarcophages de pierre de 2 mètres de long et de 60 centimètres de large sont posés sur le sol. Il y en a 19. Mais dans la nef, ce qu'éclaire soudain ma baladeuse est encore plus

phénoménale : 30 coffres en métal précieux sont rangés par colonnes de 10. Mais le mot coffre est toutefois très insuffisant. Il s'agit en fait d'armoires couchées, d'armoires dont chacune mesure 2 m 50 de long, 1 m 80 de haut et 1 m 60 de large... »

Lorsqu'il remonte des entrailles de sa fantastique nuit, les yeux éblouis pour longtemps par la découverte du fabuleux trésor qu'il traquait depuis de longues années d'un travail nocturne de forçat, Roger Lhomoy ne se doute pas des sanctions qui vont s'abattre sur lui. Car, désormais pour lui : malheur au vainqueur ! La première visite qu'il rend à la mairie de Gisors pour faire part de sa découverte lui vaut un semblant s'acquiescement. On lui rétorque : « vous ne plaisantez pas ? Alors allons au donjon ! ». Arrivés au pied de l'effrayant trou, les administratifs n'ont pas envie de se suicider. Car c'est dans une nacelle d'osier suspendue à une mauvaise corde elle-même tributaire d'un treuil incertain qu'il faut se risquer dans ce terrifiant puits duquel l'on n'est pas sûr de remonter. Deux volontaires se risquent toutefois dans la plus que téméraire expédition. Le premier est le propre frère de Lhomoy, Marcel, conseiller municipal d'une grande ville

de la région parisienne. Il descendra jusqu'à la cote moins 13 mais devra remonter ; les risques d'éboulement sont trop élevés. Le second volontaire est plus à même de tenter l'aventure. Emile Beyne est un ancien officier du génie, commandant des sapeurs-pompiers de Gisors. Il ne parviendra qu'à 4 mètres de la chapelle souterraine, jettera des pierres en constatant qu'elles résonnent. Il remontera convaincu de l'existence de cette chapelle souterraine. Il sera le seul. Les peines iront très vite maintenant pour Roger Lhomoy. Les édiles de Gisors, qui ont changé, trancheront : « Qui vous a permis de creuser ? Vous n'aviez pas d'autorisation écrite de la ville. Vous vous êtes rendu coupable de dégradation de monuments historiques : c'est la révocation immédiate ! ». Et le même jour, une équipe de prisonniers allemands, sur ordre de la municipalité, rebouchera en quelques heures le trou des mille et une nuits. Il ne restera plus rien à Roger Lhomoy, pas même sa femme qui, lasse de cet époux fantôme, est partie, emmenant avec elle leurs deux enfants.

∴

Quarante-cinq années après l'épilogue de cette incroyable affaire, le Premier ministre de France rassembla les pièces de la mystérieuse lettre reçue en cet éreintant mercredi 28 août 1991. Elle relut les preuves suivantes :

1° - il existe une construction souterraine sous le donjon du château de Gisors ;

2° - dans cette construction souterraine, se trouve une chapelle ;

3° - cette chapelle est bien telle que l'a décrite Roger Lhomoy, avec les statues et les coffres ;

4° - un document prouve l'existence des trente coffres au trésor ;

5° - il existe des souterrains reliant l'église au château.

Le Premier ministre se dirigea vers l'une des hautes fenêtres de son bureau, comme pour remonter à la lumière du quotidien. Un quotidien hélas chargé de nuages pressentis par son prédécesseur : « Avec le dossier du financement des retraites, il y a de quoi faire sauter les cinq prochains gouvernements ! ». Des ténèbres gardant le trésor du Temple, au

ciel social plus que maussade de cet an 1991, il ne restait que fort peu de meurtrières pour entr'apercevoir une faible luciole d'espoir. Le Premier ministre prit machinalement place à son bureau.

Elle rédigea, à la main, une lettre, ou plutôt elle sembla calligraphier un billet laborieux. Elle relut une dernière fois les pièces de ce dossier remontant des terres du temps, les scella dans une forte enveloppe, le tout accompagné bien évidemment du livre pourpre et or que lui avait adressé le bienfaiteur anonyme de la France ; le livre de Gérard de Sède : « Les Templiers sont parmi nous ». Alors elle fit adresser cet étonnant message au 3 de la rue de Valois : au ministre de la Culture de contacter l'administration territoriale compétente pour que deux terrassiers assurent 48 heures de travail permettant d'atteindre la chapelle souterraine se trouvant à faible profondeur ! Cette chapelle renfermant 30 coffres en métal précieux rangés par colonnes de 10. Et le mot « coffre » est dérisoire : c'est plutôt d'armoires couchées dont il faut parler, d'armoires dont chacune mesure 2 m 50 de long, 1 m 80 de haut et 1 m 60 de large.

-Comment se fait-il que personne n'ait ordonné cette recherche somme toute de fort peu d'investissements ?

Tout en prononçant cette remarque à voix basse et monotone, la Dame de Matignon sortit et referma sans bruit la porte de son bureau, sur une journée torride bien ordinaire, et sur une France aux affaires maussades bien ordinaires.

Dole, Jura, Été 1991.

« Les Entrailles de Gisors ».

I – **Diffusion** : - **L'idée libre**, Paris, 1992 ;

- Revue trimestrielle **Florica**, 1992 ;

- **AVLP** (Association Vaudoise de la Libre Pensée), Lausanne, Suisse, 2006 ;

- **Distinction de la meilleure nouvelle 2006, IWA, Toledo, USA.**

II – **Mobile initial de l’auteur** : présentation originale et attrayante de « Les Templiers sont parmi nous » de Gérard de Sède, et de « Jésus ou le mortel Secret des Templiers de Robert Ambelain.

III – **La Dame de Matignon**. Il s’agit bien évidemment de Madame Edith Cresson, Premier Ministre de François Mitterrand du 15 mai 1991 au 12 avril 1992. Les mentions astrologiques figurant dans cette nouvelle sont authentiques. Madame Cresson reçut bien évidemment cette nouvelle et répondit à l’auteur à l’aide d’une carte de visite signée de sa main.

IV – **Mobile de cette nouvelle édition** légèrement revue et corrigée : inciter le lecteur à approfondir la connais de Iéshoua’ (Jésus) par la lecture de cinq ouvrages pertinents (dont celui de Robert Ambelain présenté ci-dessus).

- « **Les Grands Initiés** », **Edouard Schuré**, Pocket n° 2182

- « **Jésus parlait araméen** », **Eric Edelmann**, les Editions du relié, Pocket, n° 11672 ;

- « **La Vie des Maîtres** », **Blaird T. Spalding**, J’ai lu/Aventure secrète n° 2437,

-« **Le Christianisme ésotérique** », **Annie Besand**, Adyar.

Toutefois, l’auteur ne souscrit pas à l’hypothèse de Robert Ambelain niant la divinité de Iéshoua’. Il met l’accent sur les points archéologiques et historiques présentés dans les Evangiles, et qui sont en contradiction formelle avec l’Histoire et

l'Archéologie. Nous ne pouvons qu'attendre, avec encore plus d'impatience existentielle pour l'âme, les véritables Evangiles d'avant leur manipulation par les clercs soucieux de bâtir une « Eglise » pour dominer le monde, le gouverner, s'y enrichir ; à l'aide de mensonges et de menaces et sans négliger les menées dictatoriales et les génocides (croisades, Inquisition). Ce qui devait conduire cette Eglise catholique romaine au bord du dépôt de bilan que nous lui connaissons en ce début de XXI^{ème} siècle.



FLORICA

n° 36

LITTÉRATURE-ÉCOLOGIE-ARTS-PHILOSOPHIE



Automne 1992 - ISSN 0755 4095 - 100 f. les 4 n°s.

25,00 F.

"Il faut sentir pleinement à quel point la femme est un bienfait".

Friedrich NIETZSCHE
(1844 - 1900)

TU ARRIVES DE SI LOIN...

*« **S**i l'on considère les préhominiens comme nos ancêtres, nous autres anthropologues faisons reculer dans le temps les origines de l'homme. Je rappelle que le mot « anthropologue » fut créé par l'anatomiste Paul Broca ; et que l'anthropologie se limite à l'histoire naturelle du genre humain ; c'est-à-dire à l'étude des hommes primitifs, à celle des principales races humaines disparues ou vivant actuellement, tout comme à celle de l'homme considéré en tant qu'individu morphophysio-psychologique, de sa naissance à sa mort.*

Le préhominien, cet ancêtre commun au singe et à l'homme est un animal provinien découvert dans le Montana, sur la Purgatory Hill. Gros comme un rat, ce lémurien vivait il y a 70 millions d'années. Mammifère arboricole, il possédait, tout comme nous, cinq doigts distincts, un cerveau développé et une vision stéréoscopique. Cet être de transition va, durant 40 millions d'années, peupler l'Amérique et l'Europe. L'arbre généalogique s'est ensuite divisé en deux voici 30 millions d'années ; la première branche va donc donner la lignée des anthropoïdes végétariens (chimpanzés, gorilles, gibbons et orangs-outans). Dès les premiers millions d'années qui suivirent, dans la seconde branche, l'homme va se dégager laborieusement d'un animal omnivore et agressif possédant trente-deux dents (le singe en a trente-quatre).

Cet égyptopithèque ou priopithèque évolue sur un être plus grand : le ramopithèque.

Le ramopithèque, qui est de courte taille, quittera la forêt pour la savane. Il y a 15 millions d'années de cela. Sa main se libère, puisqu'il peut se dresser par moment sur ses pattes de derrière. Il s'en sert pour saisir un bâton, lancer des cailloux.

Apparaissent alors les australopithèques, 10 millions d'années après. Ils commencent à réfléchir

puisqu'ils taillent les galets et s'en servent comme armes. Deux variétés d'australopithèques : l'australopithecus robustus et l'australopithecus africanus.

Le premier être à porter véritablement le nom d'homme n'est plus tout à fait un australopithèque. C'est presque un homo habilis mesurant 1,20 m. qui sait se tenir droit et marche sur ses deux jambes. Voici 3 millions d'années cet homo habilis vit en groupe, transportant dans des demeures provisoires (huttes faites de branchages) les animaux qu'il a tués pour les manger.

Et puis, il y a un million d'années, apparaît un être mi-singe, mi-homme, dénommé en 1891 « pithecanthropus » par Eugène Dubois. On l'appellera désormais « homo erectus ». Il a une tête allongée, une capacité crânienne de 870 cm³. Il apprend à dompter le feu en se servant de brindilles allumées avec un silex. Il est déjà capable de fabriquer de magnifiques outils de travail en pierre. Ce préhominien a notre taille et notre poids.

Cet homo erectus préfigure la naissance de l'homme ».

(à suivre)

Andrew venait juste de poser le dernier point de son article destiné à la revue d'anthropologie à laquelle il collaborait depuis peu, que Djemila avait sonné fébrilement à sa porte ; qu'elle l'avait entraîné dans la chambre à coucher blanche de soleil et que, folle de rage amoureuse, elle le besognait, elle le dominait, elle lui administrait en haletant un plaisir graduellement dosé dont aucune femme ne lui avait, même donné l'idée d'un avant-goût.

Djemila, malgré son expérience dans maints domaines, n'accusait que vingt-deux ans. Les cheveux frisés d'un noir de jais, la peau hâlée comme toutes les Algériennes, elle avait les cuisses rondes, les seins gonflés, tendus et arrogants comme la proue d'un navire à l'abordage. De taille moyenne, elle était un concentré de magnétisme érotique lancinant qui émouvait, conquérait, allumait, affolait et soulageait l'homme libre de quarante ans qu'était Andrew, idéaliste et obnubilé par la perfection en tout, comme le sont les vrais artistes en général, et plus particulièrement certains écrivains sensuels.

Djemila ! Sans crier gare elle avait fait sensation en arrivant dans la librairie où il dédicait, samedi

dernier, son livre « L'Homme du Futur ». Toute moulée de noir, les cuisses comme enluminées par une mini-jupe couleur d'or, la poitrine exposée bien haut sous un corsage tendu ; elle était accourue vers lui, comme aiguillonnée par les deux petits papillons verts qui butinaient de chaque côté de sa coiffure, également toute en rondeur.

-Bonjour Andrew ! Je vous ai vu hier soir aux actualités de vingt-heures. Je suis passionnée, à la fois d'anthropologie et de parapsychologie et... j'habite en face de chez vous, square Vitruve...

Elle disait cela posément, avec une maîtrise de femme sûre, habituée aux victoires sentimentales d'office. Elle changea toutefois de ton et poursuivit :

-Dès que vous êtes arrivé à Paris, j'ai remarqué votre démarche de conquérant méthodique, vos moustaches rousses à la gauloise, et votre regard d'alchimiste qui semble vouloir faire de l'or avec tout ce qu'il touche... Au fait, vous êtes grand, vous mesurez combien ? Au moins plus d'une toise !

Bien qu'il la dévorât des yeux et de partout depuis qu'elle avait fait irruption devant lui, Andrew n'avait pas trop détaillé ses yeux. Et soudain, il venait de les heurter, ses yeux, de plein fouet ; des

yeux également noirs, mais d'un noir en feu. C'était cela, Djemila était une femme – une fille car il ne lui donnait pas vingt-deux ans et la croyait même mineure – en noir lumineux. Djemila était une femme de braises noires. Pendant d'extraordinaires minutes hors du temps, à mille contrées de la librairie, de ses ivres et de Paris, Andrew s'était repu des yeux de Djemila, de ses diaboliques rayons de lumière noire qui envoûtaient son esprit, son cœur et son sexe... Et le soir même de ce surprenant samedi d'octobre parisien, ils s'étaient retrouvés dans un seul appartement du square Vitruve, le sien. Un appartement d'homme riche de livres, de célibataire.

En nage et d'un désir bruyant, Djemila qui n'avait gardé que ses bas noirs – c'était son fantasme à lui – le dominait. Elle lui faisait l'amour. Elle lui avait imposé la position chevauchante dite « à califourchon ». Il était allongé sur le dos, les jambes légèrement repliées. Son rôle était donc passif. Djemila, agenouillée à califourchon sur lui, s'octroyait le rôle actif. Elle soulevait et reposait alternativement les hanches. En même temps, elle pouvait effectuer des rotations de droite à gauche et de gauche à droite sur le bassin d'Andrew. Cette position donnant le

rôle actif à la femme était très populaire dans les pays d'Asie. Elle avait l'avantage de laisser à la femme l'initiative des mouvements coïtaux. Et quel émerveillement érotique pour Andrew que de découvrir Djemila affolée de plaisir, penchée en arrière – ce qui donnait à ses seins prêts à éclater une provocation insoutenable. Et quelle ardente émotion que de voir monter le plaisir orgasmique sur son visage hâlé et crispé de jouissance !

Maîtresse experte en érotisme opérationnel, Djemila préférait cette position qui rendait profonde la pénétration du pénis et le mettait en contact avec le col de l'utérus. Pour éviter une pénétration trop avancée, elle déterminait l'intensité des mouvements. Un judicieux dosage de ces mouvements de haut en bas et de bas en haut et d'avant en arrière, déclenchait une excitation atteignant le clitoris et l'ensemble du vagin. Le pénis attisait le col de l'utérus ; une excitation alternative particulièrement intense croissait vite chez Djemila. Quand elle s'inclinait en avant, son vagin prenait une position horizontale. Un mouvement d'avant du bassin lui faisait obtenir encore une autre excitation très forte au contact du pubis d'Andrew. Simultanément, une pression intervenait sur l'arrière du vagin. Andrew pouvait avoir un rôle actif du mouvement du bassin.

-Ah ! Djemila, je gémiss là. Las Djemila ; qu'as-tu mis là ? Qu'ai-je donc mis là ?

La fille de braises noires avait appris à Andrew de faire l'amour avec les mots parlés. A faire en sorte que les mots d'amour fassent même l'amour entre eux... Jamais deux êtres n'avaient partagé une telle complicité physique. Leurs yeux faisaient l'amour. Leurs cœurs faisaient l'amour. Leurs esprits faisaient l'amour. Le plus occulte et le plus insondable de leurs âmes faisait l'amour... Faire l'amour ? Non pas en fait, non pas seulement C'était plutôt faire les amours. Andrew était expert en amour suggéré, en amour latent, en amour abstrait. Puis ses mains mimaient et concrétisaient, sur le corps de Djemila, l'évolution subtile de son désir. Andrew était l'alchimiste, et le corps de Djemila l'athanor (le foyer) où tout prenait feu.

Leurs parties d'amour, en général et sauf ce soir-là où Djemila avait exceptionnellement et furieusement brûlé les étapes, demandaient plusieurs heures. Plusieurs orgasmes consacraient de part et d'autre plusieurs appréhensions de l'amour physique. Mais toujours, c'est Djemila qui concluait ce jeu de fournaise par une apothéose ; Djemila qui se redressait, se dominait et dominait l'homme qui, Andrew qui, chevauché, gémissait là, imaginant tout à coup, ou plutôt se demandant de

quelle façon ses ancêtres les préhominiens faisaient l'amour...

Et lorsque Djemila, repue d'orgasmes et le ventre chaud de la sève d'Andrew, se laissa tomber sur son torse ébloui de jouissance et sur sa bouche encore dévorante ; elle crut entendre cette curieuse prière haletant de supplication :

-Ma chérie, n'évolue plus !... Tu es née voici près de soixante-dix millions d'années... Oh ! Mon amour, tu es parfaite, n'évolue plus !... Reste comme ça, tu es sublime !... Arrête-toi, n'évolue plus !... Repose-toi sur moi : tu arrives de si loin !...

Dole (Jura) Eté 1992.



SIMPLE VÉRIFICATION.

Le commissaire Prieur, que ses collègues de rang avaient surnommé « *Père Abbé* », commençait à avoir les oreilles lourdement surchauffées par une pseudo-affaire de plaintes pour comportements bizarres.

Cela avait commencé au début de l'automne dernier et nous entamions la fin du mois d'Août.

Dans la ville de Saint-Glorieux, commune de quinze mille habitants, on avait vu arriver un certain Ion Tepeş (prononcer : Yonne Tépèche), d'origine roumaine. Personnage baroque et bariolé, d'une bonne toise d'altitude

, étriqué, avec des moustaches noires et raides comme celles d'un personnage de statue de bronze. Il entraîna une famille de sept enfants, tous des garçons entre sept et dix-sept ans. Sa femme, la grosse Viorica, s'était vite ramassée une réputation et une clientèle de diseuse de bonne aventure. Mais que dire et redire à cela ? Saint-Glorieux – que des langues acides appelaient « *Saint-Calot* » - avançait une église péremptoire, haute et guindée, au frontispice duquel on pouvait lire de loin et sans lunettes : *Liberté-Egalité-Fraternité*.

Tout gambergeait donc pour le mieux dans le meilleur des bourgs possibles, et l'ont accueilli Tepeş avec ses sept gars, sa lourde moitié, et sa paire inquiétante de moustaches venue d'ailleurs. Et pour garante il possédait une lettre d'on ne sait quel personnage influent malgré les distances ; ce qui lui valut un poste dans un établissement public de la ville.

Malgré tout, depuis cette arrivée, des plaintes – le plus souvent anonymes – atterrissaient sur le bureau du commissaire Prieur. Même un appel téléphonique de la Préfecture sommait la Police locale d'enquêter. Mais enquêter sur quoi ? Pas de crime, pas de vol, aucune infraction de quel que calibre que ce fût, aucune plainte

officielle ! Les sept garçons de Tepeş fréquentaient les écoles et sa femme s'était déclarée comme « *métagnome* », nom scientifique exact de ceux qui accèdent à la connaissance d'évènements futurs par des moyens non encore expliqués par la Science.

L'affaire, si « *affaire* » il pouvait y avoir un jour, avait commencé par ce billet anonyme, écrit bien évidemment avec l'ordinateur, car nous n'en étions plus hélas aux bons vieux caractères d'imprimerie découpés dans le journal local ; billet libellé au nom du commissaire Prieur : « *Monsieur le Commissaire, vous devriez aller voir dans le garde-manger des Tepeş !...* »

Or, aucun magasin d'alimentation n'avait déposé de plaintes pour vol de denrées.

Un premier rapport du commissaire établissait donc qu'à ce jour aucun indice sérieux ne pouvait justifier que l'on inquiétât la famille Tepeş – et même que l'on surveillât ses allées et venues.

Mais onze mois plus tard, les lettres anonymes se succédant, Prieur se retrouva encombré d'un épais dossier ; un dossier toutefois ne contenant

que relevés d'anomalies diverses, ponctuelles ; de faits curieux soi-disant observés mais ne débouchant pas une seule fois sur un constat d'illégalité... Prieur, proche de la retraite, n'attachait pas d'importance à ces giboulées de lettres et de billets anonymes. Et puis, toutes ces menées contre une famille roumaine pouvaient tout bassement n'avoir d'autre mobile que celui du racisme primaire.

Cependant, un Vendredi 13 – simple coïncidence – Prieur faisant le ménage dans ses dossiers, décida de relire toutes les pièces Tepeş, par ordre chronologique. Comme s'il en prenait seulement connaissance, mais bien décidé d'en finir avec ces ragots et de classer l'affaire. Il était quatorze heures.

Par ailleurs, il n'y a pas que dans les petits villages où l'on rencontre des gens mal intentionnés, nés semble-t-il pour nuire à autrui ; rancuniers, jaloux, mesquins, lâches et arrivistes. Certaines petites villes ont mauvaise réputation. Les cloportes y prolifèrent tout pareillement, et nulle bonne volonté de pourrait favorablement agir en vue de changer cette mentalité. Il n'y a rien à tenter. Il convient de partir. Partir plutôt que haïr. Plus une ville est grande, plus il est facile d'y vivre en paix,

sinon en parfait ermite. Prieur songeait aux deux grandes villes qu'il avait le mieux connues. Paris demeurerait et demeurerait toujours sa préférée.

Voyons, une à une, les pièces de ce dossier.

Il y avait tout d'abord une publicité pour un congélateur... Comme si c'était un délit d'acheter un congélateur lorsqu'on arrive de Roumanie... *Congélateur Froidunor CHE 219 AZ, 284 litres. Super isolé. Pouvoir de congélation : 20 kg/24 h. Autonomie en cas de coupure : 40 h. Témoins d'alarme et de congélation rapide. Roulettes, éclairage et serrure. L. 132 – H. 86 – P. 68,5 cm. C.E. : 0,66 KWH/24 h. Classe énergétique A. Code 79331. 2990 F. – 150 F par mois. Seule mention du scripteur, manuscrite en rouge et en majuscules : « A ÉTÉ ACHETÉ PAR TEPES. »*

Suivait une bonne douzaine de billets peu lisibles ou incohérents.

Une lettre, celle-là signée, du gardien de l'immeuble où habitait la famille Tepeș, parlait de leur chien, un bâtard à la queue immense et aux oreilles en pointes qui avait été vu avec, dans la gueule, un os bizarre « *de je ne sais quel animal* » précisait le scribeur

Durant sa longue carrière, Prieur avait connu bien des cas semblables qui, sans pour autant relever d'une quelconque intervention incompréhensible ou encore magique, avaient intrigué les enquêteurs jusqu'à ce qu'ils passent à des affaires plus urgentes et plus concrètes. A moins que ces bizarreries ne débouchent sur les soupçons émanant d'un inspecteur de la Répression des Fraudes et de la Défense du Consommateur. Prieur se souvenait d'un tel cas. On avait failli interpeller un soi-disant jeteur de sorts. C'était à Paris dans le XVIII^e près de la Goutte d'Or. Une espèce d'évêque de foire d'une Eglise invraisemblable et complètement inconnue, qui célébrait la messe avec du vin de Porto dans une prétendue communauté qui n'existait que dans l'annuaire téléphonique. Jetait-il des sorts ? Ben évidemment rien ne put être prouvé. Mais les délits d'escroquerie, d'abus de confiance, d'usurpations diverses et de fraudes multiples suffirent à le ramener sur une terre plus laïque et républicaine.

Prieur sortit également du dossier la lettre d'un président de comité de vigilance qui prétendait avoir enquêté auprès de toutes les boucheries-charcuteries de la ville. Il ressortait de ses assertions que jamais la famille Tepeş n'avait

acheté de viande depuis l'achat du congélateur. Ce qui ne pouvait paraître bizarre ; on trouve aussi de la viande dans les grands surfaces. Par ailleurs, être végétarien n'est pas non plus un délit. Non, décidément, cette affaire prenait de moins en moins l'étoffe d'en être une. Le commissaire continuait à effeuiller les autres innombrables pièces de l'énigmatique dossier, lorsque l'inspecteur Alfort entra en même temps qu'il frappait et lui remit un rapport sur sa dernière enquête. A la suite d'une mort présumée suspecte, on avait fait procéder à l'inhumation du corps. Quant à la découverte...

∴

Mais remontons au commencement de cette histoire. La veuve Beuzenot laissait deux héritiers. L'un, chef d'entreprise, l'autre, chômeur professionnel. Ils héritaient à parts égales d'une fortune rondouillarde. Or, les deux frères, forcément séparés par la disproportion de leurs raisons sociales respectives, étaient, de plus et cela n'étonnera pas, brouillés à double tour. La défunte, admise deux jours à l'hôpital de la ville de Saint-Glorieux pour un simple bilan général, avait été

retrouvée froide le lendemain matin. Sans raison apparente. Ni trace de coups, ni rien. Mais, disait-on depuis, le permis d'inhumation avait été délivré bizarrement par le médecin du quartier, ivrogne assermenté d'ailleurs menacé d'être radié de l'Ordre des Médecins. Le corps, lui, était resté à la morgue de l'hôpital. Trois semaines après l'enterrement, le fils Beuzenot, l'aîné, le chef d'entreprise, avait intrigué pour obtenir en hauts lieux un permis d'exhumer. Or, le cercueil de Germaine Beuzenot ne contenait que des sacs de sciure de bois...

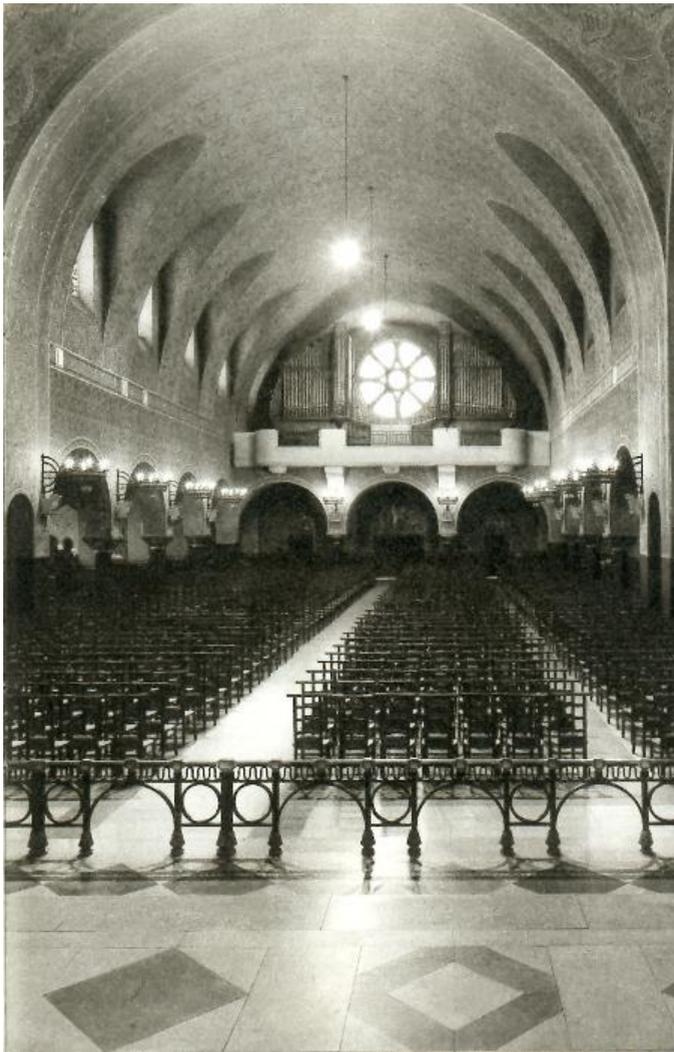
Bon ! Eh bien maintenant le commissaire Prieur serait chargé de retrouver le corps de Germaine Beuzenot !... L'inspecteur Alfort resta longtemps dans le bureau de son patron.

Dans ces conditions, autant boucler cette soi-disant affaire Tepeş. Il était maintenant dix-huit heures. Muni d'un mandat de perquisition, le commissaire Prieur se rendit quand même chez le Roumain, simple routine pour couper court à tous les éventuels ragots futurs. D'ailleurs, les vacances approchaient. Autant partir en laissant derrière soi le moins possible d'affaires en cours.

..

Ce soir-là, le commissaire Prieur était extrêmement loin de se douter qu'en perquisitionnant chez Ion Tepeş, il mettrait à jour une affaire qui pendant longtemps allait horrifier la France entière.

Mais, pour l'heure, en ce placide lundi 26 Août, il se dirigeait, sans à priori et bon enfant, vers la rue des Grands-Champs, au numéro 13, pour une simple vérification du congélateur de Monsieur Tepeş, employé à l'Hôpital de la ville, plus particulièrement responsable de la morgue.



Eglise du Sacré-Cœur, Dijon.

LA SEULE RICHESSE

- **T**enez, Mademoiselle, voici les clefs ! Maître Dumage m'a prévenue. Vous passerez par la porte qui donne derrière le chœur. A cette heure-ci, dans une ville comme Dijon – et en plein été - il ne serait pas prudent d'ouvrir le portail, on pourrait vous suivre ; un rodeur se glisserait facilement derrière vous à votre insu. Ils sont filous ces professionnels de la cloche locale...

-**O**ui, merci, Madame !

Bien disponible, la bonne du presbytère, mais quelle pipelette bien accordée au mauvais diapason, elle ! Il vaut mieux lui couper le sifflet, sinon bonjour la revue des potins pas pieux !

En regardant s'éclipser la jeune fille, la canonique demoiselle extravertie se demande pourquoi une adolescente aussi jolie éprouve le besoin de s'enfermer dans une église malgré un si tentant soir de Juillet.

Lorsqu'elle aborde les marches qui descendent au chevet de l'église, Anne-Sophie se sent épiée. Déjà tout à l'heure, le long du boulevard Thiers, combien n'a-t-elle pas croisé de regards convoiteurs ! Le cœur de plus d'un homme a dû bondir à l'apparition de cette grâce bourguignonne aux cheveux châtain, mi longs un peu frisés. Cette presque encore adolescente, vêtue d'un pantalon rouge dernière mode et d'un corsage blanc moulant des seins au galbe affriolant, avec des yeux de grâce latine pénétrants qui vous remuent ; on ne l'oublie pas de sitôt. Mais là, dans une église déserte et proche de la nuit, quelle entité pourrait la lutiner ?

La porte du chœur refermée sur elle, Anne-Sophie retrouve cet édifice construit avant la dernière guerre dans un style néo-byzantin dépayçant, au bas duquel flottent encore des relents de lis fanés et d'encens refroidi. Elle avance à pas fermes sur les dalles de marbre clair, en serrant sous son bras un très large livre. Tout en haut de la tribune de l'orgue, les tuyaux de façade (la Montre) tapis dans une prime obscurité dressent deux palissades qui se rapetissent et se rapprochent de la rosace embrasée de mauve par les feux du couchant. Christiane s'arrête soudain et pour la première fois elle dévisage cet instrument hors du commun, gigantesque oiseau d'argent qui semble attendre la nuit. On dirait qu'au moindre bruit, au moindre son qui ne viendrait pas de lui, brusque il va surgir de sa léthargie, basculer par-dessus la balustrade de fer forgé et, vent de tempête métallique, fondre sur le chœur de l'église qui l'attend loin devant lui. La jeune fille se sent mal à l'aise. Chaque minute crépusculaire introduit de nouvelles ombres qui semblent se faufiler entre les colonnes de stuc, ainsi que pour y reprendre – paroissiennes de fiction – leurs places au chœur de nocturnes maléfiques.

Mais l'orgue a disparu d'un coup. Là-bas, dans l'une des chapelles au fond de la nef latérale, une lueur jaune vacille. Anne-Sophie tente de retenir sa respiration, après une dizaine de pas elle entend son cœur cogner dans sa poitrine qui se soulève et s'abaisse avec une cadence irraisonnée : des lueurs, il y en a quatre ! Elle laisse tomber son livre, pousse un cri d'enfant terrorisée, se met à courir en direction de la tribune ; la porte est demeurée ouverte, l'escalier en colimaçon aspire la jeune fille dans son tourbillon de manège éreintant ; encore une porte, quelques mètres, un fracas de chaises renversées : enfin l'interrupteur de l'orgue qu'elle actionne rageusement.

La lumière crue jaillit du néon de la console. La soufflerie se déploie avec des craquements de bois sec et une plainte aiguë qui s'estompe peu à peu. Anne-Sophie éprouve le besoin soudain de faire du bruit... Cette pensée saugrenue dessine un demi-sourire sur ses lèvres contractées : un musicien n'a rien à voir avec le bruit ; en musique il n'est question que de sons mariés d'une manière plus ou moins géniale. Le bruit dérange, mais la musique imprègne.

Tirant les principaux registres, mixtures et anches comprises, elle improvise un grand plein-jeu qui envahit l'église d'une légion de forces sonores étincelantes. L'édifice semble alors vibrer de toutes ses voûtes, de toutes ses colonnes, de toutes ses pierres. A la dernière mesure, la jeune fille se sent apaisée. L'orgue est vraiment son ami le plus puissant, le seul qui ne la trahira jamais et qui lui réserve à chaque rencontre des surprises et des émotions sans cesse renouvelées.

Tout en frottant ses yeux rougis d'un revers de main, elle se souvient de sa partition restée en bas sur les dalles. Elle ne pourra pas travailler la leçon de maître Dumage. Avec le souvenir de ce livre abandonné, d'un coup il lui revient à l'esprit la cause de sa peur un instant refoulée. Mais la tribune est un véritable royaume pour Anne-Sophie, et c'est soulagée de la moindre appréhension qu'elle s'approche de la balustrade. Sans hésiter elle se penche dans le vide et son regard plonge directement vers la droite, dans la dernière chapelle de la nef latérale. La jeune organiste sent la croix d'or de sa chaîne se balancer et tinter contre le fer forgé de la rambarde ; une petite croix qui d'ordinaire calfeutrée entre ses seins perçoit leurs frissons.

Le cercueil est bien évidemment toujours là, recouvert d'un drap violet. Aucune fleur, aucune couronne ; pas même une chaise pour accueillir un éventuel visiteur. Les cierges ont déjà servi pour une autre bière et fument un peu. Dans cette caisse de sapin devant laquelle personne ne s'est arrêté, on a dû boucler l'indigent trouvé mort d'un infarctus sur un banc du Jardin de l'Arquebuse. Le sort ne l'aura pas séparé de la seule compagne traînée de bistrot en squares, de commissariats en parvis d'église ; une compagne cruellement fidèle qui l'a même suivi jusqu'entre ces quatre planches et qui colle à son linceul : la solitude.

Anne-Sophie ressent une tendresse jamais perçue dans son cœur nubile. Elle imagine les derniers instants de ce pauvre vieux. Lentement, elle sélectionne de nouveaux registres à la console de l'orgue.

Des accords répétés et soutenus par le martèlement feutré d'une basse apaisante naissent alors sous ses doigts ; des accords presque sourds écrits dans un mode mineur et qui annoncent quelque chose. Comme une voix de jeune choriste, un récit joué sur le cromorne du deuxième clavier s'élève dans la voûte de

cette nuit de Juillet, par demi-tons ascendants et supplie : « *Erbarm dich mein, O Herre Gott!* » (Aie pitié de moi, Seigneur Dieu !)

Un bourgeon s'est entrouvert délicatement et l'un des plus sublimes chorals de Jean-Sébastien Bach s'épanouit. Anne-Sophie a fermé les yeux, et deux gouttes adamantines roulent sur ses joues, glissant vers l'encolure de son corsage.

∴

Demain matin, en venant au Sacré-Cœur chercher cette bière en apparence oubliée de tous ; les croque-morts ne se douteront pas que le clochard dont ils enlèvent le cercueil à la hâte, emporte outre-tombe la seule richesse qui lui fut donnée sur la terre : quelques larmes d'une jeune fille et la plus belle des roses que, pour lui, elle a fait éclore entre ses doigts.

Dijon, La Maladière, 13 Juillet 1974.



**Orgue Bénigne Boillot (1765)
Saint-Jean-de-Losne (Côte d'Or)**

LA TACHE DE NAISSANCE.

Au mitan de sa cinquantième année d'avancée sur le chemin du Temps, Gabriel-René ressentit comme une fatigue face à ce qui fut et à la certitude de ce qui ne serait sans doute jamais. Je veux parler de certaines bonnes et légitimes incidences de la vie. Pourquoi ce qui fut gris ou noir resterait-il la couleur la plus accaparante sur la toile de sa vie ? Il souffrait soudain comme d'une lassitude existentielle larvée de questions aux réponses indécélables. A quoi bon – non persister à vivre – mais à quoi bon poursuivre l'aventure sacrée de la vie tout en cheminant au ralenti, appesanti, conditionné, envoûté par un passé qui lui revenait en séquences ou clichés obstinés durant son sommeil et plusieurs nuits par semaine ?

Certains cadres domestiques de son enfance avec une netteté de film sur grand écran lui étaient projetés, alors que tous ces décors – voire ces maisons – n'existaient plus depuis quelques décennies. Que des parents décédés reviennent de nuit s'imposer à son souvenir, soit ! Mais des objets, des meubles, des intérieurs déménagés ou détruits ? A quoi bon, par déduction, de continuer à croire toutes ces vérités apparentes qui nous furent imposées au torrent de notre enfance dans des lieux qui n'existent plus, et par des personnes qui, elles aussi, n'ont plus d'apparence physique dans aucun lieu mais qui se sont dissoutes dans la terre du Grand Champ du Repos et du Dernier Silence ? A quoi rime de persister à croire à tout ce qui n'est plus que dérision aux vents du Temps qui souffle et tout étouffe ? A quoi bon de croire à ces histoires, à ces déboires d'une histoire personnelle qui change et mue, se confirme ou se renie au fil des ans réformant ou dévorant ? Nous ne sommes parfois, au bord de l'eau glauque ou cristalline de l'étang de notre vie, que de débiles crapauds humains coassant dans le doute croissant : « *on n'sait plus quoi croire !* »... Gabriel-René, parfois, hasardait même la pensée qu'à la maternité où il était né le 30 Avril 1951, il y avait eu maldonne... D'ailleurs, assez rapidement, il

entendit souvent la mère lui rétorquer : « *toi, tu n'es pas comme tout le monde ! On ne sait pas à qui tu ressembles !* » Étonnante est la lucidité qui nous décille les yeux de l'esprit sur notre prime enfance au fil de l'avancée sur le chemin de halage du Temps !

Alors, sans toutefois jouer les Freud de campagne, Gabriel-René s'engagea, courageusement et froidement, dans une enquête méthodique et chronologique. Une enquête, somme toute, lucide et détachée comme s'il eût été question d'une investigation concernant un étranger. L'émotivité est le plus grand adversaire de la conscience. Manipulés par l'émotivité nous ne voyons plus, nous n'entendons plus, nous ne raisonnons plus : la conscience est vide en nous et nous sommes devenus des marionnettes, des morts-vivants ! La conscience - la décision de choisir la conscience - requiert et du courage et du dépouillement ; il faut sabrer dans le vif pour extirper l'erreur qui paralyse - souvent justifiée par un quiétisme sécurisant. Bref, lorsque l'illusion, les illusions, ont clos leur besogne de sclérose et de sape de la conscience, il est extrêmement laborieux de retourner sur la terre ferme et parfumée de la vie réellement vécue.

Et ne parlons pas du sentiment de culpabilité qui nous harcèle en nous serinant les pseudo-commandements des religions ; par exemple, la charité, cette charité bien pratique pour faire des hommes des lâches, des hypocrites, des scribes, des pharisiens, et toute une nuée de bestioles métapsychiques et parasites qui apparaissent au fil de l'évolution des boutiques religieuses. La déformation, la manipulation – d'une religion catholique, par exemple – semblent nous avoir convaincu pour la vie que l'égoïsme est le plus noir des péchés et qu'il faut du matin au soir se gargariser avec le mot « *charité* ». L'éveil, douloureux, de la conscience va consister à regarder avec des yeux propres et sans lunettes déformantes – non religieuses – et il nous apparaîtra que la charité n'est trop souvent rien d'autre que l'intérêt personnel dissimulé sous le manteau de l'altruisme, et que l'égoïsme le plus accompli est de faire quelque chose pour éviter un sentiment désagréable... Il en va de même du concept de « *devoir* » ; encore un mot galvaudé prétexte à toutes les tyrannies exercées sur le prochain.

Gabriel-René fut ainsi conduit à se rendre compte que, finalement, jamais ses parents –

ceux qui l'avaient ramené de la maternité – n'auraient dû se marier. Ni entre eux, ni chacun de son côté, d'ailleurs. L'union d'un colérique tyrannique et d'une femme fragilisée par une enfance et une adolescence plutôt rude ne pouvait donner qu'un produit contrarié – un fruit gâté – au point qu'il faudrait qu'il s'écoulât sans doute les deux tiers d'une vie normale avant de rendre ce produit conscient, équilibré et ferme dans un monde où il agirait sans subir mais sans agressivité. Ce produit, déjà quand même bien dégrossi, Gabriel-René l'entrevoyait tous les matins dans la glace en se rasant. Et il ne rejetait toujours pas l'hypothèse que tout ce qu'il avait subi depuis sa naissance n'aurait jamais dû s'accomplir.

Certes, il n'était pas question de juger qui que ce soit, surtout pas les parents, mais comprendre, ne retenir que les données et les informations objectives ; ces deux attitudes saines n'ont pas à être ravalées au rang de péché. Le mot « *péché* », encore un mot à rayer du dictionnaire des êtres éveillés. « *Erreur* » est le mot approprié. Rayons également celui de « *diable* » pour le remplacer par « *criminel* ». Ne parlons plus de « *foi* » qui n'est autre que la crédulité en d'expectatives spéculations

théologiques et doctrinales dont vivent les gens d'Eglises diverses et concurrentes ; avançons le terme « *adhésion* » ou bien encore « *certitude* ». « *Je ne crois pas, je suis sûr !* » : tel est le Credo du croyant bien. Adhérer à Dieu, malgré trop d'hommes et de femmes en principe consacrés à son service et qui le recrucifient à longueur d'année liturgique ! Finalement, le Credo du libre-penseur sensé et digne de ce nom est canonisé par ces mots : « *Je crois en Dieu, c'est tout !* » Ne pas juger, donc. Constaté les faits, les actes, discerner les causes plutôt que de fulminer contre les conséquences. Ne pas réagir par la critique présomptueuse ni encore moins par la haine. Se contenter de fuir l'erreur pour vivre au propre de la conscience. « *Comprendre et ne pas juger !* » - cette devise était celle de l'immense Georges Simenon.

Mais les traumatismes de l'enfance restent là longtemps, attendant le remède à priori introuvable ; traumatismes qui suinteront le long du Temps jusqu'à l'évolution spirituelle suffisante du blessé. Le souvenir le plus angoissant de son enfance, Gabriel-René le

vécut un Dimanche après-midi d'été. Les parents étaient partis à vélo en l'emmenant sur le porte-bagages de la bicyclette du père. Il devait avoir cinq ans, venait de découvrir l'école primaire. Par malheur, c'était le père qui l'avait pris avec lui. Le porte-bagages du vélo était surmonté d'une sorte de fauteuil en gros fils d'acier avec des étriers pour poser les pieds. La promenade les conduisit à six ou sept kilomètres de la maison, le long d'un canal. Au retour, une péniche était engagée dans l'écluse. Le père, sec et nerveux, s'arrêta, la mère aussi, juste au milieu du pont de bois aux planches disjointes. Et le père n'eut plus d'attention que pour les mouvements lents de l'écluse et l'interminable descente du bateau dans le sas. Or, le père n'était pas descendu du vélo, le pied à terre et la main droite agrippée à la rambarde du pont, il conservait le pied gauche sur la pédale ; ce qui penchait dangereusement le vélo au point de faire arriver la tête du gamin entre deux espaces de la barrière du pont, une barrière en petites poutres noires. Et l'horreur était en contrebas : un bouillonnement, un gargouillis, des gerbes jaunes crachées par les vannes de l'écluse. Avec tout ça une odeur, non pas d'eau de canal, mais une odeur industrielle et acidulée – car à l'époque l'usine de produits chimiques longeant le canal y déversait tous ses

rebut. Tassé sur la droite du siège du porte-bagages, donc très mal à l'aise, Gabriel-René avait le vertige et sentait que d'une seconde à l'autre il allait tomber dans le canal...Et il gémissait, et il pleurait, et il criait qu'il voulait qu'on s'en aille... Le père ne pensa jamais à redresser le vélo. Il continuait à se passionner pour la lente manœuvre de l'écluse, jusqu'à ce que la mère prenne timidement la défense du bambin et que les vélos repartissent, penauds, sur le chemin du retour. Le père jurait, ruminait une colère contenue qui ronfla sur les quatre kilomètres séparant de la maison. « *Saleté de gosse !* » est l'apostrophe que Gabriel-René entendit le plus souvent.

Les parents s'étaient mariés sur le tard. Il y eut tout d'abord un enfant mort-né. Le père avait quarante ans et la mère trente-sept lorsqu'il naquit. Une sœur vint également au monde trois années après lui. Une enfant, celle-là, réellement fille de ses parents.

Certes, jamais il ne manqua de quoi que ce fut à la maison. La nourriture était bonne et bien suffisante. Mais il y avait, sous-entendue, la satisfaction du devoir accompli. Une sensation tacite que tout était fait avant tout par devoir.

La lettre avant l'esprit dont parlent les Evangiles. Et puis s'imposait l'antisocial « *chacun chez soi !* » isolant les deux enfants du reste du village. Ce n'était pas la coutume d'aller chez les gosses des voisins ou de les inviter pour jouer ou bien pour le goûter des quatre heures. Les parents, venus d'une autre région, ne se mêlèrent jamais à la vie du village. L'absence d'instinct grégaire est plutôt louable en soi, mais cette sagesse exacerbée peut pénaliser les enfants au niveau de leur comportement avec autrui. Ce qui fut le cas. Un exemple ; les gosses, tous les ans pour Mardi gras, « *faisaient carnaval* » en se déguisant et en visitant les maisons du village, quelque fois carrément nantis d'un grand sac à provisions – pour y glaner gâteaux, bonbons, œufs, etc... Jamais Gabriel-René et la sœur ne participèrent à ces réjouissances. A qui la faute ? On ne pourrait l'avancer en fait, mais il rôdait dans l'air comme une réticence, une méfiance, un « *ça ne se fait pas !* »... Un jour, devant la barrière de la maison, Gabriel-René avait prêté son harmonica à un camarade plus âgé que lui qui s'époumonait dedans à cœur joie en des airs connus du moment. Le père, apercevant la scène, rapplique en vociférant, arrache l'harmonica des lèvres interloquées du grand gars, le jette par terre et le piétine.

Gabriel-René est illico sommé de rentrer à la maison.

Ce qui ravissait pourtant Gabriel-René dans ce village de plaine, c'était la campagne environnante, les bois, la neige et, en règle générale, la solitude au chaud milieu de cette nature odorante. Lorsque la maîtresse, ou le maître d'école, organisait une promenade le samedi après-midi ; c'était une vraie fête de se rendre assez loin dans des lieux où il n'aurait jamais eu l'occasion de s'aventurer seul ou avec les parents. Deux clichés devaient rester imprégnés toute sa vie devant la mémoire de ses yeux. Un soir d'hiver de sortie d'école, vers cinq heures. Il était resté pour aider la maîtresse à faire les tampons. Il s'agissait de reproduire sur les cahiers du jour, à la page du lendemain, des fleurs ou des animaux à l'aide de tampons encrés. Destinés à la petite classe, ces dessins seraient ensuite coloriés ou peints par les plus petits écoliers. Tous les autres élèves étaient partis. Lorsqu'il se retrouva sur le perron de l'école, haut de quatre fortes marches, le soleil couchant rougeoyait le ciel, la maison d'en face, son bosquet, et puis la neige qui recouvrait le tableau. La neige était irréaliste, immatérielle, hors de ce bas monde. Emu,

Gabriel-René songea : « *Il ne faut pas que tout cela se perde !* ». C'est de cet an, peut-être de 1958, que lui resta le désir viscéral de créer. Créer quoi ? Il ne le savait et ne le saurait que beaucoup plus tard. Le second tableau, intrigant, était composé des pierres tombales, hautes, grosses, grises ou noires et luisant sous la pluie qu'il apercevait en passant devant le cimetière lorsque la grille était ouverte. Surtout les fins d'après-midi où le jour se retirait déjà en laissant les voiles, les brouillards, les contours de la nuit s'insinuer en louvoyant. La mort, un jour, mais dans bien longtemps. La mort, mystère de laideur incompréhensible. L'emblème de ce village aurait pu être, après tout, une pierre tombale. N'était-ce pas aller aux devants de la mort que de venir habiter dans ce village, innommable, puisqu'il ne sera pas nommé ? Ce village fit le malheur du père. Il fit, beaucoup plus tard, le malheur de la mère. Seule la sœur échappa au massacre – à la malédiction des « *Cloportes* », tels qu'un jour un instituteur à forte personnalité nommerait les habitants.

Et la religion ? Les parents pratiquaient. Le père avait suivi la mère qui, sans le mariage, se serait sans doute faite religieuse ; ce qui aurait

mieux valu pour elle qu'une vie matrimonial avec le pire et sans le meilleur. La religion, c'était la messe du Dimanche, avec ses traditions campagnardes d'alors : les habits du Dimanche, le pain béni, les enfants de chœur dont Gabriel-René fit partie de bonne heure. C'était aussi le catéchisme du Jeudi après-midi avec, parfois, des films fixes et muets de Tintin et Milou que le vicaire passait en lisant les dialogues au fur et à mesure du défilement des images. La salle de catéchisme dans la maison d'un particulier, jadis cultivateur, était une petite pièce très ancienne avec des poutres et une charpente des murs apparente entremêlées de torchis. Un endroit sombre avec seulement deux petites fenêtres basses sur le devant et un perron fait d'une grosse dalle lisse. La religion, c'était aussi son père invitant fréquemment curés, vicaires et religieuses à sa table ; faisant les lectures à la messe du Dimanche, mais navrant sa maison et les environs immédiats de colères noires et de jurons infernaux. La religion, c'était la mère lui disant : « *Quand Monsieur l'Abbé rentre dans la maison, c'est comme si c'était Jésus qui venait !* » Le vicaire se prénomrait Antoine ; très grand, blond, bel homme, il se déplaçait à moto, avait une belle voix, prêchait superbement. Il avait trente ans lorsque Gabriel-René en avait dix. Après

Vatican II il devait défroquer, se marier, puis divorcer plus tard. Un autre vicaire aussi, prénommé Pierre, le remplacerait, viendrait aussi souvent souper à la maison paternelle. Plus intellectuel que le précédent, il parlait d'un livre qu'il était en train d'écrire. Un jour lui aussi partirait reprendre d'autres études à la Sorbonne de Paris et se marierait... « *Vatican II, un printemps pour l'Eglise* » minaudait-on en ces débuts des années 1960. Tant pis pour les dégâts, les ruptures de vœux, les désertions et les vies sacerdotales saccagées ! La religion, c'était aussi le propre baptême de Gabriel-René pour lequel ni le parrain, ni la marraine ne s'étaient dérangés... La religion, c'était encore le baptême d'une cloche de l'église du village pour lequel le père fut choisi pour être le parrain. Parrain avec une voisine pour marraine. Peu de temps après la cloche devait se fêler puis être remplacée. Pour Gabriel-René, la religion ce fut toutes ces coutumes et ces événements, mais jamais un appel de l'Au-Delà, jamais un élan vers l'Autre Dimension, jamais une ferveur extatique, jamais une dévotion sincère, un idéal, un refuge. En fin d'école primaire, il crut pourtant être appelé à une vocation à la prêtrise ; mais toutes les tentatives entreprises pour concrétiser ce prime choix hasardeux se diluèrent dans des échecs

réitérés. En fait, jamais il n'accéda à la voie libératrice et transformatrice de la spiritualité rénovatrice, mais stagna dans les à-peu-près et les miasmes de la religion de façade. Cette religion, c'était aussi les enterrements auxquels il participa très tôt comme enfant de chœur et qui le terrorisaient au point de le rendre malade psychiquement. Dès qu'un glas sonnait, il savait que la, ou les nuits prochaines, il allait mal dormir et faire des cauchemars épuisants. Quant à l'après-midi d'été où dans le soleil il surprit soudain pour la première fois à sa gauche le corbillard qu'il n'avait pas vu arriver alors qu'il se trouvait contre la barrière de la maison et qu'il n'allait pas encore à l'école...on parlerait aujourd'hui de « *traumatisme* ». Ces deux chevaux noirs tirant un chariot également tout noir et chargé de fleurs... Un chariot qui avançait si lentement qu'à tout moment on aurait cru qu'il allait s'arrêter. La religion, finalement : des traditions auxquelles on assiste passivement, par crainte ou par sentimentalisme, des coutumes bizarres, un décorum malsain et déprimant, et la peur, la terreur, l'arrière-pensée d'être abusé par des malentendus... Car peut-il être concevable de parler de Jésus en déballant toutes ces panoplies funèbres ? Un jour, Gabriel-René entrerait au Petit Séminaire, en sortirait trois

ans plus tard. Un long cheminement, une quête harassante allaient le conduire dans des officines cléricales de toutes les couleurs en passant par la réincarnation, l'Eglise gallicane, les Traditionalistes de la fraternité Saint-Pie X, ceux de la Fraternité Saint-Pierre, les Béatitudes et bien d'autres spéculations doctrinales encore, pour le laisser donc, à cinquante ans, sur sa faim des nourritures célestes de l'âme ; mais libre de déclencher le grand ménage dans sa vie spirituelle contrariée et chaotique. Cela le conduirait à jeter ou à brûler quantité de livres dits « *pieux* » et autres écrits suspects. Et, par-dessus tout, à rencontrer la vraie spiritualité chrétienne faite d'intériorité et d'adhésion personnelle, individuelle, engagée à Dieu, seul et qui suffit, sans associés ni saints problématiques entraînant dans le gouffre gluant du polythéisme. Dieu seul qui suffit, à la puissance et la splendeur, aux antipodes de l'aliénation à une pléthore de boutiquiers et de camelots culs bénis. Mais n'anticipons pas ; le meilleur serait pour bien plus tard et le plus mauvais stagnait là, tout proche et croupirait longtemps...

Le père était grand, dégarni, maigre, nerveux, fumeur, un peu buveur quoique jamais ivrogne.

Son malheur, finalement, fut de ne pas poursuivre sa vocation qui l'avait engagé en région parisienne pour travailler dans les châteaux comme jardinier – nous dirions aujourd'hui « *décorateur-paysagiste* ». Mais jamais, au grand jamais, il n'aurait dû atterrir dans ce village-cloaque qui allait faire son malheur à brève échéance. La mère, soumise en apparence, fut en fait le souffre-douleur de ce père. Mais sous des dehors humbles et résignés – pieuse humilité de camouflage – elle cachait une volonté farouche, certes inemployée, mais qu'elle saurait un jour déborder sans discernement au point de commettre quelques injustices inexcusables au préjudice de prochains desquels elle aurait dû se sentir redevable. Un être déterminé au tréfonds de lui-même, mais dépourvu de moyens d'expression et de statut social la cautionnant pour se réaliser. Paradoxalement, un rôle de martyr dans une toile initialement tressée de volonté pour s'affirmer. Encore un méfait de cette religion aliénante sacralisant la dépersonnalisation, la faiblesse, la démission, l'échec, la passivité toutefois rongée de ruminations névrotiques. Cette mère, également, n'aurait jamais dû venir dépérir aussi dans ce village qui ferait son malheur à

très longue durée car elle devait y devenir presque nonagénaire.

C'est pourtant, et hélas, par cette mère que Gabriel-René devait garder comme une fêlure incurable le souvenir le plus désespérant de sa prime enfance. Il n'allait pas encore à l'école. Il devait avoir quatre ans. C'était un début d'après-midi, vers deux heures, peut-être. Un jour avec du soleil qui s'invitait par les fenêtres, au printemps ou tout en début d'automne puisqu'il ne faisait pas froid. Devant le petit poêle bleu outre-mer de la chambre à coucher qui servait pour toute la famille, Gabriel-René se trouva dans les jambes de la mère qui s'affairait à balayer le parquet. D'un mouvement d'agacement elle le poussa en jetant : « *Va-t'en, saleté !* » Saleté ? Il fit le rapprochement avec le tas de poussières grises restée sur le plancher ciré devant le petit fourneau. Saleté. C'était cela. C'était tout ce qu'il était. C'était tout ce qu'il valait. Tout ce qu'il valait pour ces gens que l'on nomme « *parents* » ! D'ailleurs, le père vociférait souvent : « *saletés de gosses !* » ou, pis encore : « *j'en ai marre de me crever le cul pour ces saletés de gosses !* »... Gabriel-René, figé de

stupeur, ne sut que ravalier de grosses larmes vers un cœur plus gros encore.

Passons les ans navrants et les années fripées ! Nous échouons en 1966. En Décembre. Gabriel-René est dans sa chambre à recopier de la musique, car depuis trois ans il ne rêve que de musique d'orgue et de composition pour cet instrument. Cette musique fut le premier des cadeaux à vie qu'il reçut au Petit Séminaire lorsqu'il y entra en 6^{ème} alors que l'on y construisait un orgue tout neuf de deux claviers. Gabriel-René recopie un « *Noël sur la Voix humaine* » qu'il a composé un dimanche après-midi d'été sur l'harmonium de l'église. Tout transporté du souvenir de la composition de cette toute première partition, il n'entend pas un appel, pourtant grinçant, de son père attablé dans la cuisine. Car il est dix-neuf heures, l'heure sans délai de souper. Alors le père entre, furieux de ne pas avoir obtenu de réponse, se dresse devant la table où écrit Gabriel-René en vociférant : « *ta musique, toujours ta musique !* » ; et il s'empare de la partition, la jette sur le plancher puis hurle : « *tu commanderas lorsque je ne serai plus là !* » Puis il sortit en claquant la porte. Gabriel-René pleura longtemps au point que le

lendemain matin il avait encore les yeux rougis de larmes. D'un air faussement innocent, le père lui demanda ce qui lui arrivait... Pourtant, durant cette nuit de tristesse, entre deux réveils désespérants, Gabriel-René avait une nouvelle fois revu cette belle dame qui jouait de l'orgue dans un grand salon richement meublé et décoré. Elle était jeune encore. Avec de longs cheveux auburn et bouclés. Son orgue était un positif de deux claviers, le buffet en était de bois clair et les tuyaux de la montre comme étincelants de diamant. Lorsqu'elle eut fini de jouer, elle se leva. Sa robe était longue et mauve et satinée. Elle regarda Gabriel-René comme s'il se trouvait dans le salon et lui promit : « *Un jour, un jour, ce ne sera sans doute pas avant longtemps, mais un jour, un jour !* » Après ce réconfortant songe digne d'un conte merveilleux du Grand siècle de Louis XIV, Gabriel-René avait allumé prestement sa lampe de chevet, ôté la veste de son pyjama et considéré une nouvelle fois cette tache de naissance qui l'avait toujours intrigué : là, au-dessus du cœur et vers l'épaule, de deux bons centimètres de haut, plutôt large et très nette : une fleur de lys.

Une semaine après le drame de la partition, le père mourait violemment comme il avait vécu. A quoi bon narrer le reste ? Parler des tribulations sordides que Gabriel-René devait supporter dans ce « *cloaque* », puisque certaines menées du maire et d'un voisin eurent pour lamentable mobile de tenter de le faire interner à vie chez les fous ? Puis il y eut surtout, découlant de cette dictature clochemerlesque et bouseuse, une période de chômage étalée. Il y eut aussi tout un lot de provocations à la Gainsbourg, aggravées de poésie forcenée qu'il opposa à ce si infernal trou du cru.

Et puis, un jour, un jour enfin hors de ce destin si vain, Gabriel-René partit pour la ville. Tout commença pour lui par fonctionner plus décemment. Il déménagea souvent pour bonifier toujours plus sa résurrection. La mère mourut, elle aussi comme elle avait vécu, en silence et dans la nuit. Mais le taraudait la vrille des regrets de ce qui ne fut pas, de ce qui pourtant aurait dû être, de ce qui ne serait sans doute plus jamais. Toutefois il apprit à ne pas se plaindre ni non plus à plaindre les autres. On s'est trompés ou l'on a été trompé. On a tout

gâché ou bien l'on nous a tout gâché. On oublie tout et l'on s'en va plus loin faire autrement et avec d'autres gens. Gabriel-René ne s'était jamais marié, tenant aussi le mariage pour un acte de commerce dans lequel il n'avait jamais eu les moyens financiers pour investir. Il n'était pas question non plus de se marier pour divorcer. La vraie vie de famille ? Il en avait cependant contemplé un tableau vivant concret qui l'avait interpellé. C'était dans la famille d'une petite serveuse de restaurant qu'il fréquentait durant l'été de 1973. Elle avait trois frères et une sœur. Et tout ce petit monde s'entendait à l'unisson ; et tout ce petit monde s'aimait comme on respire ; et tout ce petit monde se câlinait sans mettre de gants. C'était tellement inédit pour Gabriel-René que vingt-huit années plus tard il y penserait encore. Lui revenait aussi, comme un relent acide, la réflexion que lui faisait la mère lorsqu'il lui arrivait de dire à la sœur : « *va-t'en, c'est ma place !* » - une réflexion tranchante comme la faux de la Camarde : « *ta place, elle est au cimetière !* ». Comment, donc, vingt-huit ans après la visite à cette vraie famille aimante, penser que peut-être un jour... Un jour prochain, un jour soudain, une petite famille, une toute petite et vraie famille... Mais les exemples subis, ainsi que ces tableaux hideux d'une

religion qui rend les gens méchants et malheureux, avaient laissé trop de blessures. Et comme une cassure quelque part, et dans la tête et dans le cœur. Continuer à vivoter serait sans doute son lot. En améliorant certes toujours plus sa position sociale, mais comme un paria, avec tant de regrets et, peut-être, de vains et ridicules espoirs. Pourtant, il lui restait - hallucinant cadeau de certaines nuits compensatrices- la vision dorée de la belle dame à l'orgue semblant jouer pour lui...

Arriva l'an 2000, tant souhaité, tant redouté...et qui se déroula comme n'importe quelle année auparavant. Gabriel-René la choisit cependant afin de renoncer à la succession de son trop lourd passé. Il ne voulut rien garder de cette époque massacrée. Ni un seul livre, ni une seule photographie. Un passé avorté, donc doublement mort, n'a plus lieu de se cramponner ne fut-ce que dans la plus petite ombre d'un recoin de la mémoire. « *Laissez les morts enterrer leurs morts !* » a dit Jésus. Un maître spirituel lui avait providentiellement enseigné : « *Ne vous laissez pas encombrer par les mauvais souvenirs. Apprenez à vivre pleinement un moment, puis oubliez-le et passez à un autre sans être influencé par le*

*premier. Vous voyagerez ainsi avec si peu de bagages que vous pourrez passer par le chas d'une aiguille. Vous saurez alors ce qu'est la vie éternelle, car la vie éternelle est dans le présent, dans le présent éternel. C'est à cette condition que vous entrerez dans la vie éternelle. » **

Pour l'héritage d'un passé trop souvent noir :
« nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue ».

Pour l'héritage des cloportes ne reculant devant aucune tentative visant à marginaliser, avilir, et pourquoi pas à exterminer son semblable :
« nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue ».

Pour l'héritage d'une pratique religieuse d'hypocrites rendant les gens méchants et malheureux :
« nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue ».

Et, surtout, pour la maison héritée de problématiques parents :
« nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue ».

Article 775 du Code civil :
« nul n'est tenu d'accepter une succession qui lui est échue ».

∴

Lundi 19 Mars 2018. Une lettre en recommandé avec accusé de réception parvient à Gabriel-René. Adressée par Maître Jean-Albéric Fordevaux, notaire à Paris. Le style, quoique administratif n'en demeure pas moins stupéfiant sur le fond et mêlé d'accents lyriques.

« Monsieur, après de longues -voire de désespérées- recherches jusqu'alors infructueuses, madame la Comtesse Emeline des Aubrais désire ardemment vous rencontrer le plus vite possible à mon étude du boulevard de Courcelles dans le 8^{ème} arrondissement. Agée aujourd'hui de 87 ans, elle est convaincue d'être votre mère. Ayant accouchée en région, le 30 Avril 1951 alors qu'elle avait vingt ans, elle mettait au monde un garçon avec, au-dessus de cœur et proche de l'épaule, une tache de naissance représentant très nettement une fleur de lys. Or, de retour à Paris lorsque les fièvres de son accouchement la quittèrent, elle ramena avec elle un enfant qui ne possédait plus cette

marque et qui devait décéder quelques jours après. Hélas jamais -avec cependant l'aide active des Renseignements Généraux – cette noble dame ne put retrouver le fils que, indubitablement, l'on lui avait volé et remplacé par un autre né le même jour et dans la même maternité, Et c'est grâce au plus grand médium de Paris et -toujours- par le zèle hors pair des Renseignements Généraux que Madame la Comtesse a pu vous faire contacter par mon entremise. Mais sans doute son nom ne vous est-il pas inconnu puisqu'elle a gravé un certain nombre de disques ? Elève du célèbre improvisateur et compositeur Pierre Cochereau qui, durant trente années, fut le titulaire exceptionnel des grandes orgues de la cathédrale Notre-Dame de Paris ; elle a étudié l'orgue et termina sa carrière comme organiste de la chapelle royale de Versailles. Si, comme elle en est convaincue, vous êtes son Fils, elle rédigera un testament vous léguant, et son appartement parisien du boulevard de Courcelles et ses terres de province. Enigmatique et souriante, elle a insisté pour que je vous précise que cet héritage comporte aussi un orgue positif de deux claviers. Ces legs, ainsi que d'autres et urgentes formalités, seront exécutés lorsque Madame

voire mère aura reconnu la tache de naissance qui restera pour elle, et pour vous, la marque divine du plus émouvant des miracles : la fleur de lys.

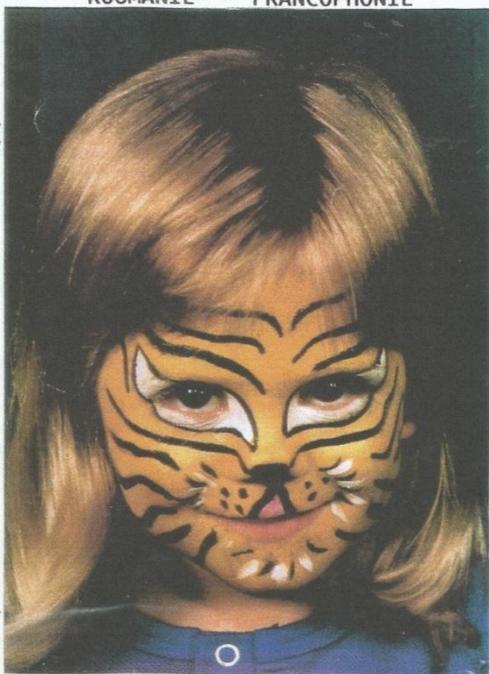
**Antony de Mello – « Quand la Conscience s'éveille ».*

FLORICA

n° 34

LITTERATURE - ART - SPIRITUALITE
ROUMANIE - FRANCOPHONIE

Printemps 1992 - ISSN 0755-4095 - Suisse : 7 FS - Canada : 5,50 \$ - Belgique : 160 FB



25,00 F.

"Là où il y a des enfants il y a un âge d'or".



**Orgue François Callinet (1790)
de l'église Notre-Dame d'Auxonne (Côte d'Or)**

L'ORGUE, EN MINIJUPE.

Un mois après son arrivée à Dargonne – un 25 Mars, premier Dimanche enluminé du Printemps – Aurélie Sage, alors qu'elle pénétrait dans la grande église Saint-Jean-Le Bien-aimé par le portail principal afin d'assumer son service d'organiste titulaire ; aperçut de loin sur sa gauche un carré bleu affiché à la porte étroite, sombre et ajourée ouvrant sur le colimaçon d'escaliers séculaires qui conduisaient à la tribune de l'orgue. Agréablement intriguée car, dans cette petite ville de province non loin de Paris en TGV, jamais le moindre désagrément n'avait démonté son caractère enjoué. Le carré, supposé de loin, était en fait un bristol rectangulaire de format A4 et d'un bleu azur mat, offrant au regard gourmand d'Aurélie le quatrain ciselé et calligraphié d'un rouge palpitant :

*A votre Callinet
Je veux vous câliner.
Pour mon désir il n'est
Point cas de lésiner !*

Ah ! Songea-t-elle flattée, un nouveau soupirant commence timidement à se déclarer !

Car, durant les trois Dimanches depuis son arrivée, après la messe de onze heures, trois ou quatre jeunes hommes restaient assis dans l'église pour écouter la sortie qu'elle édifiait toujours avec faste et dentelles, sous ses jeunes doigts, cependant fermes de maîtrise. Ces admirateurs étaient-ils mus par une sincère piété mélomane? Pourquoi non ? Mais ils attendaient surtout la fin de la symphonie des orgues pour s'esquiver, en silence pointé, et se positionner chacun avec stratégie sur le parvis afin de pouvoir ne rien perdre de la sortie, toujours remarquable – au sens littéral du terme – de l'attirante brunette Aurélie Sage qu'à cette occasion démentait l'épithète du nom par la troublante hardiesse de sa toilette. Depuis sa rencontre avec la célèbre organiste des USA, Diane Bish, Aurélie avait adopté la richesse colorée et la variété sans cesse renouvelée de la mise de la productrice de « *Joy of Music* » Et, surtout, jamais l'on n'avait surpris Aurélie Sage

vêtue autrement que d'une minirobe ou minijupe haute célébrant des cuisses parfaites et veloutées. Prestation revigorante hautement médiatique et contrepoison aux squelettes asexués anémiant les rues des villes, des bourgs et des campagnes. D'ailleurs, le grand Brassens avait depuis longtemps plaidé pour la cause de la femme intégrale aux formes déclarées : « *Fi des femelles décharnées, vive les belles un tantinet rondelettes !* » Mais qui était donc cette explosive et jeune musicienne ?

Son père, Charles-Marie, alors qu'il amorçait dès la fin de ses études une carrière d'attaché au CNRS, avait épousé une demoiselle Laure-Anne des Aulnois fille unique de parisiens fortunés. Aussi leur prime demeure fut un appartement aux premières loges de la Porte de Versailles dans le XV^e. La nouvelle madame Sage-des Aulnois décida qu'elle ferait du mariage - pour le meilleur et sans le pire -

l'apologie de l'épanouissement de la femme, qui ne faillirait point à ses responsabilités de mère et de dame au foyer. Pas question pour elle du statut de « *moitié* » vacataire ou d'épouse à mi-temps accaparée par je ne sais quel échappatoire professionnel ! Aurélie connut ainsi une mère « *à plein-temps* » selon

la terminologie prolétaire. Elle grandit choyée dans une famille mue par l'audace de vivre et de se réaliser au profit de ses semblables, en prêtant une attention discernée aux intuitions provenant de l'Autre-Dimension. Aurélie fut baptisée, cela par convention ; il eût été malsain et roturier de renier le baptême catholique. Et la vie spirituelle d'Aurélie stagna depuis le berceau jusqu'à ce que sa marraine, Aude-Marie alors directrice de la chorale de la basilique Notre-Dame des Victoires, avisa son amie d'enfance, Laure-Anne des Aulnois, qu'Aurélie volait gracile sur ses treize ans et qu'une communion solennelle serait bienvenue pour son âme, et pour le sentiment du devoir religieux accompli de ses parents. Avec la complicité du nouveau et jeune vicaire, moderniste-ultra, il fut convenu qu'Aurélie suivrait une forme de mise à niveau accéléré du catéchisme et, le dernier Dimanche de Mai, devait être célébrée à la basilique Notre-Dame des Victoires – rue des Petits-Pères dans le 2^{ème} arrondissement – la communion solennelle d'Aurélie. Mais, malgré la préparation hâtive à ce sacrement, la jeune fille avait retenu l'essentiel. Jésus, le Christ, lui avait bien affirmé -par l'intermédiaire de son serviteur local le vicaire de la basilique- que « *celui ou celle qui mange ma chair et boit mon sang*

aura la vie éternelle ». Le célébrant donnant la communion avec foi en ce sacrement, et la communicante la recevant avec désir ; l'eucharistie solennelle était valide, et cela pour l'éternité de la vie de l'âme d'Aurélie tant qu'elle ne la renierait pas.

Mais, simultanément à cette visite divine dans l'âme de la communicante, un autre invité dont on ne lui avait jamais parlé et qu'elle ignorait complètement faute de ne l'avoir jamais entendu ; allait s'introduire et demeurer également pour la vie dans le cœur et l'âme d'Aurélie. Un invité majestueux qui interviendrait tout au long de l'office. Un invité endimanché de toutes ses voiles sonores. Un invité auquel elle tournait le dos, mais qui lui enverrait comme par brassées des bouquets de notes de plusieurs tonalités : l'orgue ! Ce dernier avait été construit en 1732 puis restauré de fond en comble en 1973 par les ateliers d'Alfred Kern alors facteur d'orgues à Strasbourg. L'instrument, fort de quatre claviers, demeurait l'un des plus majestueux de Paris. Non, même par le disque ou la radio, jamais Aurélie n'avait prêté attention à cet instrument qui, en fait, était fort de plusieurs instruments appelés *registres*. Le grand plein-

jeu, qui faisait appel aux jeux les plus puissants et étincelants, éclatait en salves pour les sorties ou les cortèges nuptiaux. Les fonds d'orgue incitaient au recueillement et à la méditation, ou bien à l'hommage rendu au défunt durant l'absoute. La basse de trompette ou de cromorne, avec ses accents cavaliers voire jupitériens et lestes, ragaillardissait l'humeur. La Tierce en taille, ou cromorne en taille énonçait au ténor une mélodie intime et romantique, enchâssée qu'elle était entre la partie de pédale et celle des dessus jouée à la main droite et qui lui servaient d'accompagnement. Le récit -une mélodie interprétée sur un registre typique- et soutenue sur les jeux doux à la main gauche- avait toujours quelque chose à raconter... Les dialogues sur les grands jeux étaient des répliques triomphantes, royales, guerrières. Mais Aurélie s'éprit d'un tout petit registre, fluet, frêle, nasillard, timide et chantant comme dans le lointain : la Voix Humaine.

La Communion solennelle d'Aurélie sonna pour elle - dans cette basilique Notre-Dame des Victoires - comme un mariage avec l'orgue. Dès le lendemain elle supplia sa marraine de la présenter à l'organiste titulaire, Maître Olivier Beaupré, afin qu'il lui apprenne comment

devenir une grande organiste... Le maître, aux cheveux gris ébouriffés et longs, semblait toujours distrait par un sujet aux antipodes de la conversation du moment – ce dont il semblait s'excuser par un sourire fréquent. D'emblée il choya avec paternalisme sa toute jeune et prometteuse élève. A l'issue de onze années passionnément studieuses, à l'orgue et au Conservatoire de la Capitale, Aurélie affichait un premier prix d'interprétation, mais aussi des prix d'harmonie, de contrepoint et de fugue. Enfin, ce bon papa Beaupré, ancien organiste titulaire de la Cathédrale Saint-Bénigne de Dijon, l'informa qu'une tribune de Côte d'Or était sans organiste. Et, puisqu'il connaissait depuis l'enfance celui qui, maintenant, occupait le poste de Vicaire Générale à l'archevêché de Dijon ; il la pria de se présenter à lui de sa part.

Rendez-vous fut pris pour la Semaine Sainte et le Mercredi suivant Aurélie sonnait à l'archevêché de Dijon. La religieuse, servant à l'accueil, l'introduisit dans un grand salon carré avec deux des murs hauts de rayons de livres avec des reliures marquant une prédilection pour le rouge bordeaux. Quatre fauteuils Voltaire, au bois d'ébène avec une garniture

mauve, étaient disposés au moelleux d'un tapis rond et bleu marine de belle surface et ennobli d'un semi serré de fleurs de lys argentées ; de telle sorte que chacun d'entre eux tournait le dos à une majestueuse porte ornée de bois clair s'ouvrant derrière lui. Quatre portes, quatre fauteuils, deux bibliothèques semblant écloses des murs lambrissés et, surmontant la porte par laquelle Aurélie était entrée, un vitrail contemporain de presque toute la largeur du mur filtrant généreusement la lumière de la rue. Occupante aérienne invisible, mais omniprésente dans cet imposant salon, une senteur de cire d'abeilles. Aurélie avait choisi le fauteuil faisant vis-à-vis à la porte par laquelle elle venait d'être introduite – elle pensait *intronisée* - afin de mieux assister à l'arrivée de son éminent interlocuteur. Mais, à peine abandonnée à la profonde douceur mauve du fauteuil, elle perçut à sa droite un déclic suivit d'un roulement de gongs huilés et d'une voix triomphante :

– *Bonjour, Aurélie !*

Tournant la tête et se levant, elle vit avancer sur elle – et lui tendant la main - un homme à la septantaine sémillante, coiffé de courts cheveux poivre et sel en brosse, avec des yeux

de myope secourus par des lunettes au design très avant-gardiste malgré la dorure ; vêtu, certes d'un pantalon gris très *clergyman* mais libéralisé d'une chemise moderniste du même mauve que celui des fauteuils. Aurélie aperçut toutefois, d'un brillant d'argent, une petite croix épinglée sur la chemise de l'ecclésiastique gradé, et à la place du cœur. Le Père Xavier Quatrétol s'était assis en face d'Aurélie et son étonnement ravi rajeunissait encore plus ses traits. Il entama d'emblée la présentation du poste vacant à la tribune de l'orgue historique, construit fin du XVIIème par François Callinet en la cité de Dargonne.

-Le fait que ce soit mon ami d'enfance Olivier Beaupré – non seulement pour moi un frère depuis l'école primaire mais parfois un jumeau dans la pensée – qui vous envoie vers moi ; me fera vous confier sans fioriture ce que - comme disent les braves gens - j'ai sur le cœur pour ce qui concerne cet orgue de Saint-Jean-Le Bien-aimé. J'officiai dans cette église comme vicaire au tout début de mon apostolat, ce qui ne remonte cependant pas loin dans le temps puisque je fus une vocation tardive après mon veuvage. Un ancien chapelier tenait cet orgue - enfin, il y faisait du bruit - à la complète désolation des fidèles et des

célébrants. Durant les absoutes, qui parfois s'étirent sur le temps, il plaquait des accords humides, toujours les mêmes, qui semblaient comme des corbeaux mouillés se débattant des ailes avant de tomber dans la nef et de s'égoutter entre les interstices des dalles...Or, la ville de Dargonne est petite, vingt fois plus petite que celle de Dijon. Jamais nous n'eûmes la chance revigorante pour l'âme et l'oreille mélomane, d'accueillir un organiste digne de ce vocable et doublé d'un homme aux meurs personnelles irréprochables. Au lieu de cela nous apprîmes que les sons dégoulinant des tuyaux de ce Callinet agonisaient sous les doigts crochus d'un pédophile.

Le Père Quatrétrole sembla près de s'emporter, mais, fixant Aurélie bien au velouté brun et doux de ses yeux, il s'apaisa et lança :

-Jamais je ne tolérerai à cette tribune de Dargonne un organiste orgasmatique qui se triture le Larigot !

La tirade fit son effet d'hilarante magie et tous deux éclatèrent d'un rire juvénile. Le Vicaire-Général reprit, en ne quittant pas les yeux d'Aurélie :

-Vous serez surprise de ce que je ne vous pose aucune question, mais Olivier m'a longuement parlé de vous qu'il considère comme sa fille spirituelle. Non plus, je ne m'étendrai sur vos gages qui seront symboliques – vu le Denier du Culte parvenu en phase terminale. Ebloui par votre CV, je ne doute pas que dans moins d'un trimestre il ne vous arrive des élèves, et de la région, et de plus loin.

Aurélie, baissant les yeux sous l'éloge, avança :

-Donc, mon père, vous savez qu'au niveau de la pratique catholique, je ne puis vous présenter autant de références...

Avec une mimique de prophète décidé à l'annonce d'une prédiction heureuse, il augura, doctrinal :

-En vous envoyant vers moi, Olivier Beaupré a fait acte, aussi, d'évangéliste pour le salut de votre âme. Quant à la suite, lors des offices que vous desservirez, laissez votre âme se bercer de ce qu'elle entendra – tant en paroles du célébrant que par les chants de la liturgie.

Aurélie, inspirée, trouva une question cruciale que seul pouvait lui souffler l'Esprit Saint :

-Que me conseille votre autorité de prêtre pour ce qui est de la façon d'honorer ma charge ?

Après un silence, à la fois reconnaissant et plein d'espérance pour l'inattendu de la question, le Vicaire-Général comprit que l'occasion était venue pour lui de tout révéler à la jeune fille du réel problème actuel de l'Eglise romaine. A voix lente il exposa :

-Dieu m'accorde, comme satisfaction majeure d'apostolat, de partager sans mélange le souci de Monseigneur l'Archevêque qui a fait de moi son bras droit : l'œcuménisme entre...Catholiques ! Cet aveu pourrait paraître une boutade mais c'est une cruelle vérité. Eglise postconciliaire, Fraternité Saint-Pie X, Fraternité Saint-Pierre, communautés nouvelles : tous ces petit mondes -alors qu'ils devraient former l'unique monde ecclésial chrétien- se conduisent en boutiquiers, en concurrents, voire en adversaires...Ce n'est certes pas nouveau dans l'histoire de l'Eglise, mais notre époque mérite le flambeau de la discorde incongrue. Alors, plus que jamais, il nous faut relire Saint-Paul dans sa 1^{ère} lettre aux Corinthiens, Chapitre 1, verset 10 à 13. « Je vous engage, frère, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, à vous mettre d'accord.

Qu'il n'y ait point de divisions parmi vous, Vivez en bonne entente, n'ayez qu'un même esprit, un même sentiment. En effet, frères, j'ai été averti par les gens de Chloé, qu'il y a parmi vous des disputes. J'entends dire par là que tel est votre langage entre vous 'Moi, je suis disciple de Paul – moi, d'Apollos ; - et moi de Céphas ; - et moi, du Christ'. Voyons, le Christ serait-il divisé ? Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? »

Le Vicaire-Général se tut quelques secondes et, regardant Aurélie une nouvelle fois avec paternalisme :

-Vous êtes au service de la sérénité de l'âme de quiconque écoutera votre musique. Vous avez la chance de vous servir du seul langage universel : la Musique ! Nous, prêtres, rencontrons la barrière des langues au niveau de la liturgie ; ce qui a découlé et découlera toujours du Concile Vatican II se détourna du latin au profit de la langue vernaculaire de chaque pays. Or le latin était le langage œcuménique de toute l'Eglise – où que vous alliez de par le monde. La Musique est votre sacerdoce, dans les futures œuvres que vous ne manquerez pas de composer, songez toujours

qu'il n'est qu'un Dieu peiné de constater que les religions mises en place par ses créatures ne servent souvent qu'à les diviser et à les détourner de Lui !

Aurélie devint émue et se sentit comme investi d'une mission à laquelle rien ne semblait la prédisposer. Le père Xavier Quatrétol conclut :

-Soyez fille de Dieu en aimant tous vos frères au travers de votre musique. Servez-vous également de tous les avantages dont le Ciel vous a gratifié pour le triomphe de votre art qui, puisque telle est la volonté de Dieu, vous conduit à cet orgue de François Callinet afin qu'il serve enfin Dieu, très au loin des orgues de Sodome et Gomorrhe ! Avec votre talent, votre jeunesse prometteuse, votre féminité avenante ; vous deviendrez un témoin de cette Eglise renouvelée du Monde nouveau ! Et, remarquez bien également ce signe : vous êtes arrivée à Dargonne un mois avant la grand-messe de Pâques, comme pour vous y préparer et pour décider du sens que vous donnerez à votre mission.

Puis il entraîna Aurélie dans son bureau afin de régler quelques formalités administratives d'usage.

∴

Même quand elle pénétrait un soir d'hiver ou bien en pleine nuit dans une grande église, bien avant une séance de travail ou d'enregistrement ; Aurélie ne ressentait jamais le moindre vide angoissant que les grands espaces clos et peuplés peuvent déclencher, lorsqu'ils se retrouvent vides de la moindre présence humaine et figés dans un silence le plus étal. L'impression était que derrière telle colonne séculaire, au fond de telle chapelle latérale, où même dans l'une des stalles du chœur d'un côté du maître-autel, quelqu'un se recueillait sans bouger. Une certitude de présences invisibles. De plusieurs entités, pas forcément dans un corps de chair. Et revenait à Aurélie cette expression de la dialectique catholique : *la communion des saints*. La possibilité de présence, parmi les vivants, de personnes ayant quitté – récemment ou de longue date – leur enveloppe charnelle. Le mot *fantôme* ne se présentait toutefois pas dans le raisonnement d'Aurélie. Le fantôme est la matérialisation de forces du mal, d'âmes en peine ou bien damnées. De ces entrées

nocturnes dans une grande église, Aurélie gardait comme la sommation d'un devoir de responsabilité quant à l'utilisation judicieuse qu'elle allait faire de l'orgue. Conduisant mal cet orgue, c'était le bruit déplacé, l'incongruité, le blasphème dans le lieu saint. Cet avertissement de l'Autre Dimension, lui intimant l'ordre de servir à bon escient, ne la tança qu'une seule fois de jour alors qu'elle effectuait un remplacement à Paris. Mais quel jour ! Un lendemain de 14 Juillet, chaud et embrasé de toutes les lumières d'un après-midi de plein été. Il était 14h30. Juste l'heure d'une messe de funérailles. Mais quelles funérailles ! Avec trois cercueils qui allaient s'avancer d'une lenteur obsédante et se retrouver placés l'un à côté de l'autre au bord du chœur : celui du père, celui de la mère, celui du fils décédés dans un effroyable accident de la route. Et, tout derrière le dernier cercueil, la petite fiancé du fils, recroquevillée de noir et de pleurs inutiles. Aurélie comprit que l'absoute resterait pour elle - et à jamais durant sa vie d'organiste - l'instant crucial de son art requérant le plus de tact, d'à-propos et d'inspiration pour éviter de décupler la douleur des fidèles qui allaient défiler un à un devant le cercueil afin de jeter de l'eau bénite - faire le signe de la croix au-dessus du cercueil à l'aide du goupillon de

métal préalablement trempé dans un bénitier. A partir de ce jour, Aurélie se renseignait auprès des Pompes Funèbres sur l'état-civil du défunt ; surtout l'âge et la situation familiale. Ensuite de quoi elle ajustait ses absoutes, choisissant tel compositeur, tel genre de pages à exécuter. Et, dans les cas de mort particulièrement désespérante, elle improvisait, sur un fond d'orgue, le plus discret possible et sans les jeux de seize pieds. Là, elle communiait avec le défunt, mieux : elle s'adressait à lui.

∴

Restait l'énigme du 25 Mars de ce quatrain calligraphié par un admirateur anonyme mais décidé :

*A votre Callinet
Je veux vous câliner.
Pour mon désir il n'est
Point cas de lésiner !*

Or le mystère devait encore l'intriguer durant une semaine, tout au long de la Semaine Sainte. Mais, dès le lundi suivant la découverte

dominicale, Aurélie avisa, sur l'étal de la Maison de la Presse de la rue du Bourg, un journal au titre pas banal : « *La Feuille de Chou-rare* » ! C'était un hebdomadaire d'informations. Elle l'acheta et choisit un banc du square ensoleillé jouxtant l'église pour le déplier. Curieusement, elle passa outre aux titres de la une et se saisit du quatre de couverture, entièrement consacré à un éditorial illustré de dessins drolatiques : « *La Pâte à modeler* », et signé...Fructidor ! Elle dévora le pamphlet décapant mais édulcoré d'un humour bien dosé. Fructidor s'en prenait aux gogos, embrigadés dans des associations, fraternités, sociétés, partis et autres sectes habiles ; et que l'on malaxe à coups d'idéologie, d'idéaux culturels ou sociaux, voire même d'ésotérisme ; afin de les empêcher de penser par eux-mêmes et de conduire leur vie hors des goulags de la pensée unique. Et tout cela en leur soutirant des cotisations et autres dons – parfois dodus - à destination du gousset des organisateurs-prédateurs... Aurélie s'enquit des coordonnées du journal : 21 rue des Nouvelles ; une adresse opportune pour des locaux de presse écrite ! Elle y courut. Bâtisse ancienne dans une étroite rue piétonne et pavée - probablement classée - bureaux tous au rez-de-chaussée et mobilier que l'on aurait dits surgis

d'un roman de Zola. Et puis ces effluves racés de cire, ces vibrations de chaude convivialité... Où avait-elle déjà baignée dans un tel environnement relaxant ? La première pièce dans laquelle Aurélie entra devait être le petit bureau de la secrétaire d'accueil, et silence tout en longueur de cet antre de l'information débridée. Visiblement personne à son poste, ou bien alors... Mais un craquement de bois sec indiqua que l'on y pénétrait derrière elle par la porte d'entrée.

-Bonjour, Maître Aurélie ! Jean-Bernard, se présenta l'hôte.

Un grand gars d'une trentaine d'années, blond aux cheveux courts et crantés – *genre arien* comme il plaisait parfois - lui tendait la main en la priant de s'asseoir dans le petit fauteuil Voltaire rouge. Lui, contourna le bureau de la secrétaire d'accueil et s'y installa.

-Oui, le Lundi, je suis quasiment le seul à travailler.

Aurélie avait compris *Jean Bernard* - un prénom suivit d'un nom - ce qui lui fut démenti plus tard. Elle avança, en souriant :

-Oui est Fructidor?

-Ah ! Comme l'on dit à l'Armée : confidentiel-défense ! C'est un pseudonyme, nul ne doit connaître la véritable identité de l'éditorialiste. Cela lui permet d'écrire librement, inaccessible à la vaine gloire comme à la vindicte des cibles auxquelles il s'en prend.

Ce court dialogue résonnait, entre les jeunes gens, comme une formalité de convenances hors du vif du sujet. Aussi le journaliste changea-t-il le cours orienté de la conversation pour se présenter.

-Vous êtes du XV^o je suis du XVII^o, des Batignolles. Après des études poussées en Mathématiques, je me suis entiché de statistiques et me suis mis à boursicoter – mais à boursicoter d'ahans- à tel point que, nanti d'une fortune aux formes rondouillardes, j'ai décidé d'investir dans une occupation qui...m'amuserait, et loin de Paris, que je ne renie pas mais, disons que j'ai envie de faire profiter la province des acquis d'un Parisien... Cela dit, sans forfanterie mais avec beaucoup de malice conviviale. Raison, également, du choix du nom de de mon hebdomadaire : « La Feuille de Chou-rare », ce qui rappelle le chou-rave, légume essentiellement provincial.

Et cette feuille rare pousse au loin des pépinières et taupinières de la pensée unique.

-Mais ce mystérieux Fructidor semble me connaître et vouloir me connaître mieux...

Jean-Bernard ne put s'empêcher de sourire à l'euphémisme et ne répondit rien à la supposition ambiguë d'Aurélie. C'est en professionnel qu'il reprit :

-Une personnalité dijonnaise m'a longuement parlé de vous. J'avais donc l'intention d'aller vous écouter un dimanche. Mais cela, dans quelque temps, disons durant l'été ; et puis ce Fructidor...Ce Fructidor m'a donné l'envie de, par exemple, me rendre à la grand-messe de Pâques afin de vous entendre pour la première fois et de découvrir votre poste de travail - la Console, selon le mot qui convient - là-haut, tout là-haut, à votre Callinet...

Aurélie sourit à l'allusion non dissimulée en acquiesçant à la proposition de rencontre, officielle. Ils se serrèrent la main. Lui, l'appelant par son prénom. Elle, en lui disant simplement *Jean*.

∴

Survient le Dimanche de Pâques -qui est un 1^o Avril. Avant de monter à la tribune, Aurélie passe par la rue du Bourg afin d'y acheter le dernier numéro de *La Feuille de Chou-rare*, et ses yeux volent en quatre de couverture pour y déguster l'éditorial de ce clandestin Fructidor. « *Pâques cette année n'est pas un poisson d'Avril !* ». L'article est plutôt didactique et renferme un bref historique des œufs de Pâques et de l'origine des farces du Premier Avril. La tradition de s'offrir des œufs au printemps remonte à l'Antiquité : les Perses, les Egyptiens s'offraient en guise de porte-bonheur des œufs de poule décorés en signe de renouveau. Il est de tradition d'en échanger avec ses proches le jour de Pâques, en se saluant par l'invocation *Christ est ressuscité !* Quant aux origines du poisson d'Avril, elles restent obscures mais la tradition festive de personnes qui sont l'objet de farces ou de satires existe dans plusieurs cultures depuis l'Antiquité et le Moyen-Age : fêtes religieuses romaines des Hilaria célébrées le 25 Mars ; la Holi, fête des couleurs hindouiste ; Sizdah bedar, fête persane ; Pourim, fête juive ; fête des Fous médiévale en Europe. Plus précisément pour la France, on raconte que jusqu'en 1564, l'année commençait le 1er Avril. Cette année-là, le roi

Charles IX décida de modifier le calendrier pour faire commencer l'année au 1er Janvier...Les Français continuèrent donc à s'offrir des cadeaux et des étrennes le 1er Avril ; ce qui, peu à peu, dégénéra en farces et canulars fréquemment énormes. Et la conclusion de l'éditorial explose sur une critique faite des blasphémateurs, christianophobes et autres libres penseurs chevrotants : « *A Pâques, l'on n'a pas besoin d'eux pour faire l'omelette !* » La lecture de cet éditorial rappelle soudain à Aurélie comme un même style dans l'exposé des informations et des apports personnels originaux de l'auteur...Une même sensation de sérénité, certes didactique, mais enjouée et soucieuse de ravir l'auditeur. Car, oui, il s'agissait de paroles généreuses reçues il n'y a pas longtemps. Un éclair alors zébra de joie dans l'esprit d'Aurélie. Et si ?...La bénéfique *Feuille de Chou-rare* s'empara une seconde fois de ses yeux curieux qui se figèrent sur les noms de l'état-major du Journal. *Directeur de publication et Rédacteur-en-chef : Jean-Bernard Quatrétol !*

Aurélie prit bien garde de ne pas fermer à clef la petite porte étroite et ajourée de bois séculaire conduisant au colimaçon de la tribune. A son arrivée, Jean-Bernard la tutoie,

Aurélie l'appelle *Jean-Bernard*, en baissant à demi les yeux en guise d'excuse pour sa méprise sur ce prénom, et le tutoie aussi. Le Directeur de publication et rédacteur-en-chef de *La Feuille de Chou-rare* est costumé de bleu marine, chemise azur et cravate d'un mauve très foncé. Toujours la tête droite et haute et la blondeur de ses cheveux crantés. Un homme très séduisant, sûr de lui sans arrogance mais avec de fréquents demi-sourires affables. Il saisit l'une des rares chaises en paille de la tribune, et la place à gauche en tournant le dos à Aurélie, installée à la console et qui rassemble en bon ordre les partions des cantiques qu'elle doit accompagner durant cette grand-messe de Pâques. Il est bien décidé à la laisser œuvrer en restant à sa place et sans lui chuchoter la moindre parole.

Puis c'est tout d'abord sur le triforium - qui s'étire tantôt sur sa gauche, tantôt à droite - que les yeux de Jean-Bernard planent comme au ralenti. Le triforium (terme issu du vieux français *trifoire* venu lui-même du latin *transforare*, percer à jour) est un passage étroit aménagé dans l'épaisseur des murs au niveau des combles sur les bas-côtés de la nef d'une grande église. Utilisé essentiellement en architecture médiévale (à partir du XI^e siècle),

le triforium est un composant essentiel de l'élévation interne dans l'architecture gothique. Situé au-dessus des grandes arcades ou des tribunes, ce passage qui horizontalise l'élévation interne ouvre sur l'intérieur de l'édifice (nef, transept ou abside) par une série régulière de petites arcades qui occupent toute la largeur de la travée (triforium continu) ou seulement une partie. Par son étroitesse et sa construction, le triforium qui n'a pas de vocation liturgique se distingue fondamentalement de la tribune qui est une galerie supérieure.

Jean-Bernard a les yeux exécutant comme un travelling de caméra sur ce triforium. Il songe à ses parents. Sa mère décédée si jeune... Et son père... Ce père qui ne s'était jamais remarié, célèbre éditeur parisien aux éditions de *La Levée du Moulin*, spécialisées dans la spiritualité de toutes les sensibilités ; du christianisme à l'islam en passant par la réincarnation et la Franc-maçonnerie. Ce père au surprenant revirement du destin mais mûri par la somme des lectures des ouvrages qu'il avait publiés. Ce père qui, comme le prêtre en train de célébrer au chœur de cette église du XIII^e siècle, St-Jean-Le Bien-aimé, célébrait également, tout de même gradé dans la

hiérarchie ecclésiastique au diocèse de province. Aurélie l'avait-elle déjà découvert ? Cette Aurélie en qui il avait découvert, le premier jour, initialement comme une sœur, oh ! Pas longtemps car, maintenant... Mais ce matin, Jean-Bernard oublie la belle et jeune organiste désirable vêtue de marron moiré et d'une minijupe haute découvrant des jambes galbées de noir. Sont-ce les accords de l'instrument soutenant les chants sur les jeux de fond où les odeurs d'encens festif qui commencent à monter jusqu'à la tribune ? Mais Jean-Bernard revoit les séquences majeures de sa vie spirituelle, magnifiée brusquement par l'inattendue décision du père ? Cette Pâques, sans préavis voici moins d'une semaine et vécue du haut de la tribune irradiant de féminité racée et conquérante, apparaît à Jean-Bernard comme la démonstration, la preuve de la dualité – ou plutôt de la cohabitation - dans le christianisme n'opposant jamais l'âme et le corps. N'est-il pas enseigné théologiquement par l'Eglise que le Christ connut tout de la nature de l'homme, sauf le péché. Au fur et à mesure du déploiement de la célébration pascale, il semble à Jean-Bernard que lui aussi... vit une résurrection ! Durant l'homélie, le jeune prêtre officiant définit la solennité de Pâques comme un triomphe de l'Amour. Le

triomphe de l'Amour, puisque le Christ, après avoir donné sa vie pour le salut des hommes, la retrouve au terme de trois jours de ténèbres spirituelles, pour le monde, et siège désormais à la droite de Dieu. A la communion, Jean-Bernard descend recevoir le corps de ce Christ mort sur la croix. A son retour vers la porte de la tribune, il surprend deux jeunes gars, assis sur le dernier banc de gauche, le regardant avec insistance. Lorsqu'il passe tout près d'eux, il les voit se pousser du coude...Eh oui ! Ce Dimanche matin de Pâques, il y a un homme avec la belle organiste...

Depuis les réformes du Concile Vatican II, l'orgue avait perdu de l'autorité sur les offices liturgiques. Il intervenait moins souvent en solo. A part l'entrée et la sortie, parfois le début de la Communion – et durant l'absoute des enterrements - il était plus cantonné dans l'accompagnement des chants. Mais cette restriction servait Aurélie qui s'était engagée à ne pas exécuter deux fois la même pièce dans l'année, et, donc, à enrichir toujours plus son répertoire. Pour sa première année au poste de Dargonne, elle pouvait compter, malgré sa très jeune expérience, sur bien des pièces maîtresses acquises durant ses onze années d'études parisiennes. Et c'est ainsi qu'elle

couronna ses premières Pâques en Côte d'Or par la toccata de Charles-Marie Widor. Jean-Bernard observa que bien des fidèles s'étaient assis après le dernier cantique pour attendre la triomphale sortie d'Aurélie et n'en rien perdre. Et la main droite de la voluptueuse organiste vola en double croches incisives et véloces, cependant que sa main gauche plaquait ponctuellement des accords de quatre notes en croches et de trois en double-croches – également écrits en clef de sol - donnant au morceau comme un rythme cadencé. Enfin, le lent balancement grave de la partie de pédale apportait à l'ensemble comme un mouvement d'horloge comtoise. Le journaliste avant-gardiste qu'était Jean-Bernard sut tout-à-coup qu'il avait rencontré un futur grand nom de la musique d'orgue. Qu'elle s'engage dans une carrière de compositeur, et c'était pour son œuvre une immortalité entendue...

Quelques mesures avant l'apogée de cette espiègle et flamboyante toccata, Jean-Bernard s'était levé et approché d'Aurélie à pas comptés. Elle l'avait pressenti car, après avoir plaqué le dernier accord péremptoire, elle dit, sans se retourner :

-Lorsque j'avais dix-sept ans, pour l'anniversaire des quarante ans de mon père, je lui ai dit : papa, viens en fin d'après-midi à Notre-Dame des Victoires, je te jouerai une célébriissime pièce d'un compositeur qui portait le même prénom que le toi...Il était resté en bas dans la nef centrale, le dos tourné vers l'orgue car c'est avec les oreilles que l'on écoute, pas avec les yeux. Lorsque je redescendis il était debout face à moi, un sourire béat sur les lèvres mais ses yeux trahissaient un doute. Il avança : «c'était bien toi qui jouait, pas maître Beaupré ? » Sa question fut le tout premier grand compliment de ma vie de musicienne.

Jean-Bernard, lui, posa la question inspirée qui lui gonflait le cœur depuis sa remontée de la Communion :

-Et mon père, Dijon, comment l'as-tu trouvé ?

-Pour moi, très paternel...

Avant de quitter ce Callinet bientôt calinothérapeute ; Jean-Bernard, toujours émerveillé par sa compagne, mais chatouillé par un mâle élan, lui demanda d'une intonation de visiteur curieux de tout voir :

*-Allons voir où mène l'escalier en colimaçon !
Peut-être au septième ciel ?*

Aurélie pressentit l'intention de son Jupiter des Lettres libérées de province qui, décidément, paraissait diable bleu pour faire fructifier ce et ceux qu'il côtoyait. Et puis les vibrations, à la fois millénaires et présentes de l'édifice tout entier, ne rappelaient pas uniquement les derniers soupirs de l'encens éteint ni l'odeur douceâtre des chrysanthèmes du jour de la Messe des Morts ; mais comme des haleines humaines de tous ces millions de paroissiens venus depuis des siècles vivre leur vie de l'âme dans un corps bien de chair. Et puis, au Moyen-âge, un cavalier pouvait entre à cheval dans une église. Voici vingt ans, le primat de l'Eglise gallicane à Paris bénissait les animaux à Sainte-Rita dans le XV^e arrondissement. Et les oiseaux du ciel ne sont pas sacrilèges à folâtrer dans les clochers des cathédrales, ni les pigeons à y roucouler. Il ne sied bien évidemment pas à l'homme d'échanger avec une femme des étreintes avancées dans le lieu saint. Mais au-delà de l'intérieur de ces pierres consacrées, au-dehors -fut-ce au-dessus- et sous le ciel créé par Dieu pour l'homme qui n'a pas à faire l'ange au risque de faire la bête... Jean-Bernard n'entrevit pas de sacrilège ni la moindre

profanation en entraînant la torride organiste au-dessus des neuf dernières marches du colimaçon, sur une terrasse située juste au-dessus du grand portail, d'environ sept mètres sur dix, à hauteur de l'arrière de l'orgue et devant la rosace au-dessus du tympan de l'église. Une murette basse de pierres ajourées et ouvree par les imagiers du Moyen-Age clôturait ce havre extraordinaire, à hauteur de la base des toitures des maisons de la ville lui faisant vis-à-vis. Ce matin-là Aurélie aurait séduit un Saint Antoine. Ses bas noirs, comme toujours, offraient des jambes veloutées hautes sous la mini-jupe et frémissantes à l'approche du mâle désiré. L'état physique de la jeune organiste aurait mérité l'épithète d'orgasmatique, durant la longue étreinte de baisers experts dans laquelle Jean-Bernard la chavira.

En postlude, à ces étreintes conjointement humaines et sanctifiées sous le soleil et sur les toits de Saint-Jean-le Bien-aimé, au cœur et au ventre d'Aurélie psalmodiaient encore les deux premiers versets du Cantique des Cantiques : « *Ah ! Baise-moi des baisers de ta bouche ! Car tes amours sont plus délicieux que le vin.* » Et dans l'esprit, affectivement apaisé de Jean-Bernard détendu par ce brasier de baisers

prémédité durant des jours, gloussait - pragmatique – ce vers éclos de la ballade des Femmes de Paris de François Villon : « *Il n'est bon bec que de Paris !* »...Ce fut lui qui rompit ce cantique de l'amour en parlant d'une faim tout ce qu'il y a de plus humaine :

-Il est plus de treize, descendons, traversons la place et jouissons d'une bonne tablée à l'Hôtel-restaurant du Faisan ! »

Disons que les escaliers en colimaçon furent dévalés par des pas *prestissimo* sans point d'orgue et que, *crescendo*, l'appétit des deux amoureux, conjointement physiques et mystiques réclamait satiété. Accompagnés d'une demi-bouteille de Pouilly-Fuissé, d'une autre de Savigny-les-Beaune ; les fonds d'artichauts garnis de crevettes, la lotte à l'américaine, le tournedos aux morilles et le plateau de fromages du lieu célébrèrent les tacites fiançailles des amoureux de la Résurrection. Puis les dernières mesures de ce dîner de complices hédonistes et gourmets glissèrent avec la glace à la crème Chantilly d'un vacherin servi dans un haut verre plus évasé que flûté. Avant de se lever de table, princier mais égrillard comme un gentilhomme écrivain du Grand Siècle convaincu d'avoir eu

l'idée d'une page dont on se souviendrait – même hors de régions – confia sous cape à Aurélie :

-Cette semaine, Ô ! Ma muse aux grandes-orgues d'Eros, un article paraîtra de moi et que je signerai. Disons que sa tonalité, son harmonie, son contrepoint agiront en ambassadeur fort loin de Dargonne et de son canton...

L'article parut. En première page avec une photo faisant la une. Aurélie, assise sur le banc de la console de l'orgue, mais lui tournant le dos, résolument offerte au regard des lecteurs subjugués par une telle aguichante apparition à la tribune d'une église. Cette semaine-là, *La Feuille de Chou-rare* décupla sa vente au numéro. Jean-Bernard Quatrétol - alias Fructidor – reçu des messages alléchés de France 3 Bourgogne-Franche Comté, Radio Bleue, Radio Nostalgie et – il n'est décidément bon bec que de Paris ! - de France Musique et de France-Culture qu'il avait prévenues. Ah çà ! Longtemps l'on reparlerait de son article: « L'ORGUE, EN MINIJUPE ».



Les publications numériques en ligne ou téléchargeables sont soumises au dépôt légal, selon le Code du patrimoine (art. L131-2, L132-2, L132-2-1 et R132-23-1). Cependant, à ce jour, il n'y a pas de dépôt à l'unité, leur collecte passe par le site web qui les diffuse. Ma demande de collecte de site web a bien été reçue par le service du Dépôt légal numérique de la Bibliothèque nationale de France. Comme mon site répond aux critères juridiques du dépôt légal de la BnF, il y est archivé.



Mise en ligne : 7 Mars 2019.

Albert-Marie Guye
alias Nicolas SYLVAIN depuis 1977

www.albert-marie.be

www.nicolas-sylvain.jimdo.com

Facebook : Nicolas Sylvain.

mister.new.world@gmail/com

Tél. : 06 73 10 53 42

(Tous les jours de 19h à 21h heure française)